3 1761 07974122 9

ŒUVRES
DE
REGNARD;

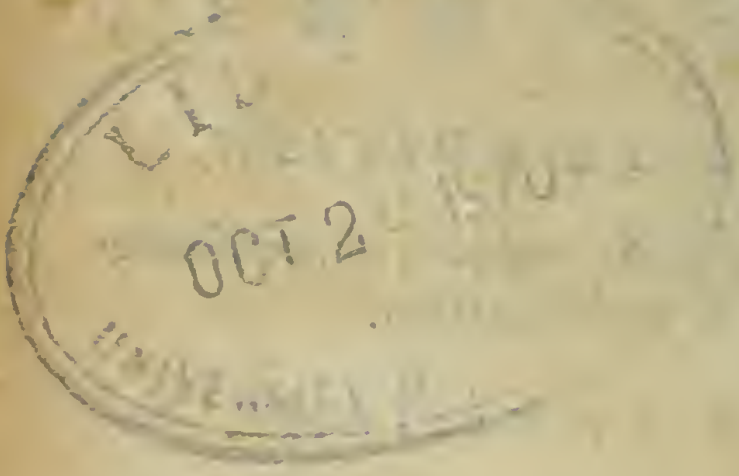
NOUVELLE ÉDITION

Revue, exactement corrigée, & conforme à la représentation.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.



PQ
1913
A1
1770
t.3

TABLE
DES PIECES
contenues dans ce Tome troiſieme.

DÉMOCRITE, Comédie en Vers & en cinq Actes, *page* 1.

LE RETOUR IMPRÉVU, Comédie en Proſe & en un Acte, 101.

LES FOLIES AMOUREUSES, Comédie en Vers & en trois Actes, 151.

LES MÉNECHMES, ou LES JUMEAUX, Comédie en Vers & en cinq Actes, 263.

Fin de la Table.

DÉMOCRITE

DÉMOCRITE,

COMÉDIE

En Vers, & en cinq Actes;

Représentée, pour la premiere fois,
le Mardi 12 Janvier 1700.

ACTEURS.

DÉMOCRITE.

AGÉLAS, Roi d'Athenes.

AGÉNOR, Prince d'Athenes.

ISMENE, Princeſſe promiſe à Agélas.

STRABON, Suivant de Démocrite.

CLÉANTHIS, Suivante d'Iſmene.

CRISÉIS, crue fille de Thaler.

THALER, Payſan.

UN INTENDANT.

UN MAITRE-D'HOTEL.

OFFICIERS DU ROI.

LAQUAIS.

La Scene eſt à Athenes.

DÉMOCRITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un désert, & une caverne dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

STRABON, *seul.*

Que maudit soit le jour où j'eus la fantaisie
D'être valet-de pied de la Philosophie !
Depuis près de deux ans, je vis en cet endroit,
Mal vêtu, mal couché, buvant chaud, mangeant froid.
Suivant de Démocrite, en cette solitude,
Ce n'est qu'avec les ours que j'ai quelque habitude :

Pour un homme d'eſprit comme moi, ce ſont gens
Fort mal morigenés, & peu divertiſſans.
Quand je ſonge d'ailleurs à la méchante femme
Dont j'étois le mari... Dieu veuille avoir ſon ame!
Je la crois bien défunte; &, s'il n'étoit ainſi,
Le diable n'eût manqué de l'apporter ici.
Depuis vingt ans & plus ſon extrême inſolence
Me fit quitter Argos, le lieu de ma naiſſance:
J'erre, depuis ce tems, de climats en climats;
Et j'ai dans ce déſert enfin fixé mes pas.
Quelques maux que j'endure en ce lieu ſolitaire,
Je me tiens trop heureux d'avoir pu m'en défaire;
Et je ſuis convaincu que nombre de maris
Voudroient de leurs moitiés ſe voir loin à ce prix.
Thaler vient. Le manant, pour notre ſubſiſtance,
Chaque jour du village apporte la pitance.
Il nous fait bien ſouvent de fort mauvais repas:
Il faut prendre ou laiſſer, & l'on ne choiſit pas.

SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER, *portant une ſporte de jonc, & une groſſe bouteille garnie d'oſier.*

Bon jour, Strabon.

STRABON.

Bon jour.

THALER.

Voici votre ordinaire.

STRABON.

Bon. Tant mieux. Aujourd'hui ferons-nous bonne chere?
Depuis deux ans je jeûne en ce déſert maudit.
Un jeûne de deux ans cauſe un rude appétit.

THALER.

Morgué, pour aujourd'hui, j'ons tout mis par écuelle;
Et c'eſt pis qu'une noce.

STRABON.

Ah! la bonne nouvelle!

THALER.

Voici dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raiſins ſecs, & quantité d'oignons.

STRABON.

Quoi! toujours des oignons? Eſprit philoſophique,
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique!

THALER.

Je vous apporte auſſi cette bouteille d'iau
Que j'ai priſe en paſſant dans le plus clair ruiſſiau.

STRABON.

Une bouteille d'eau ! Le breuvage eſt ignoble.
Ce n'eſt donc pas chez vous un pays de vignoble ?
Tout eſt-il en oignons ? N'y croît-il point de vin ?

THALER.

Oui-dà : mais Démocrite, habile médecin,
Dit que du vin, ſur-tout, on doit faire abſtinence,
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah ! ciel ! quelle ordonnance !
C'eſt mourir tous les jours que de vivre ſans vin.
Mais laiſſe Démocrite achever ſon deſtin :
C'eſt un homme biſarre, ennemi de la vie,
Qui voudroit m'immoler à la Philoſophie,
Me voir comme un fantôme ; &, quand tu reviendras,
De grace, apporte-m'en le plus que tu pourras ;
Mais du meilleur au moins, car c'eſt pour un malade,
Et je boirai pour toi la meilleure raſade.
Entends-tu, mon enfant ?

THALER.

Je n'y manquerai pas.

STRABON.

Où donc eſt Criſéis qui ſuit par-tout tes pas ?
J'aime encore le ſexe.

THALER.

Elle eſt, morgué, gentille :
Et Démocrite....

STRABON.

Étant, comme je crois, ta fille,
Ayant de plus tes traits, & cet air ſi charmant,
Elle ne peut manquer de plaire aſſurément.

THALER.

Oh ! ce ſont des effets de votre complaiſance.
Mais elle n'eſt pas tant ma fille que l'on penſe.

STRABON.

Comment donc ?

THALER.

Bon ! qui ſait d'où je venons tretous?

STRABON.

C'eſt donc la mode auſſi d'en uſer parmi vous
Comme on fait à la ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne ſe pique pas d'être enfant de ſon pere ?

THALER.

Suffit, je m'entends bian. Mais, enfin, m'eſt avis
Que votre Démocrite en tient pour Criſéis.

STRABON.

Pour Criſéis?...

THALER.

Il a l'ame un tantet férue.

STRABON.

Bon ! bon !

THALER.

Je vous ſoutiens que je ne ſuis pas grue :
Je ſçaire un amoureux, voyez-vous, de cent pas.
Je vois qu'il eſt fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il eſt tout occupé de la philoſophie.

THALER.

Qu'importe ? Quand on voit une fille jolie....
Le diable eſt bien malin, & fait ſouvent ſon coup.

STRABON.

Parbleu, je le voudrois, m'en coûtât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui près de lui passez ainsi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour?

STRABON.

Je m'ennuie:
Voilà tout mon emploi.

THALER.

Bon! vous vous moquez bian.
Et peut-on s'ennuyer lorsque l'on ne fait rian?

STRABON.

Animé d'une ardeur vraiment philosophique,
Je m'étois figuré que, dans ce lieu rustique,
Je serois affranchi du commerce des sens,
Et n'aurois pour mon corps nuls soins embarrassans;
Qu'entiérement défait de femme & de ménage,
Les passions sur moi n'auroient nul avantage:
Mais je me suis trompé, ma foi, bien lourdement;
Le corps contre l'esprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Démocrite en cette grotte obscure?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit! De quoi?

STRABON.

De l'humaine nature.
Il soutient, par raisons, que les hommes sont tous
Sots, vains, extravagans, ridicules & fous.
Pour les fuir, tout le jour il est dans sa caverne;
Et la nuit, quand la Lune allume sa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au sommet des rochers,
Plus élevés cent fois que les plus hauts clochers.

Aux aſtres, en ces lieux, nous rendons nos viſites ;
Nous voyons Jupiter avec ſes Satellites ;
Nous ſavons ce qui doit arriver ici bas ;
Et je m'inſtruis pour faire un jour des almanachs.

THALER.

Des almanachs ! morgué, j'en voudrois ſavoir faire.

STRABON.

Hé bien ! changeons d'état, ce n'eſt pas une affaire.
Demeure dans ces lieux ; & moi, j'irai chez toi.
Tu deviendras ſavant : tu ſauras, comme moi,
Que rien ne vient de rien ; & que des particules....
Rien ne retourne en rien ; de plus, les corpuſcules....
Les atomes, d'ailleurs, par un ſecret lien,
Accrochés dans le vuide.... Entends-tu bien ?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'ame & que l'eſprit n'eſt qu'une même choſe ;
Et que la vérité que chacun ſe propoſe
Eſt dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher ;
Je ne crois pas, tout franc, que j'aille l'y chercher.

STRABON.

Mais, raillerie à part, achete mon office ;
Tu pourras dès ce jour entrer en exercice :
J'en ferai bon marché.

THALER.

C'eſt bien l'argent, ma foi,
Qui nous arrêteroit ! J'ai, ſi je veux, de quoi

Faire aller un carroſſe, & rouler à mon aiſe.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela, ne te déplaiſe?

THALER.

Comment? Je le ſais bian, il ſuffit.

STRABON.

Mais encor?

Aurois-tu par haſard trouvé quelque tréſor?

THALER.

Que ſait-on?

STRABON.

Un tréſor! En quel lieu peut-il être?

Dis-moi.

THALER.

Bon! Queuque ſot!... Vous jaſeriez peut-être?

STRABON.

Non, ma foi.

THALER.

Votre foi?

STRABON.

Je veux être un maraud,

Si....

THALER.

Vous me promettez?...

STRABON.

Parle donc au plutôt.

Eſt-il loin d'ici?

THALER, *tirant un riche bracelet.*

Non; le voilà dans ma poche.

STRABON, *à part.*

Le coquin dans le bois a volé quelque coche.

(à Thaler.)
Juſte Ciel ! d'où te vient ce bijou plein de feu ?

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah ! ah ! de ta femme ? A quel jeu
L'a-t-elle donc gagné ?

THALER.

Bon ! eſt-ce mon affaire ?

SCENE III.

DÉMOCRITE, STRABON, THALER.

THALER.

Mais Démocrite vient. Motus, il faut ſe taire.

DÉMOCRITE, *à part.*

Suivant les anciens & ce qu'ils ont écrit,
L'homme eſt, de ſa nature, un animal qui rit ;
Cela ſe voit aſſez : mais pour moi, ſans ſcrupule,
Je veux le définir animal ridicule.

STRABON, *à Thaler*

Ce début n'eſt pas mal.

DÉMOCRITE, *à part.*

Il eſt, à tout moment,
La dupe de lui même & de ſon changement.
Il aime, il hait ; il craint, il eſpere ; il projete ;
Il condamne, il approuve ; il rit, il s'inquiete ;

Il se fâche, il s'appaise ; il évite, il poursuit ;
Il veut, il se repent ; il éleve, il détruit ;
Plus léger que le vent, plus inconstant que l'onde,
Il se croit en effet le plus sage du monde :
Il est sot, orgueilleux, ignorant, inégal :
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

STRABON, *à Démocrite.*

Dans ce panégyrique où votre esprit s'aiguise,
La femme, s'il vous plaît, n'est elle pas comprise ?

DÉMOCRITE.

Oui, sans doute.

STRABON.

En ce cas, je suis de votre avis.

DÉMOCRITE, *à Thaler.*

Ah ! vous voilà, bon homme ? Où donc est Criséis ?

THALER.

Je l'attendois ici, j'en ai le cœur en peine ;
Elle s'est amusée au bord de la fontaine.
Elle tarde, cela commence à me fâcher.
Elle viendra bientôt, car je vais la chercher.

SCENE IV.

DÉMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Nous ſommes, dans ces lieux, à l'abri des viſites
Des ſots écornifleurs & des froids paraſites ;
Car je ne penſe pas que nul d'entre eux jamais
Y puiſſe être attiré par l'odeur de nos mets.
Voudriez-vous tâter, dans cette conjoncture,
D'un repas apprêté par la ſeule nature ?
(Il tire ſon dîner.)

DÉMOCRITE.

Toujours boire & manger ! Carnacier animal,
C'eſt bien fait, ſuis toujours ton appétit brutal.
Le corps, ce poids honteux, où l'ame eſt aſſervie,
T'occupera-t-il ſeul le reſte de ta vie ?

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'eſprit s'en porte mieux.

DÉMOCRITE.

Ame ſtupide & graſſe !

STRABON.

Elle eſt graſſe à vos yeux ;
Mais mon corps, en revanche, eſt maigre, dont j'enrage.
Je ſuis las à la fin de tout ce badinage ;
Et, ſi vous ne quittez ces lieux où nous voilà,
Je ſerai bien contraint, moi, de vous planter là.

Je ſuis un parchemin, mon corps eſt diaphane.

DÉMOCRITE.

Va, fuis de devant moi; retire-toi, profane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas:
Aſſez d'autres, ſans toi, ſuivront ici mes pas.
Je voulois te guérir de tes erreurs funeſtes,
Te mener par la main aux régions céleſtes,
Affranchir ton eſprit de l'empire des ſens:
Tu ne mérites pas la peine que je prends,
Animal ſenſuel, qui n'oſerois me ſuivre!

STRABON.

Senſuel, j'en conviens, j'aime à manger pour vivre;
Mais on ne dira pas que je ſois amoureux.

DÉMOCRITE.

Qu'entends-tu donc par-là?

STRABON.

J'entends ce que je veux
Et vous ce qu'il vous plaît.

DÉMOCRITE, *à part.*

Sauroit-il ma foibleſſe?
(*Haut.*)
Mais ce n'eſt pas à moi que ce diſcours s'adreſſe?

STRABON.

Etes-vous amoureux, pour relever ce mot?

DÉMOCRITE.

Démocrite amoureux!

STRABON.

Seriez-vous aſſez ſot
Pour donner, comme un autre, en l'erreur populaire?

DÉMOCRITE, *à part.*

Cela n'eſt que trop vrai.

STRABON.

Vous chercheriez à plaire,

Et feriez le galant ! J'en ririois tout mon ſoul.
Mais je vous connois trop, vous n'êtes pas ſi fou.

DÉMOCRITE, *à part.*

Que je ſouffre en dedans, & qu'il me mortifie !

STRABON.

Vous avez le rempart de la philoſophie ;
Et, lorſque le cœur veut s'émanciper par fois,
La raiſon auſſitôt lui donne ſur les doigts.

DÉMOCRITE.

Il eſt des paſſions que l'on a beau combattre,
On ne ſauroit jamais tout-à-fait les abattre :
Sous la ſageſſe en vain on ſe met à couvert,
Toujours par quelque endroit notre cœur eſt ouvert :
L'homme fait malgré lui ſouvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuis de devant moi ; retire-toi, profane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas :
Aſſez d'autres ſans toi ſuivront ailleurs mes pas.
Animal ſenſuel !

DÉMOCRITE.

Quoi ! tu crois donc que j'aime ?
(à part.)
Je voudrois me cacher ce ſecret à moi-même.

STRABON.

Le Ciel m'en garde ! Mais j'ai cru m'appercevoir
Que les filles vous font encor plaiſir à voir.
Votre humeur ne m'eſt pas tout-à-fait bien connue,
Ou Criſéis par fois vous réjouit la vue.

DÉMOCRITE.

D'accord : ſon cœur, novice à l'infidélité,
Par le commerce humain n'eſt point encor gâté :
La vérité ſe voit en elle toute pure :
C'eſt une fleur qui ſort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous raccrochez encore au féminin.

DÉMOCRITE.

Tu te moques de moi.

SCENE V.

CRISÉIS, DÉMOCRITE, STRABON.

DÉMOCRITE.

Mais Criſéis s'avance.
Sur ſon front pudibond brille ſon innocence.

CRISÉIS.

Je cherche ici mon pere, & ne le trouve pas;
Juſqu'aſſez près d'ici j'avois ſuivi ſes pas.
Ne l'avez-vous point vu? Dites-moi, je vous prie,
Seroit-il retourné?

DÉMOCRITE, *à part.*

Dans mon ame attendrie,
Je ſens, en la voyant, la raiſon & l'amour,
L'homme & le philoſophe, agités tour à tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la Belle, en votre promenade,
Donné, ſans y penſer, près de quelque embuſcade?
On trouve quelquefois, au milieu des forêts,
Des Sylvains pétulans, des Faunes indiſcrets,
Qui, du ſoir au matin, vont à la picorée,
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISÉIS.

Jamais je ne m'égare ; &, grace à mon deſtin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.
Je m'étois arrêtée au bord d'une fontaine
Dont le charmant murmure & l'onde pure & ſaine
M'invitoient à laver mon viſage & mes mains.

STRABON

C'eſt auſſi tout le fard dont j'uſe les matins.

DÉMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois ; c'eſt la pure nature ;
Son teint n'eſt point encor nourri dans l'impoſture ;
Elle doit ſon éclat à ſa ſeule beauté.

STRABON.

Son viſage eſt tout neuf, & n'eſt point frelaté.

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire,
Fait voir que vous avez quelque deſſein de plaire.

CRISÉIS.

D'autres ſoins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DÉMOCRITE.

Sauriez-vous, par haſard, ce que c'eſt....

CRISÉIS.

Quoi ?

DÉMOCRITE.

L'amour.

CRISÉIS.

L'amour ?

STRABON.

Oui, l'amour.

CRISÉIS.

Non.

DÉMOCRITE.

(à part) Je veux vous en instruire.
Je tremble, & je ne sais ce que je vais lui dire.

STRABON, *à part, à Démocrite.*

Quoi ! vous qui raisonnez philosophiquement,
Qui parlez à vos sens impérativement,
Qui voyez face à face étoiles & planetes,
Une fille vous met en l'état où vous êtes !
Vous tremblez ! Allons donc, montrez de la vigueur.

DÉMOCRITE, *à part.*

Tant de trouble jamais ne régna dans mon cœur.
(à Criséis.)
L'amour est, en effet, ce qu'on a peine à dire ;
C'est une passion que la nature inspire,
Un appétit secret dans le cœur répandu,
Qui meut la volonté de chaque individu
A se perpétuer & rendre son espece....

STRABON, *à part, à Démocrite.*

Pour un homme d'esprit vous parlez mal tendresse.
(à Criséis.)
L'amour, ne vous déplaise, est un je ne sais quoi,
Qui vous prend, je ne sais ni par où ni pourquoi ;
Qui va je ne sais où ; qui fait naître en notre ame
Je ne sais quelle ardeur que l'on sent pour la femme ;
Et ce je ne sais quoi, qui paroît si charmant,
Sort enfin de nos cœurs, & je ne sais comment.

CRISÉIS

Vous me parlez tous deux une langue étrangere ;
Et moins qu'auparavant je connois ce mystere.
L'amour n'est pas, je crois, facile à pratiquer,
Puisqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.

Mon esprit est borné ; je ne veux point apprendre
Les choses qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux.

SCENE VI.

AGÉLAS & AGÉNOR *en habits de Chasseurs*, DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON.

STRABON.

Qui peut si brusquement nous surprendre en ces lieux !

AGELAS, *a Agénor.*

Demeurons dans ce bois ; laissons aller la chasse.
Attendons, quelque tems, que la chaleur se passe.
(*Il apperçoit Criséis.*)
Mais que vois-je ?

STRABON, *à part, à Démocrite & à Criséis.*

Voilà peut-être de ces gens
Qui vont par les forêts detrousser les passans.

CRISÉIS, *à part, à Strabon.*

Pour moi, je ne vois rien dans leur air qui m'étonne.

AGÉLAS, *à Agénor.*

Approchons. Que d'appas ! Ciel ! l'aimable personne !
Et comment se peut-il que ces sombres forêts
Renferment un objet si doux, si plein d'attraits ?

STRABON, *à part, à Démocrite & à Criſéis.*

Tout cela ne vaut rien. Ces gens-ci, dans leur courſe,
Paroiſſent en vouloir plus au cœur qu'à la bourſe.
Sauvons-nous.

AGÉLAS, *à Criſéis.*

Permettez qu'en ce ſauvage endroit
On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit;
Souffrez....

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

Plus long diſcours ſeroit fort inutile.
Vous êtes égarés du chemin de la ville,
Cela ſe voit aſſez : mais, quand il vous plaira,
Dans la route bien-tôt Strabon vous remettra.

AGÉLAS.

Un cerf que nous pouſſons depuis trois ou quatre heures,
Nous a, par les détours, conduits dans ces demeures;
Et j'ai mis pied à terre en ces lieux détournés....

DÉMOCRITE.

Vous êtes donc chaſſeurs?

AGÉLAS.

Des plus déterminés.

DÉMOCRITE.

Ah! je m'en réjouis. Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'excéder, ſe mettre hors d'haleine;
Interrompre au matin un tranquile ſommeil;
Aller dans les forêts prévenir le ſoleil;
Fatiguer de ſes cris les échos des montagnes;
Paſſer en plein midi les guerets, les campagnes;
Dans les plus creux vallons fondre en déſeſpérés,
Percer rapidement les bois les plus fourrés,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide;

Manquer la bête enfin, après avoir couru,
Et revenir bien tard, mouillé, las & recru,
Estropié souvent : dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut il pas la peine qu'on en rie?

AGÉNOR.

Ces occupations & ces nobles travaux
Sont les amusemens des plus fameux héros;
Et, lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent dans leurs jeux l'image de la guerre.

AGÉLAS.

Mais, sans trop témoigner de curiosité,
Peut-on savoir quelle est cette jeune beauté?

STRABON.

De quoi vous mêlez-vous?

AGÉNOR.

On ne peut voir paroître
Un si charmant objet sans vouloir le connoître.

STRABON.

Allez courir vos cerfs, s'il vous plaît.

AGÉNOR.

Sais-tu bien
A qui tu parles là?

STRABON.

Moi? non, je n'en sais rien.

AGÉNOR.

Sais-tu que c'est le Roi?

STRABON.

Le Roi! Soit. Que m'importe?

AGÉNOR.

Mais voyez ce maraud, de parler de la sorte!

STRABON.

Maraud! Sachez, Monsieur, que ce n'est point mon nom;
Et, si vous l'ignorez, je m'appelle Strabon,

Philoſophe ſublime autant qu'on le peut être,
Suivant de Démocrite ; & vous voyez mon maître.

AGÉLAS.

Quoi ! je verrois ici cet homme ſi divin,
Cet eſprit ſi vanté, ce Démocrite, enfin,
Que ſon profond ſavoir juſques aux Cieux éleve ?

STRABON.

Oui, Seigneur, c'eſt lui-même ; & voici ſon éleve.

AGÉLAS, *à Démocrite.*

Pardonnez, s'il vous plaît, mes indiſcrétions ;
Je trouble avec regret vos méditations :
Mais la longue fatigue & le chaud qui m'accable....

DÉMOCRITE.

Vous venez à propos, nous nous mettions à table ;
Vous prendrez votre part d'un très frugal repas :
Mais il faut excuſer, on ne vous attend pas.

STRABON, *à Agélas, lui préſentant la ſporte.*

Ce ſera de bon cœur, & ſans cérémonie.

AGÉLAS.

De manger à préſent je ne ſens nulle envie ;
Mais je veux toutefois, ſortant de ce déſert,
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous moquez.

AGÉLAS.

Je veux que dans une heure
Vous quittiez tous les deux cette triſte demeure,
Pour venir à ma Cour.

DÉMOCRITE.

Qui ? nous, Seigneur ?

AGÉLAS.

Oui, vous.

STRABON, *à part.*

Que je m'en vais manger !

AGÉLAS.

Vous viendrez avec nous.

DÉMOCRITE.

Moi, que j'aille à la Cour ? Grand Dieu ! qu'irois-je y faire !
Mon esprit peu liant, mon humeur trop sincere,
Ma maniere d'agir, ma critique & mes ris
M'attireroient bientôt un monde d'ennemis.

AGÉLAS, *à Démocrite.*

Je serai votre appui, quoi qu'on dise ou qu'on fasse.
Je vous demande encore une seconde grace,
Et votre cœur, je crois, n'y résistera pas :
C'est que ce jeune objet accompagne vos pas.
(à Criséis.)
Y répugneriez-vous ?

CRISÉIS.

Je dépends de mon pere ;
Sans son consentement je ne saurois rien faire :
Mais j'aurois grand plaisir de le suivre en des lieux
Où l'on dit que tout rit, que tout est somptueux ;
Où les choses qu'on voit sont pour moi si nouvelles,
Les hommes si bien faits !

STRABON, *à part.*

Les femmes si fidelles !

DÉMOCRITE, *à Criséis.*

Que vous connoissez mal les lieux dont vous parlez !

CRISÉIS, *à Démocrite.*

Je les connoîtrai mieux bientôt, si vous voulez.

Vous avez ſur mon pere une entiere puiſſance,
Vous n'avez qu'à parler.

DÉMOCRITE.

Vous vous moquez, je penſe.
Examinez-moi bien ; ai-je, du bas en haut,
Pour être courtiſan, la taille & l'air qu'il faut?

CRISÉIS.

J'attends de vos bontés cette faveur extrême ;
Ne me refuſez pas.

DÉMOCRITE, *à part.*

Pourquoi faut-il que j'aime?
(*à Agélas.*)
Mais, Seigneur...

AGÉLAS, *à Démocrite.*

A mes vœux daignez tout accorder ;
Songez qu'en vous priant, j'ai droit de commander.
Je le veux.

DÉMOCRITE.

Il ſuffit.

AGÉLAS.

La réſiſtance eſt vaine.
J'ai des gens, des chevaux dans la route prochaine ;
Pour ſe rendre en ces lieux on va les avertir.
Toi, prends ſoin, Agénor, de les faire partir.
(*à Démocrite.*) (*à Agénor.*)
Je vous laiſſe. Sur-tout cette aimable perſonne...

AGÉNOR, *à Agélas.*

Qu'à mes ſoins diligens votre cœur s'abandonne.

SCENE VII.

DÉMOCRITE, AGÉNOR, THALER, CRISÉIS, STRABON.

THALER, *à Criſéis.*

Morgué, je n'en puis plus; je vous cherche par tout;
J'ai couru la forêt de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir...

STRABON, *à Thaler.*

Paix, tais-toi; va plier ton bagage:
Nous allons à la Cour; on t'a mis du voyage.

THALER.

A la Cour!

STRABON.

Oui, parbleu.

THALER.

Tu te gauſſes de moi.

STRABON.

Non: le Roi veut te voir; il a beſoin de toi.

THALER.

Pargué, j'irai fort bian, ſans répugnance auqueune;
Pourquoi non? M'eſt avis que j'y ferai forteune.

AGÉNOR, *à Criſéis.*

Ne perdons point de tems, ſuivons notre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet eſt tout fait.

DÉMOCRITE.

(à part.) *(à Criſéis.)*

Quel voyage, grands Dieux ! C'eſt à votre priere
Que je fais une choſe à mon cœur ſi contraire.
Mais pour vous, Criſéis, que ne feroit-on pas ?
(à part.)
Que je ſens là-dedans de trouble & de combats !

SCENE VIII.

STRABON, *ſeul.*

Adieu, forêts, rochers ; adieu, caverne obſcure ;
Inſenſibles témoins des peines que j'endure ;
Adieu, tigres, ours, cerfs, daims, ſangliers & loups ;
Si, pour philoſopher, je reviens parmi vous,
Je veux qu'une panthere, avec ſa dent gloutonne,
Ne faſſe qu'un repas de toute ma perſonne.
Je ſuis votre valet. Loin de ce triſte lieu,
Je vais boire & manger. Bon jour. Bon ſoir. Adieu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente le Palais d'Agélas, Roi d'Athenes.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, CLÉANTHIS.

CLÉANTHIS.

Si j'avois le secret de deviner la cause
Du chagrin qu'à mes yeux votre visage expose,
De cet ennui soudain qui vous tient sous ses loix,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois;
Moi, de le demander, & vous, de me le dire:
Mais, puisque sans parler je ne puis m'en instruire,
Dites-moi, s'il vous plaît, depuis une heure ou deux,
Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux.
Quel sujet vous oblige à répandre des larmes?
Le Roi plus que jamais est épris de vos charmes,
Il vous aime; &, de plus, une suprême loi
L'oblige à vous donner & sa main & sa foi:
Et quand même il romproit une si douce chaîne,
Agénor est un Prince assez digne d'Ismene:
Je sais qu'il vous adore, & qu'il n'ose à vos yeux,
Par respect pour le Roi, faire éclater ses feux.

ISMENE.

Je veux bien avouer qu'un manque de couronne
Eſt l'unique défaut qui ſoit en ſa perſonne,
Et qu'Agénor auroit tous les vœux de mon cœur,
S'il étoit un peu moins ſenſible à la grandeur.
Mais, enfin, un chagrin que je ne puis comprendre,
Ma chere Cléanthis, eſt venu me ſurprendre :
Je le chaſſe, il revient ; & je ne ſais pourquoi,
Ce jour, plus qu'aucun autre, il cauſe mon effroi.

CLÉANTHIS.

On ne peut vous ôter le ſceptre & la couronne,
Et le rang glorieux que le deſtin vous donne :
Je vous l'apprends encor, ſi vous ne le ſavez :
J'en ſuis un peu la cauſe, & vous me le devez.

ISMENE.

Comment ?

CLÉANTHIS.

Écoutez-moi. La Reine, votre mere,
Abandonnant Argos où mourut votre pere,
Par un ſecond hymen, épouſa le feu Roi
Qui régnoit en ces lieux, mais avec cette loi,
Que, ſi d'aucun enfant il ne devenoit pere,
Du trône Athénien vous ſeriez l'héritiere,
Et que ſon ſucceſſeur deviendroit votre époux.
La Reine eut une fille ; &, l'aimant moins que vous,
Elle trouva moyen de changer cette fille,
Et de mettre un enfant pris d'une autre famille,
De même âge à-peu-près, mais moribond, mal-ſain,
Et qui mourut auſſi, je crois, le lendemain.
Moi, j'allai cependant, ſans tarder davantage,
Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.
Un pauvre payſan, que l'or ſut engager,
De ce fardeau pour moi voulut bien ſe charger,

Je lui dis que de moi l'enfant tenoit naiſſance,
Qu'il devoit avec ſoin élever ſon enfance:
Je lui cachai toujours ſon nom & ſon pays:
Le pâtre crut enfin tout ce que je lui dis.
Quinze ans ſe ſont paſſés depuis cette aventure.
Votre mere a payé les droits à la nature;
Et, depuis ce long-tems, aucun mortel, je crois,
N'a pu de cette fille avoir ni vent ni voix.

ISMENE.

Je ſais depuis long-tems ce que tu viens de dire;
Ta bouche avoit déja pris ſoin de m'en inſtruire:
Ce ſouvenir encore augmente ma terreur,
Et vient juſtifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chaſſe,
Le Roi, rêveur, diſtrait, a paru tout de glace?
Ses regards inquiets m'ont dit ſon embarras:
Il ſembloit m'éviter & détourner ſes pas.
Ah! Cléanthis, je crains que quelque amour nouvelle
Ne lui faſſe....

CLÉANTHIS.

Ah! voilà l'ordinaire querelle.
C'eſt une étrange choſe! Il faut que les amans
Soient toujours de leurs maux les premiers inſtrumens.
Qu'un homme, par haſard, ait détourné la vue
Sur quelque objet nouveau qui paſſe dans la rue;
Qu'il ait paru rêveur, enjoué, gai, chagrin;
Qu'il n'ait pas ri, pleuré, parlé, que ſais-je enfin?
Voilà la jalouſie auſſitôt en campagne:
D'une mouche on lui fait une groſſe montagne:
C'eſt un traître, un ingrat; c'eſt un monſtre odieux,
Et digne du courroux de la terre & des cieux.
Il faut aller plus doux dans le ſiecle où nous ſommes.
On doit, par fois, paſſer quelque fredaine aux hommes,

Fermer ſouvent les yeux ; bien entendu, pourtant,
Que tout cela ſe fait à la charge d'autant.

ISMENE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme ſi tranquile eſt d'un pénible uſage :
Toujours quelque ſoupçon renaît pour l'alarmer.
Ah ! que tu connois mal ce que c'eſt que d'aimer !

CLÉANTHIS.

Oui ! je me ſuis d'aimer par fois licenciée ;
J'ai fait pis, je me ſuis dans Argos mariée.

ISMENE.

Toi, mariée !

CLÉANTHIS.

Oui, moi ; mais à mon grand regret.
Autant que je le puis, je tiens le cas ſecret.
Avant que les deſtins, touchés de ma miſere,
Euſſent fixé mon ſort auprès de votre mere,
J'avois fait ce beau coup ; mais, à vous dire vrai,
Ce mariage-là n'étoit qu'un coup d'eſſai.
J'avois pris un mari brutal, jaloux, biſarre,
Gueux, joueur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils ſont preſque tous : je l'ai tant tourmenté,
Excédé, maltraité, rebuté, moleſté,
Qu'il m'a privée enfin de ſa vue importune ;
Le diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMENE.

Eſt-il mort ?

CLÉANTHIS.

Autant vaut. Depuis vingt ans & plus
Qu'il a pris ſon parti, nous ne nous ſommes vus ;
Et, quand même en ces lieux il viendroit à paroître,
Nous nous verrions, je crois, tous deux ſans nous connoître.

J'ai bien changé d'état ; &, lorſqu'il s'en alla,
Je n'étois qu'une enfant haute comme cela.

ISMENE.

Ta belle humeur pourroit me ſembler agréable,
Si de quelque plaiſir mon cœur étoit capable.

CLÉANTHIS.

Pour chaſſer le chagrin, Madame, où je vous vois,
Conſentez, je vous prie, à venir avec moi,
Pour voir un animal qu'en ces lieux on amene,
Et que le Prince a pris dans la forêt prochaine.
Il tient, à ce qu'on dit, & de l'homme & de l'ours;
Il parle quelquefois, & rit preſque toujours.
On appelle cela, je penſe.... un Démocrite.

ISMENE.

Tu rends aſſurément peu d'honneur au mérite.
L'animal dont tu fais un portrait non commun,
Eſt un grand philoſophe.

CLÉANTHIS.

Hé! n'eſt-ce pas tout un?

ISMENE.

Tu peux aller le voir; mais pour moi, je te prie,
Laiſſe-moi quelque tems toute à ma rêverie;
J'en fais mon ſeul plaiſir. Tout ce que tu m'as dit,
Et mes jaloux ſoupçons, m'occupent trop l'eſprit.

CLÉANTHIS.

Quelqu'un s'avance ici. Je m'en vais vous conduire,
Et reviendrai pour voir cet homme qu'on admire.

SCENE II.

STRABON, *seul, en habit de Cour.*

QUAND on a de l'esprit, ma foi, vive la Cour:
C'est là qu'il faut venir se montrer au grand jour;
Et c'est mon centre, à moi. Bon vin, bonne cuisine;
J'ai calmé les fureurs d'une guerre intestine.
J'ai, d'abord, pris ma part de deux repas exquis;
Et me voilà déja vétu comme un Marquis.
Cela me sied bien. Mais quelqu'un ici s'avance....

SCENE III.

THALER *en habit de Cour par-dessus son habit de payſan*, STRABON.

STRABON.

C'EST Thaler. Justes Dieux! quelle magnificence!

THALER, *vers la porte d'où il sort, à des Domestiques qui éclatent de rire.*

Oh! dame! voyez-vous! tout franc, je n'aime pas
Qu'on se rie à mon nez, & qu'on suive mes pas.
Si quelqu'un vient encor se gausser davantage,
Je lui sangle d'abord mon poing par le visage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voilà ?

THALER, *à Strabon.*

Morgué, je ne sais pas quelle graine c'est là.
Ils sont un régiment de diverses figures,
Jaune, gris, vard, enfin de toutes les peintures,
Qui sont tous après moi comme des possédés.
(allant vers la porte.)
Palsangué, le premier...

STRABON.

C'est qu'ils sont enchantés
De voir un gentilhomme avec si bonne mine,
Un port si gracieux, une taille si fine.

THALER, *revenant à Strabon.*

Me voilà.

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,
N'est-ce pas ?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer,
Si Seigneur à la Cour, dans ses airs de conquête,
Est mieux paré que toi des pieds jusqu'à la tête.

THALER.

Je suis, sans vanité, bien tourné, quand je veux ;
Et j'ai, quand il me plaît, tout autant d'esprit qu'eux.
Qui fait le bel oiseau ? c'est, dit-on, le pleumage.
Notre fille est, de même, en fort bon équipage.
Allons, faut dire vrai, je suis content du Roi ;
Morguenne, il en agit rondement avec moi.
Ils m'ont bien fait dîner : c'est un plaisir extrême
D'avoir grand appétit, & l'estomac de même,

Lorſque l'on peut tous deux les contenter, s'entend.
J'ai mangé comme quatre, & j'ai trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie?

THALER.

J'y ſerois volontiers tout le tems de ma vie.
L'état où je me vois me fait émerveiller;
M'eſt avis que je rêve, & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & ſauvage
Tient encore, à mes yeux, quelque peu du village.
Plante-toi ſur tes pieds; te voilà comme un ſot.
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot.
Des airs développés; allons, fais-toi de fête.
Remue un peu les bras. Balance-toi la tête.
De la vivacité. Danſe. Prends du tabac.
Ne tends pas tant le dos. Renfonce l'eſtomac.

(Il lui donne un coup dans le dos & un autre dans l'eſtomac.)

THALER.

Oh! morgué, bellement; comme vous êtes rude!
J'ai l'eſtomac démis.

STRABON.

Ce n'eſt là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout ſeul.

STRABON.

Paix, Démocrite vient:
Prends d'un jeune Seigneur la taille & le maintien.

THALER.

Non morgué, je m'en vas; auſſi bian je pétille,
Mis comme me voilà, d'aller voir notre fille.

SCENE IV.

DÉMOCRITE *ſuivi d'un* INTENDANT ; *d'un* MAITRE-D'HOTEL, *& de quatre grands* LAQUAIS, STRABON.

DÉMOCRITE.

En ces lieux, comme ailleurs, je vois, de toutes parts,
Mille plaiſans objets attirer mes regards.
Les grands & les petits, la Cour comme la Ville,
Pour rire à mon plaiſir tout m'offre un champ fertile ;
Et me voyant auſſi dans un riche palais,
Entouré d'officiers, eſcorté de valets,
Tranſporté tout-d'un-coup de mon ſéjour paiſible,
Je me trouve moi-même un ſujet fort riſible.
Vous, qui ſuivez mes pas, que voulez-vous de moi ?

L'INTENDANT, *à Démocrite.*

Je ſuis auprès de vous par l'ordre exprès du Roi.
Il prétend, s'il vous plaît m'accorder cette grace,
Que de votre Intendant je prenne ici la place.
Et je viens vous offrir mes ſoins & mon ſavoir.

DÉMOCRITE.

Mais je n'ai nulle affaire, & n'en veux point avoir.

L'INTENDANT.

C'eſt auſſi pour cela qu'officier néceſſaire,
Réglant votre maiſon, j'aurai ſoin de tout faire.

J'afferme, je reçois, je disposé des fonds,
Des valets....

DÉMOCRITE.

Ah! tant mieux. Puisque dans les maisons
Vous avez sur les gens un pouvoir despotique,
De grace, réformez tout ce vain domestique.
Je ne saurois souffrir, toujours à mes côtés,
Ces quatre grands Messieurs droit sur leurs pieds plantés.

L'INTENDANT.

Il est de la grandeur d'avoir un gros cortege.

DÉMOCRITE.

Quoi! si je veux tousser, cracher, moucher, que sais-je?
Et le jour & la nuit faudra-t-il que quelqu'un
Tienne de tous mes faits un registre importun?

L'INTENDANT.

Des gens de qualité c'est l'ordinaire usage.

DÉMOCRITE.

Cet usage, à mon gré, n'est ni prudent ni sage.
Les hommes, qui souvent font tout mal-à-propos,
Et qui devroient cacher leur foible & leurs défauts,
Sont toujours les premiers à montrer leurs bêtises.
Pour faire à tout moment, & dire des sottises,
A quoi bon, s'il vous plaît, payer tant de témoins?
Messieurs, laissez-moi seul, & treve de vos soins.
(au maître-d'Hôtel)
Et vous, que vous plaît-il?

LE MAITRE-D'HOTEL, *à Démocrite.*

Le Prince à vous m'envoie;
Et pour Maître-d'hôtel il veut que je m'emploie.

STRABON, *à part.*

Bon! voici le meilleur.

DÉMOCRITE.

C'eſt, entre vous & moi,
Auprès d'un Philoſophe un fort chétif emploi.

LE MAITRE-D'HOTEL.

J'eſpere avec honneur remplir mon miniſtere;
Et vous n'aurez, je crois, nul reproche à me faire.

DÉMOCRITE.

J'en ſuis perſuadé de reſte.

L'INTENDANT, *à Démocrite.*

Ce n'eſt point
Parceque l'amitié l'un à l'autre nous joint;
Mais je réponds de lui, c'eſt un très honnête homme,
Fidele, incorruptible, équitable, économe.
(*bas à Démocrite.*)
Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAITRE-D'HOTEL, *à l'Intendant.*

Quand je ne ſerois pas au rang de vos amis,
Je publierois par-tout que l'on ne trouve gueres
D'homme plus entendu que vous dans les affaires,
Plus déſintéreſſé, plus actif, plus adroit.
(*bas à Démocrite.*)
Prenez-y garde au moins, car il ne va pas droit.

L'INTENDANT, *au Maître-d'Hôtel.*

Monſieur, en vérité, vous êtes trop honnête.
On ſait votre bon goût pour conduire une fête;
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas,
En auſſi peu de tems, ſans bruit, ſans embarras.
(*bas à Démocrite.*)
C'eſt un homme qui n'a l'ame, ni la main nette,
qui gagne moitié ſur tout ce qu'il achete.

LE MAITRE-D'HOTEL, *à l'Intendant.*

Tout le monde connoît votre eſprit éclairé
A gagner le procès le plus déſeſpéré,
A nettoyer un bien, à liquider des dettes
Que dans une maiſon un long déſordre a faites.
(bas à Démocrite.)
C'eſt un homme ſans foi, qui prend de toute main,
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot-de-vin.

DÉMOCRITE.

Meſſieurs, je ſuis ravi qu'en vous rendant ſervice,
Tous deux, en même tems, vous vous rendiez juſtice.
Allez, continuez, aimez-vous bien toujours,
Et ſervez-vous ainſi le reſte de vos jours:
Cette rare amitié, cette candeur ſublime
Me fait naître pour vous encore plus d'eſtime.
Adieu.

SCENE V.

DÉMOCRITE, STRABON.

DÉMOCRITE.

Tu ne ris pas de ces deux bons amis?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits.
De ces lâches flatteurs qui hautement vous louent,
Et dans l'occaſion tout bas ſe déſavouent;
De ces menteurs outrés, ces caractères bas,
Qui diſent tout le bien & le mal qui n'eſt pas;
Des faux amis du tems reconnois les manieres:
Peut-être ces deux-là ſont-ils des plus ſinceres.

Mais changeons de propos. Que dis-tu de la Cour ?

STRABON.

Toutes sortes de biens. Et vous, à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous-même ?

DÉMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joie est extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas & qui ne disent rien ;
D'y rencontrer par-tout des visages d'attente,
Qui n'ont que l'espérance & les desirs pour rente ;
D'autres dont les dehors affectés & pieux
S'efforcent de duper les hommes & les Dieux ;
Des complaisans en charge, & payés pour sourire
Aux sottises qu'un autre est toujours prêt à dire ;
Celui-ci qui, bouffi du rang de son aïeul,
Se respecte soi-même, & s'admire tout seul.
Je te laisse à juger si, sur cette matiere,
J'ai, pour rire à plaisir, une vaste carriere.

STRABON.

Je m'en rapporte à vous.

DÉMOCRITE.

Dans ce nouveau pays,
Dis-moi, que dit, que fait, que pense Crisis ?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de son visage,
Elle se plaît ici bien mieux qu'en son village.
Elle a pris, comme moi, d'abord les airs de Cour,
Elle veut déja plaire, & donner de l'amour.

DÉMOCRITE.

Que dis-tu ?

STRABON.

Vous savez qu'en Princesse on la traite,
Je la voyois tantôt, devant une toilette,

D'une mouche aſſaſſine irriter ſes attraits.
Elle donne déja le bon tour aux crochets.
Elle montre, avec art, quoique novice encore,
Une gorge timide & qui voudroit éclore.
Agélas l'obſervoit d'un œil plein de deſirs.

DÉMOCRITE.

Agélas?

STRABON.

Oui. Par fois il pouſſoit des ſoupirs;
Et je ſuis fort trompé ſi le Roi, pour la Belle,
Ne reſſent de l'amour quelque vive étincelle.

DÉMOCRITE.

Juſte Ciel! quoi! déja?....

STRABON.

L'on va vîte en ces lieux;
Et l'air de ce pays eſt fort contagieux.

DÉMOCRITE.

Et comment Criſéis prend-elle cet hommage?
Semble-t-elle répondre à ce muet langage?
Montre-t-elle l'entendre?

STRABON.

Oh! vraiment je le crois;
Elle l'entend déja mieux que vous & que moi.
Elle a de certains yeux, de certaines manieres,
Des ſouris attrayans, des mines meurtrieres.
Oh! vive la nature!

DÉMOCRITE.

En ſavoir déja tant!

STRABON.

Si le Prince l'aimoit, le cas ſeroit plaiſant.
Euh?

DÉMOCRITE.

Oui.

STRABON.

Que diriez-vous qu'un roi, cherchant à plaire,
Comme un aventurier, donnât dans la bergere?

DÉMOCRITE.

J'en rirois tout-à-fait.

STRABON.

Que nous ferions heureux!
Notre fortune ici seroit faite à tous deux.
L'amour est, je l'avoue, une belle manie:
Les hommes sont bien fous; rions-en, je vous prie.
Je les trouve à présent presque aussi sots que vous.

DÉMOCRITE, *à part.*

Il ne me manquoit plus que d'être encor jaloux.
J'étouffe, & je sens là... certain poids qui m'oppresse.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plaît, cette sombre tristesse?
Du bien de Criséis n'êtes-vous pas content?
Pourquoi cet air chagrin, à vous qui riez tant?

DÉMOCRITE.

Ces feux pour Criséis me donnent quelque ombrage.
Son éducation est mon heureux ouvrage;
Elle est sous ma conduite arrivée en ces lieux,
Et j'en dois prendre soin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DÉMOCRITE.

Agélas a grand tort d'employer sa puissance,
A vouloir d'un enfant surprendre l'innocence,
Qui doit être en sa Cour en toute sûreté.

STRABON.

C'est violer les droits de l'hospitalité.

DÉMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cette amour n'augmente ;
Et, pour mieux étouffer cette flamme naissante,
Je vais le conjurer de nous laisser partir.

STRABON.

Parlez pour vous ; d'ici je ne veux point sortir,
Je m'y trouve trop bien.

SCENE VI.

STRABON, *seul.*

Ma foi, le Philosophe
D'un feu long & discret dans son harnois s'échauffe.
Le pauvre diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute sa morale a, parbleu, fait le saut.
Allons sur ses pas....

SCENE VII.

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON.

Mais quelle eſt cette égrillarde
Qui d'un œil curieux me tourne & me regarde ?

CLÉANTHIS, *à part.*

Voilà, certes, quelqu'un de ces nouveaux venus ;
Et ces traits-là me ſont tout-à-fait inconnus.

STRABON, *à part.*

Mon port lui paroit noble, & ma mine aſſez bonne ;
La princeſſe a, je crois, deſſein ſur ma perſonne.
Il ne faut point ici perdre le jugement,
Mais en homme d'eſprit tourner un compliment.
(haut.)
Madame, s'il eſt vrai, ſelon nos axiomes,
Que tous corps ici-bas ſont compoſés d'atomes,
Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
Que le vôtre eſt formé d'atomes bien parfaits.
Ces organes ſubtils, d'où votre eſprit tranſpire,
Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLÉANTHIS.

A votre air étranger, on devine aiſément.....

STRABON.

A mon air étranger ! Parlez plus congrument.
Je ſuis homme de Cour ; & pour la politeſſe,
J'en ai, ſans me vanter, de la plus fine eſpece.

CLÉANTHIS.

Un esprit mépriſant ne m'a point fait parler,
Et tous nos courtiſans voudroient vous reſſembler.

STRABON.

Je le crois.

CLÉANTHIS.

Je voulois par vous-même m'inſtruire
Quel ſujet, quelle affaire à la Cour vous attire.

STRABON.

C'eſt par l'ordre du Roi que j'y viens aujourd'hui;
Je ſuis, ſans me vanter, aſſez bien avec lui:
Le plaiſir de nous voir quelquefois nous raſſemble;
Et nous devons, je crois, ce ſoir, ſouper enſemble.

CLÉANTHIS.

C'eſt un honneur qu'il fait à peu de courtiſans.

STRABON.

D'accord; mais il ſait vivre, & connoît bien ſes gens.
Pour convive, je ſuis d'une aſſez bonne étoffe,
Suivant de Démocrite, & garçon Philoſophe.

CLÉANTHIS.

On le voit, votre eſprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame.....

CLÉANTHIS.

Tout en vous eſt noble & gracieux.

STRABON.

Madame, à bout portant vous tirez la louange.
Je veux être un maraud, ſi mes ſens, en échange,
Auprès de vos appas ne ſont tout ſtupéfaits.

CLÉANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conſervé leur paix.

STRABON.

Ah ! Madame, il eſt vrai qu'on eſt fait d'un modele
A ne pas attaquer vainement une Belle.
On ſait de ſon eſprit ſe ſervir à propos ;
Se plaindre, ſe brouiller, écrire quatre mots ;
Revenir, s'appaiſer, ſe remettre en colere ;
Faire bien le jaloux, & vouloir ſe défaire ;
Commander à ſes pleurs de ſortir au beſoin :
Etre un jour ſans manger, bouder ſeul en un coin ;
Redoubler quelquefois des tendreſſes nouvelles.
Lorſque l'on ſait jouer ce rôle auprès des Belles,
On eſt bien malheureux & bien diſgracié,
Quand on manque à la fin d'en tirer aîle ou pied.

CLÉANTHIS.

La nature, en naiſſant, vous fit l'ame ſenſible.

STRABON.

Le ſoufre préparé n'eſt pas plus combuſtible.

CLÉANTHIS.

Ainſi donc votre cœur s'eſt ſouvent enflammé?
Vous aimiez autrefois ?

STRABON.

Non ; mais j'étois aimé.
Je me ſuis ſignalé par plus d'une victoire.
Mais ſi de vous aimer vous m'accordiez la gloire,
Vous verriez tout mon cœur, par des ſoins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLÉANTHIS.

Mon bonheur ſeroit pur, & ma gloire trop grande,
De recevoir ici vos vœux & votre offrande ;
Mais certaine raiſon, qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.

J'en ai quelqu'une auſſi qui me ſeroit contraite * ;
Mais, où parle l'amour, la raiſon doit ſe taire.
(à part.)
Si mon traître d'époux par bonheur étoit mort...

STRABON, *à part.*

Si ma méchante femme avoit fini ſon ſort...

CLÉANTHIS, *à part.*

Que je me ſerois fait un bonheur de lui plaire!

STRABON, *à part.*

Que nous aurions bientôt terminé notre affaire!

CLÉANTHIS, *à Strabon.*

Votre abord eſt ſi tendre & ſi perſuaſif...

STRABON, *à Cléanthis.*

Vous avez un aſpect tellement attractif...

CLÉANTHIS.

Que d'un charme puiſſant on ſe ſent ravir l'ame.

STRABON.

Qu'en vous voyant paroître, auſſitôt on ſe pâme.

CLÉANTHIS.

Je ſens que ma vertu combat mal avec vous ;
(à part.)
Il faut nous ſéparer. Ah ciel! ſi mon époux
Avoit été formé ſur un pareil modele,
Qu'il m'eût donné d'amour!

STRABON.

Adieu, charmante Belle ;

---

* A mes deſirs auſſi j'en ai quelqu'un contraire.

Ce vers, qui contient un ſoléciſme, ſe trouve dans toutes les éditions de Regnard.

Auprès de vos appas je défends mal mon cœur.
Ah ciel ! ſi j'avois eu femme de cette humeur,
Quelles félicités ! & qu'en ſa compagnie
J'aurois avec plaiſir paſſé toute ma vie !

SCENE VIII.

STRABON, *ſeul.*

Cela ne va pas mal. J'arrive dans la Cour,
Une Belle me voit, je ſuis requis d'amour.
Courage, mon garçon ; continue ; encore une,
Et te voilà paſſé maître en bonne fortune.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGÉLAS, AGÉNOR, *Suite du Roi.*

AGÉNOR.

Criséis, par votre ordre, en ces lieux va se rendre,
Et vous pourrez bientôt & la voir & l'entendre.
Mais, si je puis, Seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paroît bien prompt à s'enflammer.

AGÉLAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naître tantôt cette nouvelle flamme,
Sois témoin du progrès : mes feux sont parvenus,
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.
J'adore Criséis : à chaque instant, en elle
Je découvre, je vois quelque grace nouvelle.
Ne remarques-tu point, comme moi, ses beautés ?
Ses airs dans cette Cour ne sont point empruntés ;
Son esprit se fait voir, même dans son silence :
Elle n'a rien des bois que la seule naissance.

AGÉNOR.

De ces feux violens quelle sera la fin ?

AGÉLAS.

Je ne sais.

AGÉNOR.

Mais, Seigneur, quel est votre dessein ?

AGÉLAS.

AGÉLAS.

D'aimer.

AGÉNOR.

Quel ſera donc le ſort de la Princeſſe ?
Athenes, par un choix où chacun s'intéreſſe,
Vous a fait Souverain, ſans aucune autre loi
Que d'épouſer Iſmene, alliée au feu Roi.

AGÉLAS.

Mon cœur juſqu'à ce jour, ſans nulle répugnance,
Suivoit de cette loi la douce violence.
Ce cœur même, en ſecret, ſouvent s'applaudiſſoit
De la néceſſité que le ſort m'impoſoit :
Mais depuis le moment qu'une jeune bergere
M'a charmé, ſans avoir nul deſſein de me plaire,
Mon penchant pour Iſmene auſſitôt m'a quitté.
Je me ſens entraîner tout d'un autre côté.

AGÉNOR, *à part.*

Ciel, qui ſais mon amour, fais ſi bien qu'en ſon ame
Puiſſe à jamais régner cette nouvelle flamme.
(à Agélas.)
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les champs & les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands Rois ;
Et le ſort prend plaiſir, d'une chaîne ſecrete,
D'allier quelquefois le ſceptre & la houlette.

AGÉLAS.

Cette inégalité, ce défaut de grandeur,
Pour Criſéis encore irrite mon ardeur.

AGÉNOR.

Je ne ſais ce qu'annonce une telle aventure ;
Mais un des miens m'a dit, qu'en changeant de parure,
Ce Payſan, de joie ou de vin tranſporté,
A laiſſé, dans l'habit qu'il avoit apporté,

Un bracelet d'un prix qui passe sa puissance :
On doit me l'apporter. Mais Criséis s'avance.

SCENE II.

CRISÉIS, THALER, AGÉLAS, AGÉNOR, *Suite du Roi.*

THALER, *à part à Criséis.*

Je suis trop en chagrin, je vais lui dire, moi;
Arrive qui pourra, n'importe. Je le vois :
Je m'en vais, palsangué, lui débrider ma chance.
(*à Agélas.*)
Sire, excusez l'affront de notre importunance.

AGÉLAS.

Qu'avez-vous donc ?

THALER.

J'avons... Mais c'est trop de faveur, Sire ; mettez dessus.

AGÉLAS.

Parlez.

THALER.

C'est votre honneur.

AGÉLAS.

Poursuivez. Quel sujet ?...

THALER.

Je ne veux point poursuivre, si vous n'êtes couvert ; je savons un peu vivre.

AGÉLAS.

Je ſuis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah! vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne ſommes pas dignes de contredire.
Ici j'ons plus d'honneur que je ne ſaurois dire.
Je ſons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartient;
Mais on nous fait un tour qui, tout franc, ne vaut rien.
C'eſt pis qu'un bois; vos gens n'ont point de conſcience.
J'ai, dans mon autre habit, laiſſé, par oubliance....
Avec tout mon eſprit, morgué, je ſuis un ſot.

AGÉLAS.

Quoi donc?

THALER.

Ils m'avont fait bian payer mon écot.

AGÉLAS.

Qui?

THALER.

Vos Valets-de-chambre. Ah! la maudite engeance!
En me déshabillant en toute diligence
L'un un pied, l'autre un bras, (ils ont eu bientôt fait)
Ils m'ont pris un bijou, morgué, dans mon gouſſet;
Il eſt de votre honneur de les faire tous pendre.

AGÉLAS.

Ne vous alarmez point, je vous le ferai rendre;
Je veux qu'on le retrouve, & je vous en réponds.

THALER.

Tous les honnêtes gens d'ici ſont des frippons:
Je ſais pourtant fort bien que ce n'eſt pas vous, Sire;
Je vous crois honnête homme, & je ſais bien qu'en dire;
Mais tout chacun ici ne vous reſſemble pas.

AGÉLAS, *à Agénor.*

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas:

Et qu'ici les plaiſirs, les jeux, la bonne chere
Suivent ces étrangers qu'Agélas conſidere.

THALER.

Ah! vous êtes, Seigneur, par trop conſidérant.
Mais, parlant par reſpect, l'honneur que l'on me rend
Me confond; car, tout franc, ſans tant de préambule...
(à Criſéis.)
Palſangué, te voilà comme une ridicule!
Que ne réponds-tu, toi? Je m'embrouille toujours,
Lorſque d'un compliment j'entreprends le diſcours.

AGÉLAS, *à Thaler.*

Allez, & n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je ſuis malheureux! J'ai fait un beau voyage!

SCENE III.

AGÉLAS, CRISÉIS.

AGÉLAS.

Je ne ſais, Criſéis, ſi l'éclat de ces lieux
Avec quelque plaiſir peut arrêter vos yeux;
Je ne ſais ſi la Cour vous plaît, vous dédommage
De la tranquilité que l'on goûte au village:
Mais je voudrois qu'ici vous puſſiez recevoir
Tout autant de plaiſir que j'ai de vous y voir.

CRISÉIS.

Seigneur, de vos bontés, qu'on aura peine à croire,
Le ſouvenir toujours vivra dans ma mémoire;

Et j'aurois mauvais goût, si, sortant des forêts,
Je ne me plaisois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaisir fait son unique affaire,
Où les Dames sur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur esprit, ont un air si charmant,
Et font de leur beauté tout leur amusement.

AGÉLAS.

Parmi les Courtisans dont la foule épandue
Brille dans cette Cour & s'offre à votre vue,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un assez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux?
Pourriez-vous les voir tous avec indifférence?

CRISÉIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arrête à voir de tels objets,
Et dise de son cœur les sentimens secrets.
Il en est un pourtant, si j'ose ici le dire,
Qui, d'un charme flatteur que sa présence inspire,
Se distingue aisément, & qui de toutes parts
S'attire, sans effort, les cœurs & les regards.

AGÉLAS.

Vous prenez du plaisir en le voyant paroître?

CRISEIS.

Oh! beaucoup. A son air, on voit qu'il est le maître.
Les autres, devant lui timides & défaits,
Ne paroissent plus rien, & deviennent si laids,
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGÉLAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuse personne?

CRISÉIS.

Je ne sais point, Seigneur, ce que c'est que d'aimer.

AGÉLAS.

Aucun objet encor n'a pu vous enflammer?

CRISEIS.

Non : l'on eſt dans les bois d'une froideur extrême.

AGÉLAS.

Si cet heureux mortel vous diſoit qu'il vous aime?...

CRISÉIS.

Qu'il m'aime, moi, Seigneur ! Je me garderois bien,
S'il faiſoit cet aveu, d'en croire jamais rien *.
On parle ici, dit-on, autrement qu'on ne penſe.
Il faut bien ſe garder... Mais Démocrite avance.

SCENE IV.

DEMOCRITE, AGÉLAS, CRISÉIS, STRABON.

AGÉLAS, *à Démocrite.*

Avec bien du plaiſir je vous vois à ma Cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau ſéjour?

DÉMOCRITE.

Fort mal.

AGÉLAS.

J'ai commandé, par un ordre ſuprême,
Qu'on vous y reſpectât à l'égal de moi-même.

DÉMOCRITE.

Cela n'empêche pas qu'avec tout votre ſoin,
Seigneur, je ne vouluſſe être déja bien loin.

---

* S'il me parloit ainſi, d'en croire jamais rien.

Ce vers eſt celui de l'Auteur. Les deux ſuivans ne ſe trouvent dans aucune édition.

On me croit en ces lieux placé hors de ma sphere,
Un animal venu d'une terre étrangere.
Chacun ouvre les yeux & me prend pour un ours.
Je ne suis point taillé pour habiter les Cours.
Que diroit-on de voir un homme de mon age
Des airs d'un courtisan faire l'apprentissage ?
Non, Seigneur, à tel point je ne puis m'oublier,
Ni jusqu'à cet excès descendre & me plier.
Ainsi, pour faire bien, permettez que, sur l'heure,
Nous allions tous revoir notre ancienne demeure :
Strabon, Criséis, moi, nous vous en prions tous.

STRABON, *à Démocrite.*

Arrête-là, s'il vous plaît ; ne parlez que pour vous.
En ce lieu, plus qu'ailleurs, je suis, moi, dans ma sphere.

AGÉLAS.

Si Criséis le veut, je consens à tout faire.
(*à Criséis.*)
Parlez, expliquez-vous.

CRISÉIS.

Seigneur, l'obscurité
Conviendroit beaucoup mieux à ma simplicité :
Mais, s'il faut devant vous dire ce que l'on pense,
Ce beau lieu me retient sans nulle violence ;
Et, s'il m'étoit permis de me faire un séjour,
Je n'en choisirois point d'autre que votre Cour.

STRABON, *à part.*

Quel heureux naturel ! Le charmant caractere !
Je ne répondrois pas mieux qu'elle vient de faire.

DÉMOCRITE, *à Criséis.*

C'est fort bien fait ! La Cour a pour vous des appas !
Quoi ! vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas,

Où l'envie a choiſi ſa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire,
Où l'humeur ſe contraint, où le cœur ſe dément,
Où tout le ſavoir-faire eſt un raffinement,
Où les grands, les petits ſont, d'une ardeur commune,
Attelés jour & nuit au char de la fortune?

AGÉLAS, *à Démocrite.*

La Cour qu'en ce tableau vous nous repréſentez,
Vous ne la prenez pas par ſes plus beaux côtés.

STRABON.

Hé! non, non.

AGÉLAS.

Quelque aigreur que cette Cour vous laiſſe,
Convenez que toujours l'eſprit, la politeſſe,
Le bon air naturel, & le goût délicat,
Plus qu'en nul autre endroit, y ſont dans leur éclat.

STRABON.

Sans doute.

AGÉLAS.

Que le ſexe y tient un doux empire;
Qu'on rend à la beauté les reſpects qu'elle attire;
Et que deux yeux charmans, tels qu'à préſent j'en vois,
Peuvent prétendre ici les honneurs dus aux Rois.
Mais une autre raiſon que près de vous j'emploie,
Et qui vous comblera d'une parfaite joie,
Doit, malgré vos dégoûts, vous fixer à la Cour.

DÉMOCRITE.

Et quelle eſt, s'il vous plaît, cette raiſon?

AGÉLAS.

L'amour.

DÉMOCRITE.

L'amour! De paſſions me croyez-vous capable?

AGÉLAS.

Me préſerve le Ciel d'un jugement ſemblable!

DÉMOCRITE.

Démocrite eſt-il homme à ſe laiſſer toucher?
(à part.)
Je ne le ſuis que trop ! J'ai peine à me cacher.

AGÉLAS.

Libre de paſſions, dégagé de foibleſſe,
Votre cœur, je le ſais, ſe ferme à la tendreſſe.
Chacun ne parvient pas à cet état heureux.
C'eſt de moi que je parle, & je ſuis amoureux.

DÉMOCRITE.

Vous êtes amoureux?

AGÉLAS.

Oui.

DÉMOCRITE.

Mais, dans cette affaire,
Ma préſence, je crois, n'eſt pas trop néceſſaire.
Abſent, comme préſent, vous pouvez, à loiſir,
Suivre les mouvemens de ce tendre deſir.

AGÉLAS.

J'adore Criſéis, puiſqu'il faut vous le dire.

STRABON, *à part.*

* Ah! ah! nous y voilà.

DÉMOCRITE.

Bon! bon! vous voulez rire.

On trouve ce changement dans l'Exemplaire de la Comédie Françoiſe.

(bas à Démocrite.)

* Ah! ah! nous y voilà. Belle matiere à rire!

DÉMOCRITE.

Un grand Roi, &c.

Un grand Roi comme vous, au milieu de sa Cour,
Voudroit-il s'abaisser à cet excès d'amour?
Que diroit, s'il vous plaît, tout votre Aréopage?

AGÉLAS.

Pour me déterminer j'attends peu son suffrage.
Oui, belle Criséis, je sens pour vous un feu
Dont je fais avec joie un éclatant aveu.
Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
Vous ne répondez rien?

CRISÉIS.

Ma surprise est extrême
D'entendre cet aveu de la bouche d'un Roi:
Mon silence, Seigneur, répond assez pour moi.

AGÉLAS.

Ce silence douteux à trop de maux m'expose.
(à Démocrite.)
Vous, qui voyez le rang que l'amour lui propose,
Secondez mes desirs, parlez en ma faveur.

DÉMOCRITE.

Moi, Seigneur?

AGÉLAS.

Oui, je veux, de vous, tenir son cœur;
Vos conseils ont sur elle une entiere puissance;
Vantez-lui mon amour bien plus que ma naissance.

DÉMOCRITE.

Par grace, de ce soin, Seigneur, dispensez-moi;
Je n'ai point les talens propres à cet emploi.
Je suis un foible agent auprès d'une maitresse;
J'ignore le grand art qui surprend la tendresse.
Votre amour, où vos soins veulent m'intéresser,
Reculeroit, Seigneur, plutôt que d'avancer.

AGÉLAS.

Non, j'attends tout de vous, je connois votre zele.
Un ſoin m'appelle ailleurs, je vous laiſſe avec elle.
Puis-je, pour couronner mes amoureux deſſeins,
Mettre mes intérêts en de meilleures mains?
Je vous quitte.

SCENE V.

DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON.

STRABON, *à part, à Démocrite.*

VOILA, je vous le certifie,
Un fâcheux argument pour la philoſophie.

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

Le Roi me charge ici d'un fort honnête emploi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.
Il vient de m'ordonner de diſpoſer votre ame
A devenir ſenſible à ſa nouvelle flamme:
La charge eſt vraiment belle; &, pour un tel deſſein,
Il ne me faudroit plus qu'un caducée en main.
Quels ſont vos ſentimens? Que prétendez-vous faire?

CRISÉIS.

C'eſt de vous que j'attends un avis ſalutaire.
Que me conſeillez-vous de faire en cas pareil?
Car je prétends toujours ſuivre votre conſeil.

DÉMOCRITE.

Ce que je vous conſeille?

CRISÉIS.

Oui.

DÉMOCRITE, *à part.*

(haut.) Je ne sais que dire.
Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.

CRISÉIS

Ah ! que j'ai de plaisir que cet avis flatteur
Se rapporte si bien au penchant de mon cœur !
J'étois, je vous l'avoue, en une peine extrême,
Et n'osois tout-à-fait me fier à moi-même.
Je sentois pour le Prince un mouvement secret,
Et je ne savois pas si c'est bien ou mal fait :
Maintenant que je vois le parti qu'il faut prendre,
Je puis, par votre avis, suivre un penchant si tendre.

DÉMOCRITE.

Pour lui vous sentez donc cet appétit secret ?...
(à part.)
J'ai bien peur d'être ici curieux indiscret.

CRISÉIS.

Quand le Prince tantôt s'est offerr à ma vue,
J'ai senti dans mon cœur une flamme inconnue ;
Tout ce qu'il me disoit me donnoit du plaisir ;
Ma bouche a laissé même échapper un soupir.
En cessant de le voir, une tristesse affreuse
Tout-d'un coup m'a rendue inquiete & rêveuse ;
A son air, à ses traits j'ai pensé tout le jour :
Je l'aime, si c'est là ce qu'on appelle amour.

STRABON.

Oui, voilà ce que c'est. Peste ! quelle ignorante !
Vous êtes devenue en un jour bien savante !
Vous n'aviez pas besoin tantôt de nos leçons ;
Ni nous, de nous étendre en définitions.

DÉMOCRITE.

Enfin donc vous aimez ?

CRISÉIS.

Moi ?

DÉMOCRITE.

Voilà, je vous jure,
Les symptômes d'amour que cause la nature.

CRISÉIS.

Quoi ! c'est là ce qu'on nomme amour ?

STRABON.

Et vraiment oui.

CRISÉIS.

Si j'aime, en vérité, ce n'est que d'aujourd'hui.

DÉMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme, en votre ame,
N'exciteroit jamais une amoureuse flamme.

CRISÉIS.

Je n'en connoissois point ; & je les croyois tous
Tels que vous le disiez, & formés comme vous.

STRABON, *bas à Démocrite.*

Cette sincérité devroit vous rendre sage.

DÉMOCRITE.

Je sens qu'elle a raison, & cependant j'enrage.
J'ai tort de m'emporter ; reprenons désormais
L'esprit qui nous convient, rions sur nouveaux frais.
Les hommes, en effet, ont bien peu de prudence,
Sont bien vuides de sens, bien pleins d'extravagance,
De se laisser mener par de tels animaux,
Connoissant, comme ils sont, leur foible & leurs défauts.
Il n'en est presque point qui, vingt fois en sa vie,
N'ait senti les effets de quelque perfidie ;
Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
Redonner dans le piege où l'on les a vu pris :

A grand' peine échappés de leurs derniers naufrages,
Ils vont, tout de nouveau, défier les orages.
Continuez, Meſſieurs; ſoyez encor plus fous;
Juſtifiez toujous mes ris & mes dégoûts.
Ces ris, dans l'avenir, porteront témoignage
Que je n'ai point été la dupe de mon âge,
Et que je comprends bien que tout homme, en un mot,
Eſt, ſans m'en excepter, l'animal le plus ſot.

CRISÉIS, *à Démocrite.*

J'aime à voir que, malgré votre auſtere caprice,
Comme aux autres humains, vous vous rendiez juſtice.
Je vais trouver le Prince, & lui dire l'ardeur
Dont vous avez voulu parler en ſa faveur.

SCENE VI.

DÉMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Vous ne riez plus tant; quel chagrin vous tourmente?
La choſe me paroît cependant fort plaiſante.
La peſte! quel enfant! Pour moi, je ſuis ſurpris
Comme aux filles l'eſprit vient vîte en ce pays.

DÉMOCRITE.

Commerce humain, pour moi plus mortel que la peſte,
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon cœur te déteſte.

SCENE VII.

DÉMOCRITE, STRABON, LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAITRE-D'HOTEL.

MESSIEURS, servira-t-on ? Le dîner est tout prêt.

STRABON.

Oui ; qu'on mette à l'instant sur table, s'il vous plaît.
Allez vîte. Ecoutez. Ferons-nous bonne chere ?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vingt cuisiniers ont fait de leur mieux pour vous plaire.

DÉMOCRITE.

Vingt cuisiniers !

LE MAITRE-D'HOTEL.

Autant.

DÉMOCRITE.

Mais c'est bien peu, vraiment !

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ils ont mis de leur art tout le raffinement.

DÉMOCRITE.

Qui ne riroit de voir qu'avec un soin extrême
L'homme ait inventé l'art de se tuer lui-même !
A force de ragoûts & de mets succulens,
Il creuse son tombeau sans cesse avec ses dents :
Il sait le peu de jours qu'il a des destinées,
Et tâche, autant qu'il peut, d'abréger ses années.
Vous êtes, dans votre art, tous de francs assassins,
Produits par les enfers, payés des médecins ;

Et, si l'on agissoit en bonne politique,
On vous banniroit tous de chaque république.

(Il sort.)

SCENE VIII.

LE MAITRE-D'HOTEL, STRABON.

STRABON.

Il faut le laisser dire, aller toujours son train,
Et, si vous le pouvez, faire encor mieux demain.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THALER, CRISÉIS.

THALER.

En jase qui voudra, j'ai fait en homme sage
De quitter bravement les bois & le village.
On a, morgué, raison ; &, c'est bian mon avis,
Un homme ne fait point forteune en son pays ;
Il n'y sera qu'un sot tout le tems de sa vie :
Il a biau se sentir du talent, du génie,
Etre bian fait, avoir le discours bian pandu ;
Bon ! c'est, comme dit l'autre, autant de bian pardu.

CRISÉIS.

Vous avez le goût bon, je vous en félicite.

THALER.

Ici, du premier coup, on connoît le mérite.
D'aussi loin qu'on me voit, on m'ôte son chapeau.

CRISÉIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce séjour nouveau ?

THALER.

Si je m'y trouve bian ! Je ris, je me gobarge.
Que je sommes échus dans une bonne aubarge !

Notre bijou s'en va nous être rapporté.
Notre hôte eſt bon vivant, diſons la vérité.

CRISÉIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage :
Ces termes-là, mon pere, étoient bons au village.
Si l'on vous entendoit parler ainſi du Roi,
On pourroit ſe moquer & de vous & de moi.

THALER.

Dame ! je ſis fâché que mon diſcours vous choque ;
Chacun parle à ſa guiſe, & qui voudra s'en moque :
J'ai pourtant, m'eſt avis, plus d'eſprit que vous tous.

CRISÉIS.

Excuſez ſi je prends cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétends donc apprendre à parler à ton pere?

CRISÉIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colere.

THALER.

Morgué, cela m'y met. Ecoute, vois-tu bian,
Dame ! on n'eſt pas un ſot, quoiqu'on ne ſache rian.
Parceque te voilà de bout en bout dorée,
Ne va pas envers moi faire la mijaurée.

CRISÉIS.

Je ſais trop....

THALER.

Je prétends qu'on me reſpecte, moi.

CRISÉIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous dois.

THALER.

C'eſt bian fait ; quand je parle, il faut que l'on m'écoute.

CRISÉIS.

D'accord.

THALER.

Qu'on m'eſteime.

CRISÉIS.

Oui.

THALER.

Me révere.

CRISÉIS.

Sans doute.

THALER.

Or donc, pour rattraper le fil de mon diſcours,
Que c'eſt un bel emploi que de hanter les Cours!
Tous ces grands Monſieux-là ſont des gens bian honnêtes.

CRISÉIS.

Démocrite n'eſt pas ſi charmé que vous l'êtes ;
Il voudroit bien déja ſe voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

CRISÉIS.

Tout y bleſſe ſes yeux ;
Son cœur n'eſt pas content ; quelque ſoin l'embarraſſe.
Il dit qu'en ce pays ce n'eſt rien que grimace ;
Que les homme y ſont cachés & dangereux,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux ;
Que ce n'eſt que par art qu'elles paroiſſent belles,
Que leur cœur....

THALER.

Ne vas pas te gâter avec elles,

Ni pour quelque Monſieu te prendre ici d'amour.
Elles peuvent tout faire, elles ſont de la Cour,
Ces Madames-là. Mais j'apperçois Démocrite.

SCENE II.

DÉMOCRITE. CRISÉIS, THALER.

DÉMOCRITE.

Ah! te voilà, Thaler! Ta mine hétéroclite
Me réjouit l'eſprit. Serviteur, Criſéis.
Dans ce riche attirail, ſous ces pompeux habits,
Dirois tu que c'eſt là ta fille?

THALER.

En ces matieres,
Tous les plus clair-voyans, ma foi, n'y voyont gueres.

DÉMOCRITE.

Cela lui ſied fort bien; & cet air dédaigneux,
Qu'elle a pris à la Cour, lui ſied encore mieux.

THALER.

Je m'en ſuis apperçu déja.

CRISÉIS, *à Démocrite.*

Je ſuis bien-aiſe
Que mon air, quel qu'il ſoit, vous contente & vous plaiſe.

DÉMOCRITE, *à Criſéis.*

A de plus hauts deſſeins vous aſpirez ici,
Et me plaire n'eſt pas votre plus grand ſouci.

THALER.

Morguenne, elle auroit tort. J'entends, je veux, j'ordonne
Qu'elle vous y reſpecte autant que ma parſonne :
Je ſuis maître.... une fois.

CRISÉIS, *à Thaler.*

Je vois, avec plaiſir,
Vos ordres s'accorder à mon juſte deſir.
J'obéis de grand cœur : j'aurai toute ma vie
Un très profond reſpect pour la Philoſophie.
Pour d'autres ſentimens, je puis m'en diſpenſer,
Sans bleſſer mon devoir, ni ſans vous offenſer.

SCENE III.

DÉMOCRITE, THALER.

THALER.

QUELLE mouche la pique ? A qui diable en a-t-elle ?
Elle a, comme cela, des vapeurs de çarvelle.
Je ne ſais ; mais, depuis qu'elle eſt en ce pays,
Elle fait peu de cas de ce que je lui dis.

DÉMOCRITE.

Un ſoin plus important à préſent la tourmente.
Auroit-on jamais cru que cette jeune plante,
Que j'avois pris plaiſir d'élever de mes mains,
Eût trompé mon eſpoir, & trahi mes deſſeins ?
Agélas s'eſt épris, en la voyant paroître,
Du feu le plus ardent....

THALER.

Morgué, le tour eſt traître !

DÉMOCRITE.

La pompe de la Cour, & ſon éclat flatteur,
Ont de ſes faux brillans ſéduit ſon jeune cœur.
De ſon malheur prochain nous ſommes les complices,
Nous l'avons amenée au bord des précipices:
Car, ſans t'en dire plus, tu t'imagines bien
Le but de cet amour.

THALER.

Oui, cela ne vaut rien.

DÉMOCRITE.

Il faut abandonner la Cour tout au plus vîte.

THALER.

Abandonner la Cour?

DÉMOCRITE.

Oui.

THALER.

C'eſt un ſi bon gîte!
Je m'y trouve ſi bian!

DÉMOCRITE.

Il n'importe, il le faut.
Tu dois tirer d'ici Criſéis au plutôt;
C'eſt à toi que le Roi fait la plus grande offenſe.

THALER.

Je le vois bian; pour faire ici ſa manigance...,
Morgué, le Prince a tort de s'adreſſer à moi:
Il s'imagine donc que, parcequ'il eſt Roi....
Suffit, je ne dis mot.

DÉMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'eſt, morgué, pour cela qu'ils m'avont tant fait boire;
Mais ils n'en croqueront, ma foi, que d'une dent:
Je vais faire beau bruit. Sarviteur, ſtapendant.

SCENE IV.

DÉMOCRITE, *seul.*

Dieux ! que fais-je ? Où m'emporte une indigne tendresse?
Suis je donc Démocrite ? Et quelle est ma foiblesse!
Pendant que je suis seul, laissons agir mon cœur,
Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.
Depuis assez long-tems mon rire satyrique
Sur les autres répand une bile cynique :
Je veux, sans nuls témoins, rire à présent de moi ;
Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoi.
J'aime ! C'est bien à toi, Philosophe rigide,
De sentir l'aiguillon d'une flamme perfide !
Et quel est cet objet qui t'apprend l'art d'aimer ?
Une enfant de quinze ans ! Tu prétends la charmer,
Adonis suranné ?... Mais un pouvoir suprême
Me commande, m'entraîne en dépit de moi-même.
Ah ! c'est où je t'attends, le plus lâche des cœurs !
Ilte faut des chemins tout parsemés de fleurs.
Tu ne saurois saisir ces haines vigoureuses
Que sentent pour l'amour les ames généreuses ;
Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
Homme pusillanime, imbécille, brutal!
Ce n'est pas encor tout ; vois où va ta folie.
Toi, qui veux te targuer de la philosophie,
Tu conduis Criséis... en quels lieux ? à la Cour.
Ah! qu'ensemble on voit peu la prudence & l'amour!

SCENE V.

CLÉANTHIS, DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE.

MAIS on vient. Finissons un discours si fantasque ;
Pour sauver notre honneur, remettons notre masque.

CLÉANTHIS, *à part.*

On voit assez, à l'air dont il est habillé,
Que c'est l'original dont on nous a parlé.
(*haut à Démocrite.*)
Vous qui dans les forêts avez passé la vie,
Uniquement touché de la philosophie,
Quel noir démon vous pousse à causer notre ennui ?
Et que venez-vous faire à la Cour aujourd'hui ?

DÉMOCRITE.

Je n'en sais vraiment rien : ce que je puis vous dire,
C'est qu'ici, malgré moi, le Roi m'a fait conduire,
M'a voulu transplanter, & me faire, en un jour,
De Philosophe actif, un oisif de la Cour.

CLÉANTHIS.

Savez-vous bien qu'ici votre face équivoque,
Et rare en son espece, étrangement nous choque ?

DÉMOCRITE.

Je le crois ; sur ce point j'ai peu de vanité ;
Et mon dessein n'est pas de plaire, en vérité.

CLÉANTHIS.

Vous auriez tort : il n'est, je veux bien vous le dire,
Prince, ni galopin, que vous ne fassiez rire.

DÉMOCRITE.

DÉMOCRITE.

Pourquoi non ? C'eſt un droit qu'on acquiert en naiſſant ;
Et rire l'un de l'autre eſt fort divertiſſant.

CLÉANTHIS.

Iſmene ici m'envoie, & vous dit par ma bouche,
Que votre aſpect ici l'allarme & l'effarouche :
Le Roi lui doit ſa foi : cependant, à ſes yeux,
On ſait qu'à Criſéis il adreſſe ſes vœux.
Par de lâches conſeils, dont vous êtes prodigue,
C'eſt vous, à ce qu'on dit, qui menez cette intrigue.

DÉMOCRITE.

Moi !

CLÉANTHIS.

Vous... C'eſt une honte, à l'âge où vous voilà,
De vouloir commencer ce vilain métier-là.

DÉMOCRITE.

Le reproche eſt plaiſant & nouveau, je vous jure :
Je ne m'attendois pas à pareille aventure.

CLÉANTHIS.

Riez !

DÉMOCRITE.

Si vous ſaviez l'intérêt que j'y prends,
Vous m'accuſeriez peu de ces ſoins obligeans.
Vous me connoiſſez mal. C'eſt une choſe étrange
Comme dans ce pays on prend toujours le change !

CLÉANTHIS.

Quoi ! le Prince tantôt ne vous a pas commis
Le ſoin officieux d'attendrir Criſéis ?
Et vous, n'avez-vous pas pris ſoin de la réduire ?

DÉMOCRITE.

Cela peut être vrai ; mais, bien loin de vous nuire,

Ce jour verroit Iſmene entre les bras du Roi,
S'il vouloit de ſon choix s'en rapporter à moi :
C'eſt un fait très conſtant.

CLÉANTHIS.

Je veux bien vous en croire.
Mais, pour ne point donner d'atteinte à votre gloire,
Partez.

DÉMOCRITE.

Soit : j'ai pourtant de quoi rire à mon goût,
En ces lieux plus qu'ailleurs, & des femmes ſur-tout.

CLÉANTHIS.

Et de qui ririez-vous ?

DÉMOCRITE.

Mais de vous la premiere,
De votre air. Vos habits, vos mœurs, votre maniere ;
Tout, en vous, haut & bas, eſt artificieux.
Pour paroître plus grande, & pour tromper les yeux,
On voit ſur votre tête une longue coeffure,
Et ſur de hauts patins vos pieds à la torture ;
En ſorte qu'en ôtant ces ſecours ſuperflus,
Il ne reſteroit pas un tiers de femme au plus.

CLÉANTHIS.

Il nous en reſte aſſez pour, telles que nous ſommes,
Faire, quand nous voulons, bien enrager les hommes.
Mais partez, s'il vous plaît, demain avant le jour :
Vous ferez ſagement ; car, auſſi-bien, la Cour,
Dont vous faites toujours quelque plainte nouvelle,
Eſt bien laſſe de vous.

DÉMOCRITE.

Et moi bien plus las d'elle ;
Et je vais de ce pas préparer avec ſoin
Que l'aurore en naiſſant m'en trouve déja loin.

SCENE VI.

CLÉANTHIS, *seule.*

L'AFFAIRE eſt en bon train pour la Princeſſe Iſmene :
Mais pour mon compte, à moi, je ſuis aſſez en peine.
Je voudrois arrêter le Diſciple en ces lieux :
Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux ;
Son tour d'eſprit me charme ; il fait tout avec grace ;
Il n'eſt rien que pour lui de bon cœur je ne faſſe.
Le Ciel me le devoit, pour me récompenſer
De mon premier mari. Je le vois s'avancer.

SCENE VII.

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON, *à part.*

OUF, je ſuis bien guedé ! Par ma foi, la ſcience
Ne s'acquiert point du tout à force d'abſtinence.
C'eſt mon ſyſtême, à moi : l'eſprit croît dans le vin ;
Je m'en ſens déja plus trois fois que ce matin.
Je me venge à longs traits de la philoſophie.
(*à Cléanthis.*)
He ! vous voilà, Princeſſe, Infante de ma vie !
Vous voyez un Seigneur fort ſatisfait de ſoi,
Un convive échappé de la table du Roi :

Il tient bon ordinaire, & je l'en félicite.

CLÉANTHIS.

Au Diſciple fameux du ſavant Démocrite,
Plus qu'à nul autre humain, cet honneur étoit dû.

STRABON.

C'eſt un petit repas que le Roi m'a rendu:
Nous nous traitons par fois.

CLÉANTHIS.

Vous ne ſauriez mieux faire;
Rien ne fait les amis comme la bonne chere:
Quoiqu'on embraſſe ici les gens de tous métiers,
Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cuiſiniers.

STRABON.

Cet honneur, quoique grand, ne me toucheroit guere,
Si je n'étois bien ſûr du bonheur de vous plaire.
Vous aimer eſt un bien pour moi plus précieux
Qu'être admis à la table & des Rois & des Dieux;
Et l'on ne leur ſert point, même en des jours de fêtes,
De morceau ſi friand à mon goût que vous l'êtes.

CLÉANTHIS.

N'êtes-vous point de ceux dont l'uſage eſt connu,
Qui ne ſont amoureux que quand ils ont bien bu;
A qui beaucoup de vin fait ſortir la tendreſſe,
Qui vont en cet état aux pieds de leur maitreſſe
Exhaler les tranſports de leurs brûlans deſirs,
Et pouſſer des hoquets en guiſe de ſoupirs?
De nos jeunes Seigneurs c'eſt aſſez la maniere.

STRABON.

Ma tendreſſe n'eſt point d'un pareil caractere.
Bacchus n'eſt pas chez moi l'interprete d'Amour.
J'ai, près du ſexe, enfin, l'air de la vieille Cour.

Mon cœur s'eſt laiſſé prendre en vous voyant paroître,
Et de ſes mouvemens n'a plus été le maître.
L'eſprit, la belle humeur, la grace, la beauté,
Tout, en vous, s'eſt uni contre ma liberté.

CLÉANTHIS.

Ce n'eſt point un retour de pure complaiſance
Qui me fait haſarder la même confiance;
Mais je vous avouerai qu'à vos premiers regards,
Mon foible cœur s'eſt vu percé de toutes parts.
Je ne ſais quel attrait & quel charme inviſible,
En un inſtant, a pu me rendre ſi ſenſible;
Et je n'ai point ſenti de tranſports auſſi doux
Pour tout autre mortel, que j'en reſſens pour vous.

STRABON.

En vous réciproquant, vous êtes, je vous jure,
De ces heureux tranſports payée avec uſure.
L'on n'a jamais ſenti des feux ſi violens
Que ceux qu'auprès de vous & pour vous je reſſens.
Mais ne puis-je ſavoir, en voyant tant de charmes,
Quel eſt l'aimable objet à qui je rends les armes?

CLÉANTHIS.

Bon! que vous ſerviroit de ſavoir qui je ſuis?
Ce nous ſeroit peut être une ſource d'ennuis,
Après vous avoir fait l'aveu de ma foibleſſe.

STRABON.

Ah! que cette pudeur augmente ma tendreſſe!

CLÉANTHIS.

Je devrois bien plutôt ſonger à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLÉANTHIS.

L'homme eſt d'un naturel ſi volage & ſi traître....
Qui le ſait mieux que moi ?

STRABON.

Vous en avez peut-être
Eté ſouvent trahie ? Ici, comme en tous lieux,
La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.
J'en ai, pour mes péchés, quelquefois fait l'épreuve.
Etes-vous fille ?

CLÉANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme ?

CLÉANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve ?

CLÉANTHIS.

Je ne ſais.

STRABON.

Oh ! parbleu, vous vous moquez de nous.
De quelle eſpece donc, s'il vous plaît, êtes-vous ?

CLÉANTHIS.

Je fus fille autrefois, & pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLÉANTHIS.

A quinze ans je me ſuis mariée :
Mais, depuis le long-tems que ſans époux je vis ;
Je ne ſaurois paſſer pour femme, à mon avis ;
Ni pour veuve non plus, puiſqu'en effet j'ignore
Si le mari que j'eus eſt mort, ou vit encore.

STRABON.

Ce discours, quoiqu'abstrait, me paroît assez bon.
Je ne suis, comme vous, homme, veuf, ni garçon;
Et mon sort, de tout point, est si conforme au vôtre,
* Qu'il semble que le Ciel nous ait faits l'un pour l'autre.

CLÉANTHIS, *à part.*

Homme, veuf, ni garçon!

STRABON, *à part.*

Fille, femme, ni veuve!

CLÉANTHIS, *à part.*

Le cas est tout nouveau.

STRABON, *à part.*

L'aventure est très neuve.

(à Cléanthis.)

Depuis quand, s'il vous plaît, vivez-vous sans époux?

CLÉANTHIS.

Depuis près de vingt ans je goûte un sort si doux.
J'avois pris un mari fourbe, plein d'injustices,
Qui d'aucune vertu ne rachetoit ses vices,
Ivrogne, débauché, scélérat, ombrageux:
Pour sa mort je faisois tous les jours mille vœux.
Enfin le Ciel plus doux, touché de ma misere,
Lui fit naître en l'esprit un dessein salutaire;
Il partit, me laissant, par bonheur, sans enfans.

STRABON.

C'est tout comme chez nous. Depuis le même tems,
Inspiré par le Ciel, je quittai ma patrie,
Pour fuir loin de ma femme, ou plutôt ma furie.

---

* *Après ce vers, il en manque deux de rime masculine.*

Jamais un tel démon ne ſortit des enfers.
C'étoit un vrai lutin, un eſprit de travers,
Un vieux ſinge en malice, inſolente, revêche,
Coquette, ſans eſprit, menteuſe, pigrièche.
A la noyer cent fois je m'étois attendu ;
Mais je n'en ai rien fait de peur d'être pendu.

CLÉANTHIS.

Cette femme vous eſt vraiment bien obligée !

STRABON.

Bon ! tout autre que moi ne l'eût point ménagée,
Elle auroit fait le ſaut.

CLÉANTHIS.

Et de grace, en quels lieux
Aviez-vous épouſé ce chef-d'œuvre des Cieux ?

STRABON.

Dans Argos.

CLÉANTHIS, *à part.*

Dans Argos !

STRABON.

Où la fortune a-t-elle
Mis en vos mains l'époux d'un ſi rare modele ?

CLÉANTHIS.

Dans Argos.

STRABON, *à part.*

(*haut.*)

Dans Argos ! Et, s'il vous plaît, quel nom
Portoit ce cher époux ?

CLÉANTHIS.

Il ſe nommoit Strabon.

STRABON.

(*à part.*)

Strabon ! Haï !

CLÉANTHIS.

Pourroit-on aussi, sans vous déplaire,
Savoir quel nom portoit cette épouse si chere ?

STRABON.

Cléanthis.

CLÉANTHIS.

Cléanthis ! C'est lui.

STRABON.

C'est elle ! ô Dieux !

CLÉANTHIS.

Ses traits n'en disent rien ; mais je le sens bien mieux,
Au soudain changement qui se fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par hasard, n'êtes-vous point ma femme ?

CLÉANTHIS.

Monsieur, par aventure, êtes-vous mon époux ?

STRABON.

Il faut que cela soit ; car je sens que pour vous,
Dans mon cœur, tout-à coup, ma flamme est amortie,
Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLÉANTHIS.

Ah ! te voilà donc, traître ! Après un si long-tems,
Qui t'amene en ces lieux ? Qu'est-ce que tu prétends ?

STRABON.

M'en aller au plutôt. Que ma surprise est forte !
Dis-moi, ma chere enfant, pourquoi n'es-tu pas morte ?

CLÉANTHIS.

Pourquoi n'es-tu pas morte ! Indigne, scélérat,
Déserteur de ménage & maudit renégat,
Pour t'arracher les yeux...

STRABON.

(*à part.*) Ah ! doucement, Madame.
O pouvoir de l'hymen, quel retour en mon ame !

CLÉANTHIS, *à part.*

Je reſſentois pour lui les tranſports les plus doux;
Hélas! qu'allois-je faire? Il étoit mon époux.
(haut.)
Va, fuis. Que le démon, qui te prit en ton gîte
Pour t'amener ici, t'y remporte au plus vîte.
Evite ma fureur; retourne dans tes bois.

STRABON.

Non, il ne faudra pas me le dire deux fois.
J'aime mieux être hermite, & brouter des racines;
Revoyager vingt ans, nus pieds, ſur des épines,
Que de vivre avec vous. Adieu.

CLÉANTHIS.

Que je le hais!

STRABON.

Qu'elle eſt laide à préſent, & qu'elle a l'air mauvais!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STRABON, *seul.*

Je suis tout confondu. Quelle étrange aventure!
Ma femme en ce pays, & dans cette figure!
La coquine aura su, par quelque ami présent,
Se faire consoler de son époux absent:
Mais elle n'aura pas plus long-tems l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage.
J'ai fait réflexion sur son sort & le mien;
Je ne veux point quitter des lieux où je suis bien.
Assez & trop long-tems un chagrin domestique
M'a fait souffrir les maux d'un exil tyrannique;
Et, puisque mon destin m'amene en ce séjour,
Je veux sur mes foyers demeurer à mon tour.
De me voir en ces lieux si mon épouse gronde,
Elle peut, à son tour, aller courir le monde.

SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER.

PALSANGUÉ, je commence à me mettre en ſouci;
Mon bijou ne vient point. Voyez-vous! ces gens-ci
Vous promettont aſſez; mais ils ne tenont guere.

STRABON.

Quoi?

THALER.

Vous ne ſavez pas ce qu'on me viant de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit; mais je n'en fais rien.

THALER.

Vous avez vu, tantôt, ce bracelet?

STRABON.

Hé bien?

THALER.

Bon! ne me l'ont-ils pas déja pris?

STRABON.

Comment diable!

THALER.

Ils m'ont mis ſur le corps cet habit honorable,

Disant que l'autre étoit trop ignominieux.
Je me suis vu si brave, & j'étois si joyeux,
Que je n'ai pas songé de fouiller dans ma poche;
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tout est digne de reproche.
Ta mémoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On est si partroublé, qu'on ne sait ce qu'on fait.
Mais le Roi m'a promis de me le faire rendre;
Pour cela, tout exprès, je viens ici l'attendre,
Après quoi je dirons sarviteur à la Cour.

STRABON.

Le serpent sous les fleurs se cache en ce séjour:
J'y viens d'en trouver un.... Mais qui peut t'y déplaire?
T'a-t-on fait quelque piece encor?

THALER.

Tout au contraire;
C'est à qui me fera tout le plus d'amiquié:
L'un me baille un soufflet, & l'autre un coup de pied;
L'autre une croquignole; enfin chacun s'empresse,
Tout du mieux qu'il le peut, à me faire caresse:
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois.
J'ai vu manger le Roi, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vu?

THALER.

Face à face:
Comme ces gros Monsieux, je tenois là ma place;

Et, ſtapandant, j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin ! Et pourquoi ?

THALER.

Morgué, j'ons de l'honneur ;
Et l'on dit qu'Agélas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur !

THALER.

Morgué, dans la famille ;
J'ons toujours été droit, hors notre femme, dà,
Qui faiſoit jaſer d'elle un peu par-ci par-là.

STRABON.

Te voilà bien malade ! Elle tient de ſa mere.
Prétends-tu réformer cet uſage ordinaire ?

THALER.

Ce ſeroit un affront.

STRABON.

Je ſuis en même cas,
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas.
C'eſt tant mieux, animal, ſi le ſort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux ? Qui dit cela ?

STRABON.

C'eſt moi qui te le dis.

THALER.

Les uns diſent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame ! accordez-vous donc.

STRABON.

Crois-moi, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avois mon joyau, je les laiſſerois dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joué d'un autre tour ;
J'ai bien plus de ſujet de me plaindre, à mon tour.
Un chagrin différent s'empare de notre ame :
Tu perds ton bracelet, moi je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc votre femme ! Etes-vous marié ?

STRABON.

Hélas ! mon pauvre enfant, je l'avois oublié :
Mais le diable en ces lieux (qui l'eût pu jamais croire ?)
M'en a ſubitement rafraîchi la mémoire.

SCENE III.

CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

STRABON.

Ah ! la voilà qui vient ; c'eſt elle, je la vois.

THALER.

Qu'elle a de biaux habits !

STRABON.

Ils ne ſont pas de moi.

CLÉANTHIS, *à Strabon.*

Quoi ! malgré les tranſports dont mon ame eſt émue ;
Oſes-tu bien encor te montrer à ma vue ?
Et pourquoi n'es-tu pas déja bien loin d'ici ?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, & moi fort bien auſſi.

Si mon fatal aſpect ici vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLÉANTHIS.

Où puis je aller pour fuir un ſi funeſte objet ?

THALER *regarde Cléanthis avec attention.*

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait :
Ou, ſi de la ſageſſe un beau feu vous excite,
Allez dans les déſerts, & ſuivez Démocrite :
De vous voir avec lui je ſerai peu jaloux.

CLÉANTHIS.

Sors vîte de ces lieux, redoute mon courroux.
(à Thaler.)
As-tu bientôt aſſez contemplé ma figure ?

THALER, *à part.*

J'ai quelque ſouvenir de cette criature.

STRABON.

C'eſt là que l'on apprend à corriger ſes mœurs,
Et d'un flegme moral réprimer les aigreurs.

CLÉANTHIS.

Je veux, quand il me plaît, moi, me mettre en colere.

THALER, *à part.*

C'eſt elle ; je le vois, plus je la conſidere.

STRABON.

N'adoucirez-vous point cet eſprit pétulant ?

THALER, *à part.*

Voilà celle qui vint m'apporter ſon enfant.

CLÉANTHIS.

Ma haine, en te voyant, s'irrite dans mon ame,
Lâche, perfide époux !

THALER, *à Strabon.*

C'eſt donc là votre femme ?

STRABON.

Hélas ! oui.

THALER, *à Cléanthis, la prenant par le bras.*

Payez-moi ce que vous me devez.

CLÉANTHIS.

Ce que je vous dois ?

THALER.

Oui, s'il vous plaît.

CLÉANTHIS.

Vous rêvez.

Je ne vous connois point, mon ami, je vous jure.

THALER.

Je vous connois bien, moi. Quinze ans de nourriture
Pour un de vos enfans.

CLÉANTHIS.

Pour un de mes enfans ?

STRABON.

Pour un de nos enfans ! Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ?
Je n'en eus jamais d'elle ; & c'eſt nous faire honte.

THALER, *à Strabon.*

Elle n'a pas laiſſé d'en avoir, à bon compte.

STRABON.

D'en avoir ! Juſtes Dieux ! verrai-je, d'un air ſec,
Le front d'un Philoſophe endurer tel échec ?

CLÉANTHIS, *à Thaler.*

Quoi ! tu pourrois, maraud, avec pareille audace,
(à part.)
Me ſoutenir ? .... J'ai vu quelque part cette face.

THALER, *à Cléanthis.*

Oui, je le ſoutiendrai. C'eſt, palſanguenne, vous,
Qui vint, par un matin, mettre un enfant chez nous,

Si bian que vous diſiez que vous étiez ſa mere.

CLÉANTHIS.

Qui, moi?

THALER, *à Strabon.*

Je ſuis ravi que vous ſoyez ſon pere,
C'eſt un gentil enfant.

STRABON, *à Cléanthis.*

M'avoir joué ce trait,
Sans t'en avoir donné jamais aucun ſujet?

CLÉANTHIS.

Vous êtes fous tous deux.

STRABON.

Me donner, infidelle,
Un enfant clandeſtin!... Eſt-il mâle ou femelle?

THALER.

C'eſt une belle fille; & laquelle, ma foi,
Ne vous reſſemble guere.

STRABON.

Oh! vraiment, je le crois.

SCENE IV.

AGÉLAS, DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON, CLÉANTHIS, THALER.

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

SEIGNEUR, il ne faut pas m'arrêter davantage :
Je joue en votre Cour un fort ſot perſonnage ;
Et quand vous me forcez à reſter dans ces lieux,
Je ſais que ce n'eſt point du tout pour mes beaux yeux.

AGÉLAS.

Votre rare mérite en eſt l'unique cauſe.

DÉMOCRITE.

Mon mérite ? Ah ! vraiment, c'eſt bien prendre la choſe.
Si vous le connoiſſiez, en effet, tel qu'il eſt,
Vous verriez qu'il n'eſt pas tout ce qu'il vous paroît.

AGÉLAS.

Ici votre préſence eſt encor néceſſaire.
Je veux que vous voyiez terminer une affaire ;
Après quoi vous pourrez, libres dans vos deſſeins,
Vous, Thaler & Strabon, chercher d'autres deſtins.

DÉMOCRITE.

Quelle affaire ?

AGÉLAS.

Je veux qu'un heureux mariage
Par des nœuds éternels à Criſéis m'engage.

THALER.

(à part.)

A ma fille ?.... Morgué, ces courtiſans de Cour
Ont tous, comme cela, des vartigots d'amour.

CRISÉIS.

Il ne faut point, Seigneur, ſurprendre ma foibleſſe
Par le flatteur aveu d'une feinte tendreſſe.
Je connois votre rang, de plus je me connois:
Vous reſpecter, Seigneur, eſt tout ce que je dois.

AGÉLAS.

Les Dieux & les Deſtins en vain, par la naiſſance,
Ont mis entre nous deux une vaſte diſtance,
J'en appelle à l'Amour; il eſt beaucoup plus fort
Que le ſang, que les loix, que les Dieux & le Sort.
* Je veux ſur votre front mettre le diadême.

THALER, *à Criſéis.*

Ne va pas t'y fier; ce n'eſt qu'un ſtratagême.

---

* *Ou ce vers & le ſuivant ſont de trop, ou il manque après eux deux vers avec rimes maſculines.*

SCENE V.

ISMENE, AGÉLAS, AGÉNOR, CRISÉIS, DÉMOCRITE, CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

ISMENE, *à Agélas.*

SEIGNEUR, il court un bruit que je ne saurois croire;
Il intéresse trop mes droits & votre gloire.
J'apprends que, vous laissant séduire par l'amour,
Vous voulez épouser Criséis en ce jour.

AGÉLAS.

Le bruit qui se répand ne me fait nul outrage :
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage ;
Et mon choix, l'élevant dans ce rang glorieux,
Peut réparer assez l'injustice des Dieux.

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

Vous voulez tout de bon en faire votre femme?

AGÉLAS.

Jamais aucun espoir n'a tant flatté mon ame.

THALER, *à part.*

(à Agélas.)

Tatigué ! queu malin ! Rendez-moi mon bijou,
Et je prends, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGÉNOR, *donnant le bracelet au Roi.*

Par les ſoins que j'ai pris, on vient de me le rendre :
Seigneur, je vous l'apporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.
N'en a-t-on rien ôté ?

AGÉLAS.

Les yeux ſont éblouis
(à Thaler.)
Des traits du feu qu'on voit... Mais d'où vient ce rubis?

THALER.

Du pays des rubis. Il eſt à notre fille.

AGÉLAS.

Comment?

THALER.

Oui. C'eſt, Seigneur, un bijou de famille.

AGÉLAS.

Eclaircis-nous le fait ſans feinte & ſans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis eſt plus clair que le jour.

AGÉLAS.

Ce diſcours ambigu cache quelque myſtere :
Explique-toi.

THALER.

Morgué, je ne ſuis point ſon pere,
Puiſqu'il faut vous le dire & parler tout de bon.

CRISÉIS.

Juſte Ciel !

THALER.

Je ne fais que lui prêter mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLÉANTHIS, *à part.*

Le dénouement s'avance.

AGÉLAS.

Et quel eſt donc celui qui lui donna naiſſance ?

STRABON, *à part.*

Ce n'eſt pas moi, toujours.

THALER, *montrant Cléanthis.*

Cette femme, je crois,
Si vous l'interrogez, le dira mieux que moi :
La drôleſſe, un matin, s'en vint, bon jour, bonne œuvre,
Juſqu'à notre maiſon porter ce biau chef-d'œuvre.

CLÉANTHIS.

Moi ? Quelle calomnie !

THALER, *à Cléanthis.*

Oh ! je vous connois bien.

CLÉANTHIS.

Qui ? moi, j'aurois ?...

THALER.

Oui, vous.

AGÉLAS, *à Cléanthis.*

Ne diſſimule rien.

CLÉANTHIS.

Seigneur, j'ai ſatisfait aux ordres de la Reine,
Qui, de ſon premier lit n'ayant pour fruit qu'Iſmene,
Et lui voulant au trône aſſurer tous les droits,
M'obligea de porter ſa fille dans les bois.

AGÉLAS.

Puis-je croire, grands Dieux ! cette étrange aventure ?
Mais, hélas ! n'eſt-ce point une heureuſe impoſture ?

CLÉANTHIS.

Seigneur, ce bracelet avecque ce rubis
Rendent le fait conſtant.

STRABON, *à part.*

Je reprends mes eſprits.

AGÉLAS, *à Criſéis.*

Il eſt tems qu'à-préſent, puiſque le Ciel l'ordonne,
Je remette à vos pieds le ſceptre & la couronne.
Je vous rends votre bien, Madame; &, déſormais,
Je ne le puis tenir que de vos ſeuls bienfaits.

CRISÉIS.

Je ne me plaignois point du ſort où j'étois née:
Maintenant que le Ciel, changeant ma deſtinée,
Veut réparer les maux qu'il m'avoit fait ſouffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGÉLAS, *à Iſmene.*

Madame, vous voyez mon deſtin & le vôtre;
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre;
Mais ce Prince pourra, ſenſible à vos attraits,
De la perte du trône adoucir les regrets.

ISMENE.

Agénor à mes yeux vaut bien une couronne.

AGÉNOR.

Seigneur....

AGÉLAS, *à Thaler.*

Vous, dont je tiens cette aimable perſonne,
Demandez; je ne puis trop vous récompenſer.

THALER.

Faites-moi Maltotier toujours pour commencer.

DÉMOCRITE, *à Agélas.*

Seigneur, depuis long-tems je garde le ſilence;
Un tel événement étourdit ma prudence:

Interdit

Interdit & confus de tout ce que je vois,
J'ai peine à retrouver l'uſage de la voix.
Il eſt tems cependant de me faire connoître.
Je n'ai point été tel que j'ai voulu paroître :
Vraiment foible au-dedans, philoſophe au-dehors,
L'eſprit étoit la dupe & l'eſclave du corps.
Deux yeux, deux yeux charmans, avoient, pour ma ruine,
Détraqué les reſſorts de toute la machine.
De la Philoſophie en vain on ſuit les loix,
La nature en nos cœurs ne perd jamais ſes droits.
En comptant nos défauts, je vois, plus je calcule,
Qu'il n'eſt point de mortel qui n'ait ſon ridicule ;
Le plus ſage eſt celui qui ſe cache le mieux.
J'étois amoureux.

AGÉLAS.

Vous !

CLÉANTHIS.

Vous étiez amoureux ?

DÉMOCRITE.

L'amour m'avoit forcé, pour traverſer ma vie,
Dans les retranchemens de la philoſophie.
(*montrant Criſéis.*)
Voilà l'objet fatal, le véritable écueil,
Où la fiere ſageſſe a briſé ſon orgueil.

CLÉANTHIS.

Vous aimiez Criſéis ?

DÉMOCRITE.

La partie animale
Avoit pris, malgré moi, le pas ſur la morale ;
La nature perverſe entraînoit la raiſon.
A l'univers entier j'en demande pardon.
Adieu.

AGÉLAS.

Ne partez point ; il y va de ma gloire.

DÉMOCRITE.

Faut-il que j'orne encor votre char de victoire ?
Je ne me trouve pas assez bien de la Cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long séjour.
J'ai fait, en m'y montrant, une folie extrême ;
J'y vins comme un franc sot, & je m'en vais de même :
Trop heureux d'en partir libre de passion,
Et d'avoir de critique ample provision !
J'en ai fait à la Cour un recueil à bon titre :
Je me mets, je l'avoue, en tête du chapitre
De ceux que l'amour fait à l'excès s'oublier ;
Mais, sans le bracelet, vous étiez le premier.
Je vais chercher des lieux où la Philosophie
Ne soit plus exposée à cette épilepsie.
Dans un antre plus creux, achevant mon emploi,
Je vais rire de vous, riez aussi de moi.

(Il sort.)

SCENE VI.

ISMENE, AGÉLAS, AGÉNOR, CRISÉIS, CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

AGÉLAS.

(à Criséis.)

Tachons de l'arrêter. Nous cependant, Madame,
Allons pour couronner une si belle flamme.

SCENE VII *& derniere.*

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON.

Eh bien! que dirons-nous? Partirai-je avec lui?

CLÉANTHIS.

Je suis bien en courroux: si, pourtant, aujourd'hui,
Tu voulois un peu mieux m'aimer...

STRABON.

Déjà, coquine,
Tu voudrois me tenir; je le vois à ta mine.
Je te pardonne tout, fais moi grace à ton tour.
Oublions le passé, renouvellons d'amour.
Je ne serai pas seul qui, d'une ame enchantée,
Aura repris sa femme après l'avoir quittée.

FIN.

LE

RETOUR IMPRÉVU,

COMÉDIE

En Proſe, & en un Acte;

Repréſentée, pour la premiere fois, le Jeudi 11 Février 1700.

ACTEURS.

M. GÉRONTE, Pere de Clitandre.

CLITANDRE, Amant de Lucile.

Mad. BERTRAND, Tante de Lucile.

LUCILE.

CIDALISE.

LE MARQUIS.

LISETTE.

M. ANDRÉ, Uſurier.

MERLIN, Valet de Clitandre.

JAQUINET, Valet de M. Géronte.

La Scene eſt à Paris.

LE RETOUR IMPRÉVU, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

Mad. BERTRAND, LISETTE.

Mad. BERTRAND.

Ah ! vous voilà ! Je ſuis fort aiſe de vous rencontrer. Parlons enſemble un peu ſérieuſement, je vous prie, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Auſſi ſérieuſement qu'il vous plaira, Madame Bertrand.

Mad. BERTRAND.

Savez-vous bien que je ſuis fort mécontente de la conduite & des manieres de ma niece ?

LISETTE.

Comment donc, Madame! Que fait-elle de mal, s'il vous plaît?

Mad. BERTRAND.

Elle ne fait rien que de mal; & le pis que j'y trouve, c'eſt qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous, qui ne lui donnez que de mauvais conſeils, & qui la pouſſez dans un précipice où ſon penchant ne l'entraîne déjà que trop.

LISETTE.

Voilà un diſcours très ſérieux au moins, Madame; & ſi je répondois auſſi ſérieuſement, la fin de la converſation pourroit bien faire rire : mais le reſpect que j'ai pour votre âge, & pour la tante de ma maîtreſſe, m'empêchera de vous répondre avec aigreur.

Mad. BERTRAND.

Vous avez bien de la modération!

LISETTE.

Il ſeroit à ſouhaiter, Madame, que vous en euſſiez autant; vous ne ſeriez pas la premiere à ſcandaliſer votre niece, & à la décrier, comme vous faites, dans le monde, par des diſcours qui n'ont point d'autre fondement que le déréglement de votre imagination.

Mad. BERTRAND.

Comment, impudente! le déréglement de mon imagination! C'eſt le déréglement de vos actions qui me fait parler; & il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

LISETTE.

Comment donc, Madame! Quelle vie faiſons-nous, s'il vous plaît?

Mad. BERTRAND.

Quelle? Y a-t-il rien de plus scandaleux que la dépense que Lucile fait tous les jours? une fille qui n'a pas un sou de revenu!

LISETTE.

Nous avons du crédit, Madame.

Mad. BERTRAND.

C'est bien à elle d'avoir seule une grosse maison, des habits magnifiques!

LISETTE.

Est-il défendu de faire fortune?

Mad. BERTRAND.

Et comment la fait-elle, cette fortune?

LISETTE.

Fort innocemment: elle boit, mange, chante, rit, joue, se promene: les biens nous viennent en dormant, je vous en assure.

Mad. BERTRAND.

Et la réputation se perd de même. Elle verra ce qu'il lui arrivera; elle n'aura pas un sou de mon bien, premiérement: ma fille unique ne veut plus être Religieuse, je m'en vais la marier: mon frere le Chanoine, qui lui en veut depuis long-tems, la déshéritera; car il est vindicatif. Patience, patience; elle ne sera pas toujours jeune.

LISETTE.

Hé! vraiment, c'est pour cela que nous songeons à profiter de la belle saison.

Mad. BERTRAND.

Oui! fort bien! & tout le profit qui vous en demeurera, c'est que vous mourrez toutes deux à l'Hôpital, & déshonorées encore.

LISETTE.

Oh ! pour cela, non, Madame ; un bon mariage va nous mettre à couvert de la prédiction.

Mad. BERTRAND.

Un bon mariage ! Elle va se marier ?

LISETTE.

Oui, Madame.

Mad. BERTRAND.

A la bonne heure, je ne m'en mêle point ; je la renonce pour ma niece, & je ne prétends pas aider à tromper perſonne. Adieu.

LISETTE.

Nous ferons bien nos affaires ſans vous, ne vous mettez pas en peine.

Mad. BERTRAND.

Je crois que ce ſera quelque belle alliance !

LISETTE.

Ce ſera un mariage dans toutes les formes ; &, quand il ſera fait, vous ſerez trop heureuſe de nous faire la cour, & d'être la tante de votre niece.

SCENE II.

MERLIN, LISETTE.

MERLIN.

Bon jour, ma chere enfant. Qui eſt cette vieille Madame avec qui tu étois en converſation ?

LISETTE.

Quoi ! tu ne connois pas Madame Bertrand, la tante de ma maitreſſe ?

MERLIN.

Si fait vraiment, je ne connois autre ; je ne l'avois pas bien enviſagée.

LISETTE.

C'eſt une femme fort à ſon aiſe, qui a de bonnes rentes ſur la Ville, des maiſons à Paris. Lucile eſt fort bien apparentée, au moins.

MERLIN.

Oui ; mais elle n'en eſt pas plus riche.

LISETTE.

Il ne faut déſeſpérer de rien ; cela peut venir. S'il lui mouroit trois oncles, deux tantes, trois couples de couſins-germains, deux paires de neveux, & autant de nieces, elle ſe trouveroit une groſſe héritiere.

MERLIN.

Comment diable ! Mais ſais-tu bien qu'en tems de peſte cette fille-là pourroit devenir un très gros parti ?

LISETTE.

Le parti n'eſt pas mauvais dès-à-préſent ; & la beauté...

MERLIN.

Tu as raiſon, ſa beauté tient lieu de tout ; & mon maître eſt abſolument déterminé à l'épouſer.

LISETTE.

Et elle, abſolument déterminée à épouſer ton maître.

MERLIN.

Il y aura peut-être quelque tribulation à eſſuyer au retour de notre bon-homme de pere : mais il ne reviendra pas ſi-tôt, nous aurons le tems de nous préparer ; & mon maître ne ſera pas malheureux, s'il n'a que ce chagrin-là de ſon mariage.

LISETTE.

Comment donc ? Que veux-tu dire ?

MERLIN.

Le mariage eſt ſujet à de grandes révolutions.

LISETTE.

Ah ! ah ! tu es encore un plaiſant viſage, de croire que Clitandre puiſſe jamais ſe repentir d'avoir épouſé Lucile, une fille que j'ai élevée !

MERLIN.

Tant pis.

LISETTE.

Une fille belle, jeune & bien faite !

MERLIN.

Il n'y a pas là de quoi ſe raſſurer.

LISETTE.

Une fille aiſée à vivre !

MERLIN.

La plupart des filles ne le ſont que trop

LISETTE.

Une fille ſage & vertueuſe !

MERLIN.

Et c'eſt toi qui l'as élevée ?

LISETTE.

Parle donc, maraud ; que veux-tu dire?

MERLIN.

Tiens, veux-tu que je te parle franchement? Cette alliance ne me plaît point du tout ; & je ne prévois pas que nous y trouvions notre compte ni l'un ni l'autre. Clitandre fait de la dépenſe, parcequ'il eſt amoureux ; l'amour rend libéral, le mariage corrige l'amour : ſi mon maître devenoit avare, où en ſerions-nous?

LISETTE.

Il eſt d'un naturel trop prodigue pour devenir jamais trop économe. A-t-il donné de bons ordres pour le régal d'aujourd hui?

MERLIN.

Je t'en réponds. Trois garçons de la Guerbois viennent d'arriver avec tout leur attirail de cuiſine ; Camel, le fameux Camel, marchoit à leur tête. L'illuſtre Fotel a envoyé ſix douzaines de bouteilles de vin de Champagne comme il n'y en a point : il l'a fait lui-même.

LISETTE.

Tant mieux ; j'aime la bonne chere.

SCENE III.

CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

LISETTE, *à Merlin.*

MAIS voici ton maître.

CLITANDRE.

Hé ! bon jour, ma chere Lisette. Comment te portes-tu, mon enfant ? Que fait ta belle maitresse ?

LISETTE.

Elle est chez elle avec Cidalise.

CLITANDRE.

Va, cours, ma chere Lisette, la prier de se rendre au plutôt ici ; je n'ai d'heureux momens que ceux que je passe avec elle.

LISETTE.

Que vous êtes bien faits l'un pour l'autre ! Elle s'ennuie à la mort quand elle ne vous voit point : elle ne tardera pas, je vous en réponds.

SCENE IV.

CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN.

Hé bien ! Monſieur, vous allez donc épouſer ? Vous voici, graces au Ciel, bientôt à la concluſion de votre amour, & à la fin de votre argent. C'eſt vraiment bien fait, de terminer ainſi toutes ſes affaires. Mais, s'il vous plaît, qu'allons-nous faire, en attendant le retour de Monſieur votre pere, qui eſt en Eſpagne depuis un an, pour les affaires de ſon commerce ? Et que ferons-nous quand il ſera revenu ?

CLITANDRE.

Que tu es impertinent avec tes réflexions ! Hé ! mon ami, jouiſſons du préſent ; n'ayons point de regret au paſſé, & ne liſons point des choſes fâcheuſes dans l'avenir. N'as-tu pas reçu de l'argent pour moi ces jours paſſés ?

MERLIN.

Il n'y a que trois ſemaines que j'ai touché une demi-année d'avance de ce Fermier à qui vous avez donné quittance de l'année entiere.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

J'ai reçu, l'autre ſemaine, dix-huit cents livres de ce Curieux, pour ces deux grands tableaux dont votre pere

avoit refusé deux mille écus quelque tems avant que de partir.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Bon? J'ai encore eu deux cents louis d'or de ce Fripier pour cette tapisserie que Monsieur votre pere avoit achetée, il y a deux ans, cinq mille francs, à un inventaire.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Oui, oui, nous avons fait de bons marchés pendant son absence, n'est-ce pas?

CLITANDRE.

Voilà un petit rafraîchissement qui nous menera quelque tems, & nous travaillerons ensuite sur nouveaux frais.

MERLIN.

Travaillez-y donc vous-même; car, pour moi, je fais conscience d'être l'instrument & la cheville ouvriere de votre ruine : c'est par mes soins que vous avez trouvé le moyen de dissiper plus de dix mille écus, sans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à plusieurs quidams, Usuriers ou Notaires, (c'est presque la même chose) qui nous vont tomber sur le corps au premier jour.

CLITANDRE.

Celui qui m'embarrasse le plus, c'est ce persécutant Monsieur André; &, si, je ne lui dois que trois mille cinq cents livres.

MERLIN.

Il ne vous a prêté que cela; mais vous avez fait le

billet de deux mille écus. Il a, depuis quatre jours, obtenu contre vous une sentence des Consuls; & il ne seroit pas plaisant, que, le jour de la noce, il vous fit coucher au Châtelet.

CLITANDRE.

Nous trouverons de expédiens pour nous parer de cet inconvénient.

MERLIN.

Hé! quel expédient trouver? Nous avons fait argent de tout; les revenus sont touchés d'avance; la maison de la ville est démeublée, à faire pitié; nous avons abattu les bois de la maison de campagne, sous prétexte d'avoir de la vue. Pour moi, je vous avoue que je suis à bout.

CLITANDRE.

Si mon pere peut être encore cinq ou six mois sans venir, j'aurai tout le tems de réparer, par mon économie, les premiers désordres de ma jeunesse.

MERLIN.

Assurément. Et Monsieur votre pere, de son côté, ne travaille-t-il pas à réboucher tous ces trous-là?

CLITANDRE.

Sans doute.

MERLIN.

Il vaut mieux que vous fassiez toutes ces sottises là de son vivant, qu'après sa mort; il ne seroit plus en état d'y remédier.

CLITANDRE.

Tu as raison, Merlin.

MERLIN.

Allez, Monsieur, vous n'avez pas tant de tort qu'on diroit bien. Monsieur votre pere fera un gros profit

pendant ſon voyage, vous aurez fait une groſſe dépenſe pendant ſon abſence. Quand il reviendra, de quoi aura-t-il à ſe plaindre? Ce ſera comme s'il n'avoit bougé de chez lui; &, au pis aller, ce ſera lui qui aura eu tort de voyager.

CLITANDRE.

Que tu parles aujourd'hui de bon ſens, mon pauvre Merlin!

MERLIN.

Entre nous, ce n'eſt pas un grand génie que Monſieur votre pere; je l'ai mené autrefois par le nez, comme vous ſavez; je lui fais accroire ce que je veux; & quand il reviendroit préſentement, je me ſens encore aſſez de vigueur pour vous tirer des affaires les plus épineuſes. Allons, Monſieur, grande chere & bon feu, le courage me revient. Combien ſerez-vous à table aujourd'hui?

CLITANDRE.

Cinq ou ſix.

MERLIN.

Et votre bon ami le Marquis, ſoi-diſant tel, qui vous aide à manger ſi généreuſement votre bien, & qui n'eſt qu'un fat au bout du compte, y ſera-t-il?

CLITANDRE.

Il me l'a promis.

SCENE V.

LUCILE, CIDALISE, CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

CLITANDRE, *à Merlin.*

MAIS voici la charmante Lucile & sa cousine.

LUCILE.

Les démarches que vous me faites faire, Clitandre, ne peuvent être justifiées que par le succès qu'elles vont avoir; & je serois entiérement perdue dans le monde, si le mariage ne mettoit fin à toutes les parties de plaisir où je me laisse engager tous les jours.

CLITANDRE.

Je n'ai jamais eu d'autres sentimens, belle Lucile; & voilà votre amie qui peut vous en rendre témoignage.

CIDALISE, *à Clitandre.*

Je suis caution de la bonté de votre cœur, & vous touchez au moment de la justifier par vous-même. Mais moi qui n'entre pour rien dans l'aventure, & qui n'ai point en vue de conclusion, quel personnage est ce que je fais dans tout ceci? Et que dira-t-on, je vous prie?

MERLIN, *à Cidalise.*

On dira qu'on se fait pendre par compagnie; &, par compagnie, il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouser; mon maître a tant d'amis, vous n'avez qu'à dire.

LISETTE, *à Cidalise.*

Prenez-en quelqu'un, Madame : plus on est de fous, plus on rit. Allons, déterminez-vous.

MERLIN.

Je me donne au diable, pendant que nous sommes en train, il me prend envie d'épouser Lisette aussi par compagnie, moi ; c'est une chose bien contagieuse que l'exemple.

CLITANDRE, *à Cidalise.*

Je voudrois que le nôtre la pût engager à nous imiter ; & j'ai un jeune homme de mes amis qui s'est brouillé depuis quelques jours avec sa famille.

MERLIN, *à Cidalise.*

Voilà le vrai moyen de le raccommoder. Le cœur vous en dit-il ?

CIDALISE.

Non, ces sortes d'alliances-là ne me plaisent point. Je ne dépends de personne ; je veux prendre un mari aussi indépendant que moi.

MERLIN.

C'est bien fait ; il n'est rien tel que d'avoir tous deux la bride sur le cou. Mais voici votre Marquis qui vient au rendez-vous. Je vais voir si tout se prépare pour votre souper.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE, LUCILE, CIDALISE, LISETTE.

LE MARQUIS.

SERVITEUR, mon ami. Ah! Meſdames, je ſuis ravi de vous voir : vous m'attendiez, c'eſt bien fait : je ſuis l'ame de vos parties, j'en conviens ; le premier mobile de vos plaiſirs, je le ſais. Où en ſommes-nous ? Le ſouper eſt-il prêt ? Epouſerons nous ? Aurons-nous du vin abondamment ? Allons, de la gaieté ; je ne me ſuis jamais ſenti de ſi belle humeur ; & je vous défie de m'ennuyer.

CIDALISE.

En vérité, Monſieur le Marquis, vous vous êtes bien fait attendre.

LISETTE.

Cela ſeroit beau, qu'un Marquis fût le premier au rendez-vous ! On croiroit qu'il n'auroit rien a faire.

LE MARQUIS.

Je vous aſſure, Meſdames, qu'à moins de voler, on ne peut pas faire plus de diligence ; il n'y a pas, en vérité, trois quarts-d'heure que je ſuis parti de Verſailles. Vous connoiſſez ce cheval Barbe, & cette jument Arabe, que je mets ordinairement à ma chaiſe

il n'y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous de vîteſſe.

CLITANDRE, *au Marquis.*

Quelle affaire ſi preſſée ?...

LE MARQUIS.

Et un poſtillon... un poſtillon, qui n'eſt pas plus gros que le poing, & qui va comme le vent. Si nous n'avions pas, nous autres, de ces voitures volantes là, nous manquerions la moitié de nos occaſions.

LUCILE.

Et depuis quand, Monſieur le Marquis, vous mêlez-vous d'aller à Verſailles? Il me ſemble que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

LE MARQUIS, *à Clitandre.*

Hé bien! qu'eſt-ce, mon cher? Te voilà au comble des plaiſirs, tu vas nager dans les délices; tu ſais l'intérêt que je prends à tout ce qui te touche. Quelle félicité, lorſque deux cœurs bien épris approchent au moment attendu... là, qu'on ſe voit à la queue du Roman!

(Il chante.)

» Sangaride, ce jour eſt un grand jour pour vous.

CLITANDRE.

Je reſſens mon bonheur dans toute ſon étendue. Mais, dis moi, je te prie, as-tu paſſé, comme tu m'avois promis, chez ce Joaillier, pour ces diamans?

LE MARQUIS, *à Cidaliſe.*

Et vous, la belle Couſine, qu'eſt-ce? Le cœur ne vous en dit-il point? Il faut que l'exemple vous encourage. Ne voulez-vous point, en vous mariant, payer vos dettes à l'amour & à la nature? Fi! que cela eſt vilain d'être une grande inutile dans le monde!

CIDALISE.

L'état de fille ne m'a point encore ennuyée.

LE MARQUIS.

Ce ſera quand il vous plaira, au moins, que nous ferons quelque marché de cœur enſemble; je ſuis fait pour les Dames; & les Dames, ſans vanité, ſont auſſi faites pour moi. Je veux être déshonoré, ſi je ne vous trouve fort à mon gré; je me ſens même de la diſpoſition à vous aimer un jour à l'adoration, à la fureur; mais point de mariage au moins, point de mariage; j'aime les amours ſans conſéquence; vous m'entendez bien?

LISETTE.

Vraiment, ce diſcours-là eſt aſſez clair; il n'a pas beſoin de commentaire. Quoi! Monſieur le Marquis....

LE MARQUIS, *à Clitandre.*

Il n'eſt pas connoiſſable depuis qu'il me hante, ce petit homme. Il eſt vrai que je n'ai pas mon pareil pour débourgeoiſer un enfant de famille, le mettre dans le monde, le pouſſer dans le jeu, lui donner le bon goût pour les habits, les meubles, les équipages. Je le mene un peu roide; mais ces petits Meſſieurs-là ne ſont-ils pas trop heureux qu'on leur inſpire les manieres de Cour, & qu'on leur apprenne à ſe ruiner en deux ou trois ans?

LUCILE, *au Marquis.*

Avez-vous bien des écoliers?

LE MARQUIS.

A propos, où eſt Merlin? je ne le vois point ici: c'eſt un joli garçon; je l'aime; je le trouve admirable pour faire une reſſource, pour écarter les créanciers, amadouer des uſuriers, perſuader des marchands, démeu-

bler une maiſon en un tour de main. (*à Clitandre.*) Que ton pere a eu de prévoyance, d'eſprit, de jugement, de te laiſſer un gouverneur auſſi ſage, un économe auſſi entendu ! Ce coquin-là vaut vingt mille livres de rente, comme un ſou, à un enfant de famille.

SCENE VII.

MERLIN, LUCILE, CIDALISE, LE MARQUIS, CLITANDRE, LISETTE.

MERLIN.

MESSIEURS & Meſdames, quand vous voudrez entrer, le ſouper eſt tout prêt.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt bien dit; ne perdons point de tems. Je vous diſois bien que Merlin étoit un joli garçon ! je me ſens en diſpoſition louable de bien boire du vin ; vous allez voir ſi j'en tiens raiſonnablement. Allons, Meſdames ; qui m'aime, me ſuive.

CLITANDRE.

Les momens ſont trop chers aux amans ; n'en perdons aucun.

SCENE VIII.

MERLIN, *seul.*

VOILA, Dieu merci, les affaires en bon train : nos amans sont en joie ; faſſe le Ciel que cela dure long-tems !

SCENE IX.

JAQUINET, MERLIN.

MERLIN.

MAIS que vois-je ? Voilà, je crois, Jaquinet, le valet de notre bon-homme.

JAQUINET.

A la fin me voilà. Hé ! bon jour, Merlin ; soyez le bien retrouvé. Comment te portes-tu ?

MERLIN, *à part.*

Et vous, le mal revenu. (*haut.*) Monsieur Jaquinet, comment t'en va ?

JAQUINET.

Tu vois, mon enfant ; le mieux du monde. A la fatigue près, nous avons fait un bon voyage.

MERLIN.

Comment vous avez fait un bon voyage ! Tu n'es donc pas venu tout seul ?

JAQUINET.

La belle queſtion ! Vraiment non ; je ſuis arrivé avec mon maître ; & , pendant qu'il eſt allé avec le carroſſe de voiture faire viſiter à la Douane quelques ballots de marchandiſes, il m'a fait prendre les devants, pour venir dire à Monſieur ſon fils qu'il eſt de retour en parfaite ſanté.

MERLIN.

Voilà une nouvelle qui le réjouira fort. (*à part.*) Qu'allons nous faire ?

JAQUINET.

Qu'as-tu ? Il me ſemble que tu ne me fais guere bonne mine ; & tu ne me parois pas trop content de notre arrivée.

MERLIN, *à part.*

Je ne ſuis pas celui qu'elle chagrinera le plus. Tout eſt perdu. (*haut.*) Et, dis-moi, le bon-homme a-t-il affaire pour long-tems à cette Douane ?

JAQUINET.

Non ; il ſera ici dans un moment.

MERLIN, *à part.*

Dans un moment ! Où me fourrerai-je ?

JAQUINET.

Mais que diable as-tu donc ? Parle.

MERLIN.

Je ne ſaurois. (*à part.*) Ah ! le maudit vieillard ! Revenir ſi mal-à-propos, & ne pas avertir qu'il revient, encore ! Cela eſt bien traître.

JAQUINET.

Te voilà bien intrigué ! Ce retour imprévu ne dérangeroit il point un peu vos petites affaires ?

MERLIN.

Oh! non; elles sont toutes dérangées, de par tous les diables.

JAQUINET.

Tant pis.

MERLIN.

Jaquinet, mon pauvre Jaquinet, aide-moi un peu à sortir d'intrigue, je te prie.

JAQUINET.

Moi? Que veux-tu que je fasse?

MERLIN.

Va te reposer; entre au logis, tu trouveras bonne compagnie: ne t'effarouche point, on te fera boire de bon vin de Champagne.

JAQUINET.

Cela n'est pas bien difficile.

MERLIN.

Dis à mon maître que son pere est de retour, mais qu'il ne s'embarrasse point: je vais l'attendre ici, & tâcher de faire en sorte que nous puissions... (*à part.*) Je me donne au diable, si je sais comment m'y prendre. (*haut.*) Dis-lui qu'il se tienne en repos; & toi, commence par t'enivrer, & tu t'iras coucher. Bon soir.

JAQUINET.

J'exécuterai tes ordres à merveille, ne te mets pas en peine.

SCENE X.

MERLIN, *seul.*

ALLONS, Merlin; de la vivacité, mon enfant, de la préſence d'eſprit. Ceci eſt violent : un pere qui revient, en *in-promptu*, d'un long voyage; un fils dans la débauche; ſa maiſon en déſordre, pleine de cuiſiniers! Il faut ſe tirer d'embarras.

SCENE XI.

GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN.

AH! le voici. Tenons-nous un peu à l'écart, & ſongeons d'abord aux moyens de l'empêcher d'entrer chez lui.

GÉRONTE, *à lui-même.*

Enfin, après bien des travaux & des dangers, voilà, graces au Ciel, mon voyage heureuſement terminé; je retrouve ma chere maiſon, & je crois que mon fils ſera bien ſenſible au plaiſir de me revoir en bonne ſanté.

MERLIN, *à part.*

Nous le ſerions bien davantage à celui de te ſavoir encore bien loin d'ici.

GÉRONTE.

Les enfans ont bien de l'obligation aux peres qui se donnent tant de peine pour leur laisser du bien.

MERLIN, *à part.*

Oui ; mais ils n'en ont guere à ceux qui reviennent si mal-à-propos.

GÉRONTE.

Je ne veux pas différer davantage à rentrer chez moi, & à donner à mon fils le plaisir que lui doit causer mon retour : je crois que le pauvre garçon mourra de joie en me revoyant.

MERLIN, *à part.*

Je le tiens déja plus que demi-mort. Mais il faut l'aborder. (*haut.*) Que vois-je ? Juste Ciel ! Suis-je bien éveillé ? Est-ce un spectre ?

GÉRONTE.

Je crois, si je ne me trompe, que voilà Merlin.

MERLIN.

Mais vraiment ! c'est Monsieur Géronte lui-même, ou c'est le diable sous sa figure. Sérieusement parlant, seroit-ce vous, mon cher maître ?

GÉRONTE.

Oui, c'est moi, Merlin. Comment te portes-tu ?

MERLIN.

Vous voyez, Monsieur ; fort à votre service, comme un serviteur fidele, gai, gaillard, & toujours prêt à vous obéir.

GÉRONTE.

Voilà qui est bien. Entrons au logis. (*Il va pour entrer chez lui.*)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Nous ne vous attendions point, je vous assure ; & vous êtes tombé des nues pour nous, en vérité.

GÉRONTE.

Non ; je ſuis venu par le carroſſe de Bourdeaux, où mon vaiſſeau eſt heureuſement arrivé depuis quelques jours.... Mais nous ſerons auſſi bien.... (*Il va pour entrer chez lui.*)

MERLIN, *l'arrêtant.*

Que vous vous portez bien ! Quel viſage ! Quel embonpoint ! Il faut que l'air du pays d'où vous venez ſoit merveilleux pour les gens de votre âge. Vous y deviez bien demeurer, Monſieur, pour votre ſanté, (*à part.*) & pour notre repos.

GÉRONTE.

Comment ſe porte mon fils ? A-t-il eu grand ſoin de mes affaires, & mes deniers ont-ils bien profité entre ſes mains ?

MERLIN.

Oh ! pour cela, je vous en réponds ; il s'en eſt ſervi d'une maniere.... Vous ne ſauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l'argent : il a mis vos affaires dans un état... dont vous ſerez étonné, ſur ma parole.

GERONTE.

Que tu me fais de plaiſir, Merlin, de m'apprendre une ſi bonne nouvelle ! Je trouverai donc une groſſe ſomme d'argent qu'il aura amaſſée ?

MERLIN.

Point du tout, Monſieur.

GÉRONTE.

Comment point du tout !

MERLIN.

Et non, vous dis je : ce garçon-là eſt bien meilleur ménager que vous ne penſez ; il ſuit vos traces, il fatigue ſon argent à outrance ; &, ſi-tôt qu'il a dix piſtoles, il les fait travailler jour & nuit.

GÉRONTE.

Voilà ce que c'eſt que de donner aux enfans de bonnes leçons, & de bons exemples à ſuivre. Je me meurs d'impatience de l'embraſſer : allons, Merlin.

MERLIN.

Il n'eſt pas au logis, Monſieur ; &, ſi vous êtes ſi preſſé de le voir....

SCENE XII.

M. ANDRÉ, GÉRONTE, MERLIN.

M. ANDRÉ.

Bon jour, Monſieur Merlin.

MERLIN.

Votre valet, Monſieur André, votre valet. (*à part.*) Voilà un coquin d'uſurier qui prend bien ſon tems pour venir demander de l'argent.

M. ANDRÉ.

Savez-vous bien, Monſieur Merlin, que je ſuis las de venir tous les jours ſans trouver votre maître ; & que, s'il ne me paie aujourd'hui, je le ferai coffrer demain, afin que vous le ſachiez.

MERLIN, *bas.*

Nous voilà gâtés.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Quelle affaire avez-vous donc ?

MERLIN, *bas à Géronte.*

Je vous l'expliquerai tantôt, ne vous mettez pas en peine.

M. ANDRÉ, *à Géronte.*

Une affaire de deux mille écus qui me ſont dus par ſon maître, dont j'ai le billet, &, en vertu d'icelui, une bonne ſentence par corps, que je vais faire mettre à exécution.

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Merlin?

MERLIN.

C'eſt un maraud qui le feroit comme il le dit.

GÉRONTE, *à M. André.*

Clitandre vous doit deux mille écus?

M. ANDRÉ, *à Géronte.*

Oui, juſtement, Clitandre, un enfant de famille, dont le pere eſt allé je ne ſais où, & qui ſera bien ſurpris, à ſon retour, quand il apprendra la vie que ſon fils mene pendant ſon abſence.

MERLIN, *à part.*

Cela va mal.

M. ANDRÉ.

Autant le fils eſt joueur, dépenſier & prodigue; autant le pere, à ce qu'on dit, eſt un vilain, un ladre, un feſſe-Matthieu.

GÉRONTE.

Que voulez-vous dire avec votre ladre & votre feſſe-Matthieu?

M. ANDRÉ.

Ce n'eſt pas de vous que je veux parler, c'eſt du pere de Clitandre, qui eſt un ſot, un imbécille.

GÉRONTE.

Merlin...

MERLIN, *à Géronte.*

Il vous dit vrai, Monsieur; Clitandre lui doit deux mille écus.

GÉRONTE.

Et tu dis qu'il a été d'une si bonne conduite!

MERLIN.

Oui, Monsieur; c'est un effet de sa bonne conduite de devoir cet argent-là.

GÉRONTE.

Comment! emprunter deux mille écus d'un usurier! Car je vois bien, à la mine, que Monsieur est du métier.

M. ANDRÉ, *à Géronte.*

Oui, Monsieur; & je vous crois aussi de la profession.

MERLIN, *à part.*

Comme les honnêtes gens se connoissent!

GÉRONTE, *à Merlin.*

Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite?

MERLIN, *bas à Géronte.*

Paix, ne dites mot. Quand vous saurez le fond de cette affaire-là, vous serez charmé de Monsieur votre fils; il a acheté une maison de dix mille écus.

GÉRONTE.

Un maison de dix mille écus!

MERLIN, *bas à Géronte.*

Qui en vaut plus de quinze; &, comme il n'avoit que vingt-quatre mille francs d'argent comptant, pour ne pas manquer un si bon marché, il a emprunté les deux mille écus en question de l'honnête frippon que vous voyez. Vous n'êtes plus si fâché que vous étiez, je gage?

GÉRONTE.

Au contraire, je ne me ſens pas de joie. (*à M. André.*) Oh! çà, Monſieur, ce Clitandre, qui vous doit de l'argent, eſt mon fils.

MERLIN, *à M. André.*

Et Monſieur eſt ſon pere, entendez vous?

M. ANDRÉ.

J'en ai bien de la joie.

GÉRONTE, *à M. André.*

Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus; j'approuve l'uſage que mon fils en a fait. Revenez demain, c'eſt de l'argent comptant.

M. ANDRÉ.

Soit. Je ſuis votre valet.

SCENE XIII.

GÉRONTE, MERLIN.

GÉRONTE.

Et, dis-moi un peu, dans quel endroit de la ville mon fils a-t-il acheté cette maiſon?

MERLIN.

Dans quel endroit?

GÉRONTE.

Oui. Il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres; celui ci, par exemple....

MERLIN.

Mais vraiment, c'eſt auſſi dans celui-ci qu'il l'a achetée.

GÉRONTE.

Bon, tant mieux. Où cela?

MERLIN.

Tenez; voyez vous bien cette maiſon couverte d'ardoiſe, dont les fenêtres ſont reblanchies depuis peu?

GÉRONTE.

Oui. Hé bien?

MERLIN.

Ce n'eſt pas celle-là; mais un peu plus loin, à gauche, là... cette grande porte cochere qui eſt vis-à-vis de cette autre qui eſt vis-à vis d'elle, là.... dans cette autre rue.

GÉRONTE.

Je ne ſaurois voir cela d'ici.

MERLIN.

Ce n'eſt pas ma faute.

GÉRONTE.

Ne ſeroit-ce point la maiſon de Madame Bertrand?

MERLIN.

Juſtement, de Madame Bertrand; la voilà: c'eſt une bonne acquiſition, n'eſt-ce pas?

GÉRONTE.

Oui vraiment. Mais pourquoi cette femme-là vend-elle ſes héritages?

MERLIN.

On ne prévoit pas tout ce qui arrive. Il lui eſt ſurvenu un grand malheur; elle eſt devenue folle.

GÉRONTE.

Elle eſt devenue folle!

MERLIN.

Oui, Monſieur. Sa famille l'a fait interdire; & ſon fils, qui eſt un diſſipateur, a donné ſa maiſon pour moitié de ce qu'elle vaut. (*à part.*) Je m'embourbe ici de plus en plus.

GÉRONTE.

Mais elle n'avoit point de fils quand je suis parti.

MERLIN.

Elle n'en avoit point ?

GÉRONTE.

Non assurément.

MERLIN.

Il faut donc que ce soit sa fille.

GÉRONTE.

Je suis fâché de son accident. Mais je m'amuse ici trop long-tems ; fais-moi ouvrir la porte.

MERLIN, *à part.*

Ouf, nous voilà dans la crise.

GÉRONTE.

Te voilà bien consterné ! Seroit-il arrivé quelque accident à mon fils ?

MERLIN.

Non, Monsieur.

GÉRONTE.

M'auroit-on volé pendant mon absence?

MERLIN.

Pas tout-à-fait ... (*à part.*) Que lui dirai-je ?

GÉRONTE.

Explique-toi donc ; parle.

MERLIN.

J'ai peine à retenir mes larmes. N'entrez pas, Monsieur. Votre maison, cette chere maison que vous aimez tant.... depuis six mois....

GÉRONTE.

Hé bien ! ma maison, depuis six mois....

MERLIN.

Le diable s'en est emparé, Monsieur ; il nous a fallu déloger à mi terme.

GÉRONTE.

Le diable s'eſt emparé de ma maiſon?

MERLIN.

Oui, Monſieur : il y revient des lutins lutinans... C'eſt ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maiſon ; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.

GÉRONTE.

Tu te moques de moi ; cela n'eſt pas croyable.

MERLIN.

Il n'y a ſortes de niches qu'ils ne m'aient faites ; tantôt ils me chatouilloient la plante des pieds, tantôt ils me faiſoient la barbe avec un fer chaud ; &, toutes les nuits réguliérement, ils me donnoient des camouflets qui puoient le ſoufre....

GÉRONTE.

Mais, encore une fois, je crois que tu te moques de moi.

MERLIN.

Point du tout, Monſieur ; qu'eſt-ce qu'il m'en reviendroit ? Nous avons vu là-deſſus les meilleures devineresſes de Paris, la Duverger même : il n'y a pas eu moyen de les faire déguerpir : ce diable-là eſt furieuſement tenace ; c'eſt celui qui poſſede ordinairement les femmes, quand elles ont le diable au corps.

GÉRONTE.

Une frayeur ſoudaine commence à me ſaiſir. Et dis-moi, je te prie, n'ont-ils point été dans ma cave ?

MERLIN.

Hélas ! Monſieur, ils ont fourragé par-tout.

GÉRONTE.

Ah ! je ſuis perdu ; j'ai caché, en terre, un ſac de cuir où il y a vingt mille francs.

MERLIN.

Vingt mille francs! Quoi! Monſieur, il y a vingt mille francs dans votre maiſon?

GÉRONTE.

Tout autant, mon pauvre Merlin.

MERLIN.

Ah! voilà ce que c'eſt; les diables cherchent les tréſors, comme vous ſavez. Et en quel endroit?

GÉRONTE.

Dans la cave.

MERLIN.

Dans la cave? Juſtement, c'eſt là qu'ils font leur ſabbat. (*à part.*) Ah! ſi nous l'avions ſu plutôt..... (*haut.*) Et de quel côté, s'il vous plaît?

GÉRONTE.

A gauche, en entrant, ſous une grande pierre noire, qui eſt à côté de la porte.

MERLIN.

Sous une grande pierre noire, vingt mille francs! Vous deviez bien nous en avertir, vous nous euſſiez épargné bien de l'embarras. C'eſt à gauche en entrant, dites-vous?

GÉRONTE.

Oui; l'endroit n'eſt pas difficile à trouver.

MERLIN, *à part.*

Je le trouverai bien. (*haut.*) Mais ſavez-vous bien, Monſieur, que vous jouiez là à nous faire tordre le cou? Et toute la ſomme eſt-elle en or?

GÉRONTE.

Toute en louis vieux.

MERLIN, *à part.*

Bon, elle en ſera plus aiſée à emporter. (*haut.*) Oh! çà, Monſieur, puiſque nous ſavons la cauſe du mal,

il ne ſera pas difficile d'y remédier ; je crois que nous en viendrons à bout ; laiſſez-moi faire.

GÉRONTE.

J'ai peine à me perſuader tout ce que tu me dis ; cependant on fait tant de contes ſur ces matieres-là, que je ne ſais qu'en croire. Je m'en vais au devant de mes hardes, & je reviens ſur mes pas pour voir ce qu'il faut faire en cette occaſion. Qu'il y a de traverſes dans la vie ! On ne ſauroit avoir un peu de bien, que les hommes ou le diable ne cherchent à vous l'attraper.

SCENE XIV.

MERLIN, *ſeul.*

Le diable n'aura pas celui-ci.

SCENE XV.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

Ah ! mon pauvre Merlin, eſt-il vrai que le pere de ton maître eſt arrivé ?

MERLIN.

Cela n'eſt que trop vrai : mais, pour nous en conſoler, j'ai trouvé un treſor.

LISETTE.

Un tréſor !

MERLIN.

Il y a dans la cave, en entrant, à gauche, ſous une grande pierre noire, un ſac de cuir qui contient vingt mille francs.

LISETTE.

Vingt mille francs !

MERLIN.

Oui, mon enfant ; je te dirai cela plus amplement : cours au ſac, au ſac ; c'eſt le plus preſſé.

LISETTE.

Mais ſi....

MERLIN.

Que le diable t'emporte avec tes ſi & tes mais. J'entends Monſieur Géronte qui revient ſur ſes pas ; ſauve-toi au plus vîte. Au ſac, au ſac.

SCENE XVI.

MERLIN, *ſeul.*

Nous voilà dans un joli petit embarras ! & vogue la galere.

SCENE XVII.

MERLIN, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Je n'ai pas tardé, comme tu vois. J'ai trouvé mes gens à deux pas d'ici ; & je les ai fait demeurer, parce-qu'il m'eſt venu en penſée de mettre mes ballots dans cette maiſon que mon fils a achetée.

MERLIN, *à part.*

Nouvel embarras !

GÉRONTE.

Je ne la remets pas bien ; viens-t'en m'y conduire toi-même.

MERLIN.

Je le veux bien, Monſieur ; mais....

GÉRONTE.

Quoi mais !...

MERLIN.

Le diable ne s'eſt pas emparé de celle-là ; mais Madame Bertrand y loge encore.

GÉRONTE.

Elle y loge encore !

MERLIN

Oui, vraiment. On eſt convenu qu'elle acheveroit le terme : &, comme elle a l'eſprit foible, elle ſe met dans une fureur épouvantable quand on lui parle de la vente de cette maiſon ; c'eſt là ſa plus grande folie, voyez-vous !

GÉRONTE.

Je lui en parlerai d'une maniere qui ne lui fera pas de peine. Allons, viens.

MERLIN, *à part.*

Oh ! pour le coup, tout eſt perdu.

GÉRONTE.

Tu me fais perdre patience. Je veux abſolument lui parler, te dis-je.

SCENE XVIII.

Mad. BERTRAND, GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN.

Hé bien ! Monſieur, parlez-lui donc ; la voilà qui vient heureuſement : mais ſouvenez-vous toujours qu'elle eſt folle.

Mad. BERTRAND.

Comment ! voilà Monſieur Géronte de retour, je penſe ?

MERLIN, *bas à Mad. Bertrand.*

Oui, Madame, c'eſt lui-même ; mais il eſt revenu fou : ſon vaiſſeau a péri, il a bu de l'eau ſalée un peu plus que de raiſon ; cela lui a tourné la cervelle.

Mad. BERTRAND, *bas.*

Quel dommage ! Le pauvre homme !

MERLIN, *bas à Mad. Bertrand.*

S'il s'aviſe de vous accoſter par haſard, ne prenez pas

garde à ce qu'il vous dira ; nous allons le faire enfermer. (*bas à Géronte.*) Si vous lui parlez, ayez un peu d'égard à sa foiblesse ; songez qu'elle a le timbre un peu fêlé.

GÉRONTE, *bas à Merlin.*

Laisse-moi faire.

Mad. BERTRAND, *à part.*

Il a quelque chose d'égaré dans la vue.

GÉRONTE, *à part.*

Comme sa physionomie est changée ! Elle a les yeux hagards.

Mad. BERTRAND, *haut.*

Hé bien ! qu'est-ce, Monsieur Géronte ? vous voilà donc de retour en ce pays-ci ?

GÉRONTE.

Prêt à vous rendre mes petits services.

Mad. BERTRAND.

J'ai bien du chagrin, en vérité, du malheur qui vous est arrivé.

GÉRONTE.

Il faut prendre patience. On dit qu'il revient des esprits dans ma maison ; il faudra bien qu'ils en délogent quand ils seront las d'y demeurer.

Mad. BERTRAND, *à part.*

Des esprits dans sa maison ! Il ne faut pas le contredire ; cela redoubleroit son mal.

GÉRONTE.

Je voudrois bien, Madame Bertrand, mettre dans votre maison quelques ballots que j'ai rapportés de mon voyage.

Mad. BERTRAND, *à part.*

Il ne se souvient pas que son vaisseau a péri ; quelle

pitié ! (*haut.*) Je ſuis à votre ſervice ; & ma maiſon eſt plus à vous qu'à moi-même.

GÉRONTE.

Ah ! Madame, je ne prétends point abuſer de l'état où vous êtes. (*à part à Merlin.*) Mais vraiment, Merlin, cette femme-là n'eſt pas ſi folle que tu diſois.

MERLIN, *bas à Géronte.*

Elle a quelquefois de bons momens ; mais cela ne dure pas.

GÉRONTE.

Dites-moi, Madame Bertrand, êtes-vous toujours auſſi ſage, auſſi raiſonnable qu'à préſent ?

Mad. BERTRAND.

Je ne penſe pas, Monſieur Géronte, qu'on m'ait jamais vue autrement.

GÉRONTE.

Mais ſi cela eſt, votre famille n'a point été en droit de vous faire interdire.

Mad. BERTRAND.

De me faire interdire, moi ! de me faire interdire !

GÉRONTE, *à part.*

Elle ne connoît pas ſon mal.

Mad. BERTRAND.

Mais ſi vous n'êtes pas ordinairement plus fou qu'à préſent, je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer.

GÉRONTE,

Me faire enfermer ! (*à part* .) Voilà la machine qui ſe détraque. Çà, çà, changeons de propos. (*haut.*) Hé bien ! qu'eſt-ce, Madame Bertrand ? êtes-vous fâchée qu'on ait vendu votre maiſon ?

Mad. BERTRAND.

On a vendu ma maiſon ?

GÉRONTE.

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre, & que nous profitions du bon marché.

Mad. BERTRAND.

Mon pauvre Monſieur Géronte, ma maiſon n'eſt point vendue, & elle n'eſt point à vendre.

GÉRONTE.

Là, là, ne vous chagrinez point ; je prétends que vous y ayez toujours votre appartement, comme ſi elle étoit à vous, & que vous fuſſiez dans votre bon ſens.

Mad. BERTRAND.

Qu'eſt ce à dire, comme ſi j'étois dans mon bon ſens ? Aſſez, vous êtes un vieux fou ; un vieux fou, à qui il ne faut point d'autre habitation que les Petites Maiſons ; les Petites-Maiſons, mon ami.

MERLIN, *à part, à Mad. Bertrand.*

Etes-vous ſage, de vous emporter contre un extravagant ?

GÉRONTE.

Oh ! parbleu, puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, vous ſortirez de ma maiſon ; elle m'appartient, & j'y ferai mettre mes ballots, malgré vous. Mais voyez cette vieille folle !

MERLIN, *à part, à Géronte.*

A quoi penſez vous de vous mettre en colere contre une femme qui a perdu l'eſprit ?

Mad. BERTRAND.

Vous n'avez qu'à y venir, je vais vous y attendre. Hom ! l'extravagant ! *(à Merlin.)* Hâtez-vous de le faire enfermer ; il devient furieux, je vous en avertis.

SCENE XIX.

GÉRONTE, MERLIN.

MERLIN, *à part.*

Je ne sais pas comment je me tirerai de cette affaire.

SCENE XX.

LE MARQUIS *ivre*, GÉRONTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

Que veut donc dire tout ce tintamarre-là ? Vient-on, s'il vous plaît, faire tapage à la porte d'un honnête homme, & scandaliser toute une populace ?

GÉRONTE, *bas à Merlin.*

Merlin, qu'est-ce que cela veut dire ?

MERLIN, *bas à Géronte.*

Les diables de chez vous sont un peu ivrognes ; ils se plaisent dans la cave.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Il y a ici quelque fourberie ; je ne donne point là-dedans.

LE MARQUIS, *à Géronte.*

Il nous est revenu que le maître de ce logis vient d'ar-

river d'un long voyage ; seroit-ce vous par aventure ?

GÉRONTE.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

LE MARQUIS.

Je vous en félicite. C'est quelque chose de beau que les voyages, & cela façonne bien un jeune homme : il faut savoir comme Monsieur votre fils s'est façonné pendant le vôtre ; les jolies manieres.... Ce garçon-là est bien généreux : il ne vous ressemble pas ; vous êtes un vilain, vous.

GÉRONTE.

Monsieur', Monsieur ! ...

MERLIN, *bas à Géronte.*

Ces lutins-là sont d'une insolence....

GÉRONTE.

Tu es un frippon.

LE MARQUIS.

Nous avons eu bien du chagrin, bien du souci, bien de la tribulation de votre retour, je veux dire, de votre absence : votre fils en a pensé mourir de douleur, en vérité ; il a pris toutes les choses de la vie en dégoût ; il s'est défait de toutes les vanités qui pouvoient l'attacher à la terre : richesses, meubles, ajustemens. Ce garçon-là vous aime, cela n'est pas croyable.

MERLIN.

Il seroit mort, je crois, de chagrin pendant votre absence, sans cet honnête Monsieur-là.

GÉRONTE, *au Marquis.*

Hé ! que venez-vous faire chez moi, Monsieur, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Ne le voyez-vous pas bien sans que je vous le dise ? J'y

viens de boire du bon vin de Champagne, & en fort bonne compagnie. Votre fils eſt encore à table, qui ſe conſole de votre abſence du mieux qu'il eſt poſſible.

GÉRONTE.

Le frippon me ruine. Il faut aller.... (*Il va pour rentrer chez lui.*)

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Alte-là, s'il vous plaît; je ne ſouffrirai pas que vous entriez là-dedans.

GÉRONTE.

Je n'entrerai pas dans ma maiſon?

LE MARQUIS.

Non; les lieux ne ſont pas diſpoſés pour vous recevoir.

GÉRONTE.

Qu'eſt-ce à dire?

LE MARQUIS.

Il ſeroit beau, vraiment, qu'au retour d'un voyage, après une ſi longue abſence, un fils qui ſait vivre, & que j'ai façonné, eût l'impoliteſſe de recevoir ſon très cher & honoré pere dans une maiſon où il n'y a que les quatre murailles?

GÉRONTE.

Que les quatre murailles! Et ma belle tapiſſerie, qui me coûtoit près de deux mille écus, qu'eſt-elle devenue?

LE MARQUIS.

Nous en avons eu dix-huit cents livres; c'eſt bien vendre.

GÉRONTE.

Comment bien vendre! Une tenture comme celle-là!

LE MARQUIS.

Fi! le ſujet étoit lugubre; elle repréſentoit la brûlure de Troie: il y avoit là-dedans un grand vilain cheval de

de bois, qui n'avoit ni bouche ni eperon : nous en avons fait un ami.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Ah ! pendard !

LE MARQUIS.

N'aviez-vous pas auſſi deux grands tableaux qui repréſentoient quelque choſe ?

GÉRONTE.

Oui, vraiment ; ce ſont deux originaux d'un fameux Maître, qui repréſentent l'enlévement des Sabines.

LE MARQUIS.

Juſtement : nous nous en ſommes auſſi défaits, mais par délicateſſe de conſcience.

GÉRONTE.

Par délicateſſe de conſcience !

LE MARQUIS.

Un homme ſage, vertueux, religieux comme Monſieur Géronte ! Ah ! il y avoit là une immodeſte Sabine, décolletée, qui.... Fi ! ces nudités-là ſont ſcandaleuſes pour la jeuneſſe.

SCENE XXI.

Mad. BERTRAND, GÉRONTE, LE MARQUIS, MERLIN.

Mad. BERTRAND.

Ah! vraimenr, je viens d'apprendre de jolies choſes, Monſieur Géronte ; & votre fils, à ce qu'on dit, engage ma niece dans de belles affaires.

GÉRONTE.

Je ne ſais ce que c'eſt que votre niece ; mais mon fils eſt un coquin, Madame Bertrand.

MERLIN.

Oui, un débauché, qui m'a donné de mauvais conſeils ; & qui eſt cauſe....

LE MARQUIS, *à Merlin.*

Ne nous plaignons point les uns des autres, & ne parlons point mal des abſens ; il ne faut point condamner les perſonnes ſans les entendre. Un peu d'attention, Monſieur Géronte. Il eſt conſtant que ſi.... vous prenez les choſes du bon côté.... quand vous ſerez content, tout le monde le ſera.... D'ailleurs, comme dans tout ceci il n'y a pas de votre faute, vous n'avez qu'à ne point faire de bruit, on n'aura pas le mot à vous dire.

GÉRONTE.

Allez au diable, avec votre galimatias.

SCENE XXII.

Les mêmes, LUCILE, CIDALISE, LISETTE.

LISETTE *sort de la maiſon de Géronte, tenant un ſac* de louis; elle eſt ſuivie de* LUCILE *& de* CIDALISE *qui traverſent la Scene & ſe retirent.*

GÉRONTE.

MAIS que vois-je ? mon ſac & mes vingt mille francs qu'on emporte.

Mad. BERTRAND.

C'eſt cette coquine de Liſette & ma niece.

* *Ce ſac doit être de cuir, & d'un volume capable de contenir vingt mille francs en or.*

SCENE XXIII & derniere.

CLITANDRE, GÉRONTE, LE MARQUIS, MERLIN, Mad. BERTRAND.

GÉRONTE.

Et mon frippon de fils ! Ah ! misérable !

CLITANDRE.

Il ne faut pas, mon pere, abuser plus long-tems de votre crédulité. Tout ceci est un effet du zele & de l'imagination de Merlin, pour vous empêcher d'entrer chez vous, où j'étois avec Lucile dans le dessein de l'épouser. Je vous demande pardon de ma conduite passée : consentez à ce mariage, je vous prie : on vous rendra votre argent ; & je promets que vous serez content de moi dans la suite.

GÉRONTE, *à Merlin.*

Ah ! pendard, tu te moquois de moi !

MERLIN.

Cela est vrai, Monsieur.

Mad. BERTRAND.

Lucile est ma niece ; &, si votre fils l'épouse, je lui donnerai un mariage dont vous serez content.

GÉRONTE.

Pouvez-vous donner quelque chose ? & n'êtes-vous pas interdite ?

MERLIN.

Elle ne l'eſt que de ma façon.

GÉRONTE.

Quoi ! la maiſon....

MERLIN, *ſe touchant le front.*

Tout cela part de là.

GÉRONTE.

Ah, malheureux ! Mais... qu'on me rende mon argent, je me ſens aſſez d'humeur à conſentir à ce que vous voulez ; c'eſt le moyen de vous empêcher de faire pis.

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit ; cela me plaît. Touchez là, Monſieur Géronte ; vous êtes un brave homme ; je veux boire avec vous : allons nous mettre à table. Cela eſt heureux que vous ſoyez venu tout à propos pour être de la noce.

FIN.

LES FOLIES AMOUREUSES,

COMÉDIE

En Vers, & en trois Actes, précédée d'un Prologue en Vers libres, & ſuivie d'un Divertiſſement, intitulé

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

Auſſi en Vers libres;

Repréſentée, pour la premiere fois, le 15 Janvier 1704.

ACTEURS
DU PROLOGUE.

M. DANCOUR.

Mlle. BEAUVAL.

Mlle. DESBROSSES.

MOMUS.

M. DUBOCAGE.

PROLOGUE
DES FOLIES AMOUREUSES.

SCENE PREMIERE.

Mlle. BEAUVAL, *à ſes Camarades qui ſont dans la couliſſe.*

Oui, je vous le ſoutiens, Meſſieurs, c'eſt fort mal fait;
Vous n'avez point de conſcience.
C'eſt tromper, c'eſt pillet le Public en effet;
C'eſt voler avec confiance.
On vient ici dans l'eſpérance
D'un divertiſſement complet.
Depuis un mois votre affiche promet
Que de l'Amour chez vous on verra les folies:
En un beſoin, je crois que ce ſujet
Fourniroit trente Comédies;
Et vous en prétendez donner effrontément
Une en trois actes ſeulement?
Fi! fi! c'eſt une extravagance.

(au Public.)

M'en croyez vous, Meſſieurs ? reprenez votre argent
Avant que la Piece commence.

SCENE II.

M. DANCOUR, Mlle. BEAUVAL.

M. DANCOUR.

PARBLEU, vous vous chargez d'un ſoin bien obligeant !

Mlle. BEAUVAL.

Qu'eſt-ce à-dire ?

M. DANCOUR.

Hé ! Mademoiſelle,
De quoi, diantre, vous mêlez-vous ?

Mlle. BEAUVAL.

Moi, Monſieur, de quoi je me mêle !
Hé ! ne devons-nous pas nous intéreſſer tous
A faire réuſſir une Piece nouvelle ?

M. DANCOUR.

Vous faites ſans doute éclater
Un merveilleux excès de zele
Pour la réuſſite de celle
Que nous allons repréſenter !

Mlle. BEAUVAL.

Moi, je n'y ſais point de fineſſe ;
J'avertis qu'elle finira
Une heure au moins plutôt qu'une autre Piece,
Et que peut-être elle ennuiera.

M. DANCOUR.

On ne peut louer davantage ;
C'eſt parler comme il faut en faveur d'un ouvrage :
L'Auteur vous en remerciera.

Mlle. BEAUVAL.

L'Auteur eſt mon ami ; je l'eſtime, je l'aime.

M. DANCOUR.

Vous le prouvez très bien, vraiment !

Mlle. BEAUVAL.

Sans doute. Je n'en veux pour juge que lui même ;
Et, s'il avoit voulu ſuivre mon ſentiment,
Ou qu'il eût eu moins de pareſſe....

M. DANCOUR.

Hé ! qu'eût-il fait ?

Mlle. BEAUVAL.

Il eût, premiérement,
Changé le titre de la Piece,
Qui ne lui convient nullement.
Il promet trop, il a trop d'étendue ;
Et chacun, ſi-tôt qu'on l'entend,
Porte indifféremment la vue
Sur toute ſorte d'accident,
Dont peut l'amoureuſe manie
Embarraſſer l'organe du génie
Le plus ſage & le plus prudent.

M. DANCOUR.

Mais à qui, diantre, avez vous ouï dire
Tous les grands mots que vous répétez là ?

Mlle. BEAUVAL.

Comment donc, s'il vous plaît ! que veut dire cela ?
Ma foi, Monſieur, je vous admire !
Il ſemble aux gens, parcequ'ils ſavent lire,

Qu'on ne ſauroit parler auſſi bien qu'eux!
Vous êtes de plaiſans craſſeux!

M. DANCOUR.

Mille pardons, Mademoiſelle;
Je ne prétends point vous fâcher.
J'en ſais la conſéquence, & je ne veux tâcher
Qu'à finir au plutôt la petite querelle
Qu'aſſez à contre-tems vous paroiſſez chercher.

Mlle. BEAUVAL.

Qui? moi, chercher querelle! Hé bien! la médiſance!
Parceque naturellement,
Avec ſimplicité, je dis ce que je penſe;
Que j'avertis le Public bonnement
Qu'une Piece n'a rien du titre qu'on lui donne....

M. DANCOUR.

Oui, vous êtes tout-à-fait bonne!

Mlle. BEAUVAL.

Hé bien! Monſieur, pourquoi me chagriner?
Vraiment, je vous trouve admirable!
On me fait paſſer pour un diable,
Moi, qui, comme un mouton, ſuis facile à mener.

M. DANCOUR.

S'il eſt ainſi, laiſſez vous donc conduire;
Rentrez dans les Foyers; ſongez à commencer.

Mlle. BEAUVAL.

Commencer, moi! Non, vous avez beau dire.

M. DANCOUR.

De grace....

Mlle. BEAUVAL.

Là-deſſus rien ne me peut forcer.

M. DANCOUR.

Mademoiſelle!...

Mlle. BEAUVAL.

Ah ! oui ! vous saurez m'y réduire !

M. DANCOUR.

Quoi !...

Mlle. BEAUVAL.

Je ne jouerai point, Monsieur.

M. DANCOUR.

Mais on dira...

Mlle. BEAUVAL.

Mais on dira, Monsieur, tout ce que l'on voudra.

M. DANCOUR.

La bonne cervelle !

Mlle. BEAUVAL.

Il est drôle !
J'aurai chaussé ma tête, & l'on me contraindra !
Ah ! vous verrez comme on réussira !

M. DANCOUR.

Si....

Mlle. BEAUVAL.

L'on me contredit ! Mais ce qui m'en console,
Jouera le rôle qui pourra.

M. DANCOUR.

Mais si vous ne jouez, la Piece tombera :
Et pour ne point jouer un rôle,
Il faut avoir des raisons, s'il vous plaît.

Mlle. BEAUVAL.

J'en ai, Monsieur, une très bonne.

M. DANCOUR.

Et c'est ?...

Mlle. BEAUVAL.

J'en ai, vous dis-je, & je ne suis point folle.
J'e n'en démordrai point, en un mot, comme en cent;
Votre discours devient lassant;
Vous me prenez pour une idole;
Vous croyez me pêtrir comme une cire molle;
Mais vous êtes un innocent,
Et votre éloquence est frivole.
Vous avez beau parler, prier, être pressant,
Je ne saurois jouer; j'ai perdu la parole.

M. DANCOUR.

Il y paroît.

SCENE III.

M. DANCOUR, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DESBROSSES.

Mlle. DESBROSSES.

Voici bien un autre embarras!
L'Auteur, dans les Foyers, se fait tenir à quatre;
Il ne veut point laisser jouer sa Piece.

Mlle. BEAUVAL.

Hélas!

Mlle. DESBROSSES.

Oui, de quelques raisons qu'on puisse le combattre;
Si l'on veut l'obliger, on ne la jouera pas.

Mlle. BEAUVAL.

On ne la jouëroit pas? Hé! pourquoi, je vous prie?
L'Auteur l'entend fort bien! Il ſeroit beau, ma foi,
Que Meſſieurs les Auteurs nous donnaſſent la loi!
Oh! contre ſa mutinerie,
Puiſqu'il le prend ainſi, je me révolte, moi:
Pour le faire enrager, je prétends qu'on la joue.

Mlle. DESBROSSES.

Venez donc lui parler. Tout le monde s'enroue
Pour lui faire entendre raiſon.

M. DANCOUR.

Mais peut-être en a-t-il quelques-unes.

Mlle. BEAUVAL.

Lui? Bon!
Ses raiſons ne ſont pas meilleures que les nôtres.
La Piece eſt ſue; il faut la jouer, vous dit-on.
Appuierez-vous, Monſieur, ſes raiſons?

M. DANCOUR.

Pourquoi non?
Vous m'avez déja fait preſque approuver les vôtres.

Mlle. BEAUVAL.

Mardienne, Monſieur, finiſſez.
Je n'aime pas qu'on me plaiſante.
Avec votre ſang-froid....

M. DANCOUR.

Que vous êtes charmante,
Lorſque vous vous radouciſſez!

Mlle. BEAUVAL.

Je ſuis la douceur même; & je ne me tourmente
Que quand les choſes ne vont pas
Selon mes intérêts, ou ſelon mon attente.
Mais quand on me fâche, en ce cas
Je deviens vive, & je ſuis pétulante.

M. DANCOUR.

Venez donc employer votre vivacité,
Et déployer votre éloquence,
Pour faire revenir un Auteur entêté.
Mais, au moins, point de pétulance.

Mlle. BEAUVAL.

Mais d'où vient son entêtement?

Mlle. DESBROSSES.

Il dit qu'on prend plaisir à décrier sa Piece;
Qu'on n'a pour les Auteurs aucun ménagement;
Qu'un si dur procédé le blesse;
Que l'on blâme son dénouement;
Que vous, vous condamnez son titre.

Mlle. BEAUVAL.

L'Auteur ment.
Je n'en dis jamais rien. Est-ce que je me mêle
D'aller prôner mon sentiment?
Ce sont bien là mes allures, vraiment!

M. DANCOUR.

Pour cela, non; Mademoiselle
N'en a lâché qu'un mot confidemment,
Et tout-à-l'heure encore, au Public seulement;
Mais ce n'est qu'une bagatelle.

Mlle. BEAUVAL.

Si je l'ai dit, je m'en dédis.
La Piece est bonne, & je la soutiens telle.
Diantre soit des censeurs, & des donneurs d'avis,
Qui de leurs sots discours m'échauffent les oreilles!
Puis, je ne sais ce que je dis.
Le dénouement est bon, le titre est à merveilles:

Car ce qui fait ce dénouement,
Ne sont-ce pas d'agréables folies,
D'ingénieuses rêveries,
Que fait imaginer l'Amour dans le moment
Pour attraper un vieil amant ?

M. DANCOUR.

Sans doute.

Mlle. BEAUVAL.

Hé ! pourquoi donc est-ce qu'on le critique ?
Avec raison l'Auteur se pique.
Sur ce pied-là le titre est excellent,
Et le sujet est tout-à-fait galant.
Cela réussira.

Mlle. DESBROSSES.

Qui vous dit le contraire ?

Mlle. BEAUVAL.

De sottes gens qui ne peuvent se taire,
Qui font les beaux esprits, les savans connoisseurs.

M. DANCOUR.

Laissez parler de tels censeurs.
On les connoît, on ne les croira guere.

Mlle BEAUVAL.

C'est fort bien dit.

Mlle. DESBROSSES.

La grande affaire
Est à présent de radoucir l'Auteur.

Mlle. BEAUVAL.

Il ne tiendra pas sa colere,

SCENE IV.

M. DANCOUR, Mlle. BEAUVAL, Mademoiſelle DESBROSSES, M. DUBOCAGE.

M. DUBOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Hé ! commençons de grace ; allez vous habiller.
De nos débats le Public n'a que faire.

Mlle. BEAUVAL.

Mais eſt-on d'accord là-derriere ?

M. DUBOCAGE.

Oui ; là-deſſus, n'ayez point de ſouci.
Une perſonne fort jolie,
Qui paroît beaucoup notre amie,
Et qui l'eſt de l'Auteur auſſi,
Dans le moment vient d'arriver ici
Avec nombreuſe compagnie :
Ils diſent que c'eſt la Folie,
Et c'eſt elle en effet. J'ai bien jugé d'abord,
Comme on a mis ſon nom au titre de la Piece,
Qu'au ſuccès elle s'intéreſſe.
Mais je vois quelqu'un qui s'empreſſe
A venir de ſa part pour vous mettre d'accord.

SCENE V.

MOMUS, M. DANCOUR; Mlle. BEAUVAL, Mlle. DESBROSSES M. DUBOCAGE.

MOMUS.

SERVITEUR à la compagnie.
Des Dieux de la Mythologie
Vous voyez en moi le bouffon,
Momus, Dieu de la raillerie,
Et, partant, de la Comédie
Le protecteur & le patron.

Mlle. BEAUVAL.

Monsieur Momus, point de cérémonie;
Soyez le bien venu. Notre profession
Avec la vôtre a quelque ressemblance.
Gens de même condition
Font entre eux bientôt connoissance.

MOMUS.

Il est vrai, vous avez raison.
Là-haut je raille & je fais rire,
Vous faites de même ici-bas:
Les Dieux n'échappent point aux traits de ma satyre;
Et les hommes, je crois, quand vous voulez médire,
Ne vous échappent pas.

Je suis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires
Mettent du rapport entre nous.
Touchez là ; je suis tout à vous.
Serviteur donc, mes amis & confreres.

M. DANCOUR.

Seigneur Momus, votre divinité
A notre Corps fait une grace entiere :
Mais, en vous avouant ainsi notre confrere,
Vous nous autorisez à trop de vanité.

Mlle. BEAUVAL.

Non, point du tout ; laissez-le faire.
Mais dites-nous, avec sincérité,
Franchement, là.... quelle heureuse aventure
Vous a fait venir dans ces lieux.
En faveur du plus grand des Dieux,
Venez-vous ménager quelque conquête sure?
Au lieu d'être Momus, n'êtes-vous point Mercure?

MOMUS.

Oh ! peut cela, non, par ma foi.
Chacun là-haut à son emploi,
Et nous n'usurpons rien sur les charges des autres.
Nos rôles sont marqués ainsi que sont les vôtres,
Et de n'en point changer on se fait une loi.
Je voudrois bien troquer ma charge avec Mercure :
Il est bien plus aisé de servir deux amans
Dans une tendre conjoncture,
Que de faire rire les gens.

Mlle. BEAUVAL.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre, peut-être ;
Et, sans trop vous flatter, je crois
Que vous êtes un fort grand maître
Et dans l'un & dans l'autre emploi.

Mlle. DESBROSSES.

Mais enfin, quel deſſein ici-bas vous attire?

MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de ſujet de médire;
(Car vous ſavez que, depuis quelque tems,
Les Dieux ſont devenus d'aſſez honnêtes gens;
Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines:)
J'ai réſolu, malgré les périls & les peines,
De venir ſourdement m'établir en ces lieux,
Et d'y jouer la comédie.

Mlle. BEAUVAL.

Quelle diable de fantaiſie!

MOMUS.

Dans ce deſſein capricieux,
J'amene une troupe choiſie.
J'ai pris avec moi la Folie,
Et ſon futur époux, Monſieur du Carnaval,
De qui je ſuis un peu rival.
Chacun de nous doit, ſuivant ſon génie,
Se faire un rôle original.
Je viens donc à Paris pour y lever boutique,
Et pour faire valoir mon talent, comme vous.
Je crois qu'en ce pays, (& ſoit dit entre nous)
Mon humeur vive & ſatyrique
Ne manquera pas de pratique,
Car il n'y manque pas de fous.

Mlle. BEAUVAL.

Comment donc! merci de ma vie!
Vous venez, dites-vous, jouer la comédie!
Et, pour vous établir, vous choiſiſſez ces lieux?
Croyez-moi, remontez aux Cieux.
Nous ne gagnons pas trop; le tems eſt malheureux.

Je ne ſouffrirai point de concurrens ſemblables.
Si vous m'irritez une fois,
Et contre tous les Dieux & contre tous les Diables,
Seule, je défendrai mes droits.

MOMUS.

Nous ne prétendons point nuire à votre fortune.
Joignons-nous de bonne amitié;
Nous partagerons par moitié,
Et nous ferons bourſe commune:
Sinon, nouveaux Comédiens,
Nous irons courir la campagne;
Et ſi, malgré tous nos moyens,
Nous dépenſons plus qu'on ne gagne,
Nous leverons un Opéra
Qui peut-être réuſſira.
Nous jouerons des Pieces nouvelles.
Nous avons des Muſiciens
Dont les voix ſonores & belles
Ne ſont point artificielles,
Et non pas des Italiens
De qui les voix ne ſont ni mâles ni femelles.

Mlle. BEAUVAL.

J'ai grande opinion de votre habileté:
Mais cependant, avant que de finir d'affaire,
Et d'entrer en ſociété,
Encor faut-il bien voir ce que vous ſavez faire.

MOMUS.

Vous pouvez, à l'eſſai, juger de nos talens.
Vous êtes, ce me ſemble, en peine,
Et vous auriez beſoin de quelque ſcene,
De quelques airs vifs & brillans,
Pour allonger votre Piece nouvelle?

M. DUBOCAGE.

Voilà le fait.

MOMUS.

C'eſt une bagatelle.
Je ne veux que quelques momens
Pour préparer des divertiſſemens
Dont le Public, je crois, pourra ſe ſatisfaire.
Nous autres Dieux, nous ne ſaurions mal faire.

Mlle. BEAUVAL.

Tout Dieux que vous ſoyez, je ſoutiens le contraire.
Le Public a le goût ſi délicat, ſi fin,
Qu'avec tous vos talens, & votre eſprit divin,
Ce ne ſera pas peu que de pouvoir lui plaire.
Mais quel ſujet choiſirez-vous, enfin?

MOMUS.

Je n'en manquerai pas, & j'en fais mon affaire.
Tout-à-l'heure, dans vos Foyers,
J'ai trouvé des ſujets pour mille Comédies,
Nombre d'originaux de tous arts & métiers,
Dont on peut ſur la Scene extraire des copies:
Un Marquis éventé, qui vient avec fracas,
En bourdonnant un air, étaler ſes appas:
Une Savante à toute outrance,
Qui décide à tort à travers
Des Auteurs de proſe & de vers,
De l'Andrienne & de Térence:
Un Abbé d'égale ſcience,
Qui, dreſſant ſon petit collet,
D'un air préſomptueux, & d'un ton de fauſſet,
Applaudit à ſon ignorance:
Un tas de ces faux mécontens
Et de la Cour & du ſervice,

Qui ſe plaignent de l'injuſtice
Qu'on leur fait depuis ſi long tems ;
Qui, prenant un autre exercice,
Et mépriſant de vains lauriers,
Bornent tous leurs exploits guerriers
A lorgner dans une couliſſe
Quelque Belle au tendre regard,
Laquelle auſſi n'eſt pas novice
A contre-lorgner de ſa part.
Ne ſont-ce pas là, je vous prie,
D'amples ſujets de Comédie ?

Mlle. BEAUVAL.

Ah ! tout beau, Monſeigneur Momus !
Avec tous ces gens-là point de plaiſanterie.

Mlle. DESBROSSES.

Nous ſouffririons de votre raillerie.

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient : vous aimez les écus :
Je n'en dirai pas davantage,
Et ce ne ſont point eux auſſi que j'enviſage
Pour ſervir de matiere au divertiſſement.
Nous vous donnerons ſeulement
Quelques chanſons & gentilles gambades,
Que, du mieux qu'ils pourront, feront mes camarades ;
Quelque agreable petit rien,
Des amuſantes bagatelles,
Qui font ſouvent de vos Pieces nouvelles
Tout le ſuccès & le ſoutien.

M. DANCOUR.

L'imagination mérite qu'on la loue ;

Et

Et la Piece, je crois, s'en trouvera fort bien.

Mlle. DESBROSSES.

Sur ce pied-là, l'Auteur voudra bien qu'on la joue.

Mlle. BEAUVAL.

Commençons donc.

SCENE VI.

MOMUS, *au Parterre.*

MESSIEURS, vous ſerez les témoins
De notre zele & de nos ſoins.
Nous deſcendons exprès de la céleſte voûte,
Pour vous donner quelques plaiſirs nouveaux:
On ne fait pas de chemin qu'il n'en coûte.
Il ſeroit bien fâcheux qu'après tant de travaux,
Avec un pied de nez, & n'ayant pu vous plaire,
On vît rentrer dans la céleſte ſphere
Une troupe de Dieux penauds.
Je vous fais donc, Meſſieurs, très inſtante priere
(La priere d'un Dieu n'eſt pas à rejetter)
De vouloir à ma Troupe accorder grace entiere.
Si favorablement vous daignez l'écouter,
Je vous promets, foi de Dieu véridique,
Qui raille aſſez ſouvent, mais qui ne ment jamais,
Que de ma veine ſatyrique
Vous n'exercerez point les traits.
C'eſt beaucoup dans un tems où chacun, dans ſa vie,
Fait pour le moins une folie.
Adieu, juſqu'au revoir. Sur-tout, vivons en paix.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

ALBERT, Jaloux & Tuteur d'Agathe.

ÉRASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, Amante d'Éraſte.

LISETTE, Servante de M. Albert.

CRISPIN, Valet d'Éraſte.

La Scene eſt dans une avenue, devant le Château d'Albert.

LES FOLIES AMOUREUSES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Lorsqu'en un plein repos chacun encor sommeille,
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hasarder de sortir si matin ?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parle bas; tu sauras mon dessein.
Eraste est de retour.

LISETTE.

Éraſte ?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où ſavez-vous cela, Madame, je vous prie?

AGATHE.

J'ai cru le voir hier paroître dans ces lieux ;
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'eſt un guide excellent que l'amour !

AGATHE.

J'étois à ma fenêtre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un eſt ſorti : voyant la porte ouverte,
J'ai ſaiſi promptement l'occaſion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'eſpoir
Qui pourroit attirer Éraſte pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre :
Il arrive le ſoir ; & vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter ſon amour :
C'eſt perdre peu de tems. Mais ſi, par aventure,
Albert votre tuteur, jaloux de ſa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t il de nous?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux :
J'ai trop long-tems langui ſous ſon cruel empire :
Je leve enfin le maſque ; &, quoi qu'il puiſſe dire,

Je veux, ſans nul égard, lui montrer déſormais
Comme je prétends vivre, & combien je le hais.

LISETTE.

Que le Ciel vous maintienne en ce deſſein louable!
Pour moi, j'aimerois mieux cent fois ſervir le diable....
Oui, le diable: du moins, quand il tiendroit ſabbat,
J'aurois quelque repos. Mais, dans mon triſte état,
Soir, matin, jour ou nuit, je n'ai ni paix ni treve:
Si cela dure encore, il faudra que je creve.
Tant que le jour eſt long, il gronde entre ſes dents:
» Fais ceci, fais cela; va, viens; monte, deſcends;
» Fais bien la guerre à l'œil; ferme porte & fenêtre;
» Avertis, ſi de loin tu vois quelqu'un paroître.
Il s'arrête, il s'agite, il court, ſans ſavoir où;
Toute la nuit il rode ainſi qu'un loup garou;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle;
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait ſentinelle;
Il n'a ri de ſa vie; il eſt jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte
Que ſervir plus long-tems un maître de la ſorte.

AGATHE.

Liſette, tous nos maux vont finir déſormais.
Qu'Éraſte eſt différent du portrait que tu fais!
Dès mes plus tendres ans chez ſa mere nourrie,
Nos cœurs ſe ſont trouvés liés de ſympathie;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,
De nous unir encor par ſes engagemens.
Plutôt que de ſouffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque tems & me gêne & m'accable,
Je ſerois fille à prendre un parti violent;
Et, ſous un habit d'homme, en Chevalier errant,

Pour m'affranchir d'Albert & de ſes loix ſi dures,
J'irois par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh ! ſans aller ſi loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous ſuis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne ſais pas encor quel eſt mon caractere,
Quand on m'impoſe un joug à mon humeur contraire.
J'ai vécu dans le monde au milieu des plaiſirs ;
La contrainte où je ſuis irrite mes deſirs.
Préſentement qu'Éraſte à m'épouſer s'apprête,
Mille vivacités me paſſent par la tête.
J'ai du cœur, de l'eſprit, du ſens, de la raiſon,
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du château la porte eſt-elle ouverte ?

LISETTE.

Bon ! votre vieux Cerbere eſt à la découverte,
Faut-il le demander ? Il rode dans les champs :
Il fait toute la nuit ſentinelle en-dedans ;
Et, ſur le point du jour, il va battre l'eſtrade.
S'il pouvoit, par bonheur, choir en quelque embuſcade,
Et que des égrillards, avec de bons bâtons....
Mais paix ; j'entends du bruit ; quelqu'un vient ; écoutons.

SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

J'ai fait dans mon château, toute la nuit, la ronde ;
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur secrete,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiete.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinoit ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence ;
Et pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles ;
Je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles ;
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entends quelque bruit ; &, dans le crépuscule,
J'entrevois quelque objet qui marche & qui recule :
Approchons. Qui va là ? Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, *bas.*

Je tremble.

ALBERT.

C'eſt Liſette : Agathe eſt avec elle.

AGATHE.

Eſt-ce donc vous, Monſieur, qui faites ſentinelle ?

ALBERT.

Oui, oui. C'eſt moi, c'eſt moi. Mais, à l'heure qu'il eſt,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît ?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Liſette & moi, Monſieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour ſous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & reſpirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Reſpirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela ſe pouvoit faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.

LISETTE, *à part.*

Que ce ſeroit bien fait !

ALBERT, *à Liſette.*

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles ſans intrigue, & qui ſont retenues,
Sont, à l'heure qu'il eſt, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, & ne vont point ſi-tôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE, *à Albert.*

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repoſe ?
Chez vous, toute la nuit, on n'entend autre choſe

Qu'aller, venir, monter, fermer, deſcendre, ouvrir,
Crier, touſſer, cracher, éternuer, courir.
Lorſque, par grand haſard, quelquefois je ſommeille,
Un bruit affreux de clefs en ſurſaut me réveille :
Je veux me rendormir, mais point : un Juif errant,
Qui fait du mal d'autrui ſon plaiſir le plus grand,
Un lutin, que l'Enfer a vomi ſur la terre
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre,
Commence ſon vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel eſt ce lutin & ce Juif errant?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moi?

LISETTE.

Oui, vous. Je croyois que ces bruſques manieres
Venoient de quelque Eſprit qui vouloit des prieres ;
Et, pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
Si c'étoit ame, ou corps, qui faiſoit ce ſabbat,
Je mis, un certain ſoir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée :
Cela fit tout l'effet que j'avois eſpéré.
Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré,
En perſonne d'eſprit, ſans bruit & ſans chandelle,
J'allai dans certain coin me mettre en ſentinelle :
Je n'y fus pas long-tems qu'auſſi-tôt, patatras,
Avec un fort grand bruit, voilà l'Eſprit à bas :
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
Lui font, avec le nez, meſurer les montées.
Soudain j'entends crier : A l'aide, je ſuis mort.
A ces cris redoublés, & dont je riois fort,

J'accours, & je vous vois étendu sur la place,
Avec une apostrophe au milieu de la face;
Et votre nez cassé me fit voir, par écrit,
Que vous étiez un corps, & non pas un Esprit.

ALBERT.

Ah! malheureuse engeance! apanage du diable!
C'est toi qui m'as joué ce tour abominable?
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit?

LISETTE.

Non, c'étoit seulement pour attraper l'Esprit.

ALBERT.

Je ne sais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du visage....

AGATHE, *le retenant.*

Hé! Monsieur, doucement.

ALBERT, *à Agathe.*

Vous pourriez bien ici,
Vous, la Belle, attraper quelque gourmade aussi.
(à part.)
Taisez-vous, s'il vous plaît. Pour punir son audace,
Il faut que de chez moi sur-le-champ je la chasse.
(à Lisette.)
Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE, *feignant de pleurer.*

Juste Ciel! quel arrêt!
Monsieur!....

ALBERT.

Non; dénichons au plutôt, s'il vous plaît.

LISETTE, *riant.*

Ah! par ma foi, Monsieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triste personne,
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur!
Un écolier qui sort d'avec son précepteur;

Une fille long-tems au célibat liée,
Qui quitte ſes parens pour être mariée ;
Un eſclave qui ſort des mains des mécréans ;
Un vieux forçat qui rompt ſa chaîne après trente ans ;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame ;
Un époux quand il ſuit le convoi de ſa femme,
N'ont pas le demi-quart tant de plaiſir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De ſortir de chez moi tu peux être ravie ?

LISETTE.

C'eſt le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui ! puiſqu'il eſt ainſi, je change de deſir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaiſir :
Tu reſteras ici pour faire pénitence.
(*à Agathe.*)
Et vous, ſans raiſonner, rentrez en diligence.

(*Agathe rentre en faiſant la révérence : Liſette en fait autant ; Albert la retient, & continue.*)

Demeure, toi ; je veux te parler ſans témoins.

SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT, *à part.*

Il faut l'amadouer ; j'ai beſoin de ſes ſoins.
(*haut.*)
Allons, faiſons la paix, vivons d'intelligence ;
Je t'aime dans le fond, & plus que l'on ne penſe.

LISETTE.

Et je vous aime auſſi plus que vous ne penſez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me caſſer le nez !
Mais je pardonne tout, & te donne promeſſes
Que tu reſſentiras l'effet de mes largeſſes,
Si tu veux me ſervir dans une occaſion.

LISETTE.

Voyons. De quel ſervice eſt-il donc queſtion ?

ALBERT.

Tu ſais depuis long-tems que, ſur le fait d'Agathe,
J'ai, comme on doit l'avoir, l'ame un peu délicate.
La donzelle bientôt prendroit le mors aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Chez la Dame du bourg juſqu'à quinze ans nourrie,
Toujours dans le grand monde elle a paſſé ſa vie :
Cette Dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre ſoin, & me la confia.
L'amour, depuis ce tems, s'eſt gliſſé dans mon ame,
Et j'ai quelque deſſein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme? Fi donc!

ALBERT.

Qu'entends-tu par ce ton?

LISETTE.

Fi! vous dis-je.

ALBERT.

Comment?

LISETTE.

Hé! fi! fi! vous dit-on.
Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise;
Et j'en appellerois à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfans de mon hymen passé,
Et je veux achever ce que j'ai commencé;
Faire des héritiers, dont l'heureuse naissance
De mes collatéraux détruise l'espérance.

LISETTE.

Ma foi, faites, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais postérité de vous ne sortira.
C'est moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc?

LISETTE.

Que sais-je?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilege?
Dis donc, parle, réponds?

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien;
Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entends, il suffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce ſera mon affaire, & point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah! vous avez raiſon.

ALBERT.

Tu ſais bien qu'ici bas,
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas:
Des pieges qu'on me tend mon ame eſt alarmée.
Je tiens une brebis avec ſoin enfermée:
Mais des loups raviſſans rodent pour l'enlever;
Contre leur dent cruelle il la faut conſerver:
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie;
Faire, avec ſoin, griller mon château tout autour,
Et ne laiſſer par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai beſoin de tes ſoins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon deſir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui? moi!

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paroiſſe être l'effet de ma précaution.
Agathe avec raiſon pourroit être alarmée
De ſe voir par mes ſoins de la ſorte enfermée;
Cela pourroit cauſer du refroidiſſement:
Mais, en fille d'eſprit, il faut adroitement
Lui dorer la pillule, & lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſe défendre;
Et que, la nuit paſſée, un nombre de bandits
N'a laiſſé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, Monsieur, avec ce stratagême,
Et bien d'autres encor dont vous usez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux ?

ALBERT.

Ce n'est pas ton affaire ; il suffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous êtes fou, de vouloir, à votre âge,
Pour la seconde fois tâter du mariage ;
Plus fou, d'être amoureux d'un objet de quinze ans ;
Encor plus fou, d'oser la griller là-dedans.
Ainsi, dans ce dessein, funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux Petites-Maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

LISETTE.

Pour moi, grace aux effets de la bonté céleste,
J'ai, jusqu'à présent, eu de la vertu de reste :
Mais si j'avois amant ou mari de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, sur la tête & par-tout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre espérance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins :
Le cas est trop vilain ; je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais tu qu'après avoir employé la priere,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire ?

LISETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez vous en courroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds sous terre ;

Qu'il n'eſt rien plus hideux ; que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres Meſſieurs habitans de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels & moins inſupportables,
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCENE IV.

ALBERT, *ſeul.*

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie :
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Liſette ne vaut rien : mais, de crainte de pis,
Malgré ſa bruſque humeur, je la garde au logis.
Je ne laiſſerai pas, quoi qu'on diſe & qu'on gloſe,
D'accomplir le deſſein que mon cœur ſe propoſe.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Mon maître, qui m'attend au cabaret prochain,
M'envoie ici devant pour ſonder le terrein.
Voilà, je crois, notre homme ; il faut feindre de ſorte.

ALBERT.

Que faites-vous ici ſeul, & devant ma porte ?

CRISPIN.

Bon jour, Monsieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel sujet vous attire ?
Et quel homme êtes-vous ?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeller un homme universel.
J'ai couru l'univers ; le monde est ma patrie :
Faute de revenu, je vis de l'industrie,
Comme bien d'autres font ; selon l'occasion,
Quelquefois honnête homme, & quelquefois frippon.
J'ai servi Volontaire un an dans la Marine ;
Et, me sentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois Flibustier,
Un mien parent me fit apprenti Maltotier.
J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois Miquelet dans les guerres d'Espagne.

ALBERT.

(à part.)

Voilà bien des métiers ! Du bas jusques en haut,
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraud.
(haut.)
Que faites-vous ici ? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non; il faut parler.

CRISPIN, *à part.*

Je ne ſais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces frippons
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maiſons.

CRISPIN.

Vous me connoiſſez mal; j'ai d'autres ſoins en tête.
Tandis que le haſard dans ce ſéjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des ſecrets merveilleux,
Je m'amuſe à chercher des ſimples dans ces lieux.

ALBERT.

Des ſimples?

CRISPIN.

Oui, Monſieur. Tout le tems de ma vie,
J'ai fait profeſſion d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez, il n'eſt guere de maux
Où je ne ſache mettre un remede à propos;
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mere.
On m'a même accuſé d'avoir un caractere.
Il ne s'en eſt fallu qu'un degré de chaleur,
Pour être de mon tems le plus heureux ſouffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'eſt pas de compétence.

CRISPIN.

Vous ſavez que l'habit ne fait pas la ſcience;
Et je ne ſerois pas réduit d'être valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Châtelet.

Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous?...

CRISPIN.

Voyez la médisance!
Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin;
Moi troisieme, & le jour étant sur son déclin,
En un certain bourbier j'apperçus certain coche:
En homme secourable aussitôt je m'approche;
Et, pour le soulager du poids qui l'arrêtoit,
J'ôtai du magasin les paquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre responsable:
Le Prévôt s'en mêloit; c'est pourquoi mes amis
Me conseillerent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vu soutenir tout le feu,
Et batailler un jour, seul, contre un parti bleu.
J'ai, dans le Milanois, payé de ma personne.
Savez-vous bien, Monsieur, que j'étois dans Crémone?...

ALBERT.

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi?

CRISPIN.

Ce que je veux?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raisonne,
Se promener ici, sans offenser personne.

ALBERT.

Oui : mais il ne faut pas trop long-tems y reſter.
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur. Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaît, Monſieur, à qui peut être
Le château que voilà.

ALBERT.

Mais... Il eſt à ſon maître.

CRISPIN.

C'eſt parler comme il faut. Vous répondez ſi bien,
Que l'on ne peut ſi-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce ſoir au gîte,
Y ſerons-nous bientôt ?

ALBERT.

Si vous allez bien vîte.

CRISPIN, *à part.*

Cet homme n'aime pas les converſations.
(haut.)
Pour finir en un mot toutes mes queſtions,
Je pars, & dites-moi quelle heure il pourroit être.

ALBERT.

La demande eſt plaiſante ! A ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez ici mis, comme les cadrans,
Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux paſſans ;
Allez l'apprendre ailleurs ; partez : je vous conſeille
De ne pas plus long-tems étourdir mon oreille.
Votre aſpect me fatigue autant que vos diſcours.
Adieu. Bon jour.

SCENE VI.

CRISPIN, *seul.*

Cet homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire.
Le vieillard me paroît un peu sujet à l'ire;
Pour en venir à bout, il faudra batailler:
Tant mieux; c'est où je brille; & j'aime à ferrailler.

SCENE VII.

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Mais j'apperçois mon maître.

ÉRASTE.

Hé bien! quelle nouvelle;
Cher Crispin? Dans ces lieux as-tu vu cette Belle?
As-tu vu ce tuteur? & vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'espoir, qui flatte mon amour?

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du même train;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.

Ah ! que ce mont Cenis eſt un pas ridicule !
Vous ſouvient-il, Monſieur, quand ma maudite mule
Me jetta, par malice, en ce trou ſi profond ?
Je fus près d'un quart-d'heure à rouler juſqu'au fond.

ÉRASTE.

Ne badine donc point ; parle d'autre maniere.

CRISPIN.

Puiſque vous ſouhaitez une phraſe plus claire,
Je vous dirai, Monſieur, que j'ai vu le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ÉRASTE.

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il diſe & qu'il faſſe ;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux,
Que je ne ſois nanti de l'objet de mes vœux.
L'Amour, de ce brutal vaincra la réſiſtance.

CRISPIN.

J'aurois pour le ſuccès aſſez bonne eſpérance,
Si de quelque argent frais nous avions le ſecours :
C'eſt le nerf de la guerre, ainſi que des amours.

ÉRASTE.

Ne te mets point en peine ; Agathe, en mariage,
A trente mille écus de bon bien en partage :
Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui ſéduiroit tes yeux.
Dès ſes plus tendres ans chez ma mere élevée,
Son image en mon cœur eſt tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs, qui ſembloient l'un pour l'autre être faits,
Goûtoient de cet amour l'heureuſe intelligence,
Quand ma mere mourut. Dans cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux, que l'enfer confondra,
Par avis de parens, d'Agathe s'empara.

Je ne le connois point ; & lui, comme je penſe,
De moi ni de mon nom n'a nulle connoiſſance.
On m'a dit qu'il étoit d'un très fâcheux eſprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut ſavoir d'abord ſi, dans la fortereſſe,
Nous nous introduirons par force, ou par adreſſe ;
S'il eſt plus à propos, pour nos deſſeins conçus,
De faire un ſiege ouvert, ou former un blocus.

ÉRASTE.

Tu te ſers à propos de termes militaires ;
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La tête doit toujours agir avant le bras.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vois des combats :
J'ai même déſerté deux fois dans la Milice.
Quand on veut, voyez-vous ! qu'un ſiege réuſſiſſe,
Il faut, premiérement, s'emparer des dehors ;
Connoître les endroits, les foibles & les forts.
Quand on eſt bien inſtruit de tout ce qui ſe paſſe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverſe un rempart, on fait breche ; auſſitôt
On avance en bon ordre, & l'on donne l'aſſaut ;
On égorge, on maſſacre, on tue, on vole, on pille :
C'eſt de même à-peu près quand on prend une fille ;
N'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

ÉRASTE.

A quelque choſe près.
La ſuivante Liſette eſt dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le ſuccès on conçoit d'eſpérance.

Il la faut avertir que, ſans bruit, ſans tambours,
Il eſt toute la nuit arrivé du ſecours;
Lui faire des ſignaux, pour lui faire comprendre....

ÉRASTE.

Allons voir là-deſſus quels moyens il faut prendre.
Et, pour ne point donner de ſoupçons dangereux,
Evitons de reſter plus long-tems en ces lieux.

SCENE VIII.

CRISPIN, *ſeul.*

Moi, comme ingénieur & chef d'artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en breche Albert, & l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou ſoutenir l'aſſaut.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT, *seul.*

Un secret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore son pays & comment il se nomme)
Est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce tems à garder :
Cependant, n'en déplaise à ce Docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le Serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe & sa suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeller, afin qu'à son plaisir
L'ouvrier libre & seul puisse agir à loisir.
Quand j'aurai sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
Holà, quelqu'un.

SCENE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

ALBERT.

VENEZ, ſous ces arbres épais,
Pendant quelques momens, prendre avec moi le frais.

LISETTE, *à Albert.*

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil ſi doux, & l'humeur ſi traitable?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de ſix mois,
Nous ſortons aujourd'hui pour la premiere fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie.
Le plus charmant ſéjour à la fin nous ennuie.

AGATHE, *à Albert.*

Sous quelque autre climat que je ſois avec vous,
L'air n'y ſera pour moi ni meilleur, ni plus doux.
Je ne ſais pas pourquoi; mais enfin je ſoupire,
Quand je ſuis près de vous, plus que je ne reſpire.

ALBERT, *à Agathe.*

Mon cœur à ce diſcours ſe pâme de plaiſirs.
Il te faut un époux pour calmer ces ſoupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire aſſez diſſimulées,
Font, au ſeul nom d'époux, d'abord les réſervées,

Masquent leurs vrais desirs, & répondent souvent
N'aimer d'autre parti que celui du Couvent:
Pour moi, que le pouvoir de la vérité presse,
Qui ne trouve en cela ni crime ni foiblesse,
J'ai le cœur plus sincere; & je vous dis, sans fard,
Que j'aspire à l'hymen, & plutôt que plus tard.

LISETTE.

C'est bien dit. Que sert-il, au printems de son âge,
De vouloir se soustraire au joug du mariage,
Et de se retrancher du nombre des vivans?
Il étoit des maris bien avant des Couvens;
Et je tiens, moi, qu'il faut suivre, en toute méthode,
Et la plus ancienne, & la plus à la mode.
Le parti d'un époux est le plus ancien,
Et le plus usité; c'est pourquoi je m'y tiens.

ALBERT.

En personnes d'esprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes sentimens aussi sont conformes au vôtre:
Je veux me marier. Riche comme je suis,
On me vient, tous les jours, proposer des partis
Qui paroissent pour moi d'un très grand avantage:
Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'engage;
(à Agathe.)
Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toi seule soupire; & que, de ton côté,
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc!

ALBERT.

Oui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plaît, dit...,

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur ;
Pour moi tu nourrissois une sincere ardeur.

AGATHE.

Votre discrétion vraiment ne paroît guere.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, & se taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT.

Et pourquoi, mon enfant?

AGATHE.

C'est que rien n'est si faux ;
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas?

AGATHE.

Non : mais, en récompense ;
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Et pourquoi?

AGATHE.

Qui le sait?
On aime sans raison, & sans raison on hait.

LISETTE, *à Albert.*

Si l'aveu n'est pas tendre, il est du moins sincere.

ALBERT, *à Agathe.*

Après ce que j'ai fait, Basilic, pour te plaire?

LISETTE.

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés, elle est aimable & fraîche :
Elle a l'esprit bien fait, & vous l'humeur revêche :

Elle n'a pas ſeize ans, & vous êtes fort vieux :
Elle ſe porte bien, vous êtes catarrheux :
Elle a toutes ſes dents qui la rendent plus belle ;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la premiere toux :
A quelle malheureuſe ici-bas plairiez-vous?

ALBERT.

Si j'ai pris, pour lui plaire, une inutile peine,
Je veux, parlaſambleu ! mériter cette haine,
Et mettre en ſûreté ſes dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener, de ce pas,
Loin de tous damoiſeaux, où de ſon arrogance
Elle aura tout loiſir de faire pénitence.
Allons, vîte, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller ?

ALBERT.

Vous le ſaurez tantôt ; marchons ſans tant parler.

SCENE III.

ÉRASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ÉRASTE *entre comme un homme qui se promene. Il apperçoit Albert, & le salue.*

ALBERT, *à part.*

Quel triste contre-tems dans cette conjoncture!
Au diable le fâcheux, & sa sotte figure.
(haut à Eraste.)
Souhaitez-vous, Monsieur, quelque chose de moi?

LISETTE, *bas à Agathe.*

C'est Éraste.

AGATHE, *bas.*

Paix donc, je le vois mieux que toi.

ÉRASTE *continue à saluer.*

ALBERT.

A quoi servent, Monsieur, les façons que vous faites?
Parlez donc; je suis las de toutes ces courbettes.

ÉRASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir.
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue:
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
Attiré par l'aspect & le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monſieur ; l'air qu'ici l'on reſpire,
Eſt tout-à-fait mal-ſain : je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-tems,
Et qu'il eſt dangereux & mortel aux paſſans.

AGATHE.

Hélas! rien n'eſt plus vrai : depuis que j'y reſpire,
Je languis nuit & jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a perce ce matin,
Et je défie ici toux, fievre, apoplexie,
De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.

ÉRASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air ſi fleuri, vous manquiez de ſanté.

ALBERT.

Qu'elle ſe porte bien, ou qu'elle ſoit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ÉRASTE.

Cet objet que le Ciel a pris ſoin de parer,
Cette vue où mon œil ſe plait à s'égarer,
Enchante mes regards ; & jamais la nature
N'étala ſes attraits avec tant de parure.
Mon cœur eſt amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays eſt beau, chacun en parle ainſi :
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée ;
Votre chaiſe à préſent doit être accommodée ;
Votre préſence ici ne fait aucun beſoin ;
Partez ; vous devriez être déja bien loin.

ÉRASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie....

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.
(à Agathe & à Lisette.)
Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monsieur....

ALBERT.

Eh! rentrez, vous dit-on.

ÉRASTE.

Je me retirerai plutôt que d'être cause
Que Madame, pour moi, souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, Monsieur, demeurez : &, jusques à demain,
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin ;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal sûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie !

AGATHE *rentre.*

SCENE IV.

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Lisette.*

ALLONS, vîte rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai :
Mais, devant ces Meſſieurs, tout haut, je vous dirai,
Que le Ciel enverra quelque honnête perſonne,
Pour faire enfin ceſſer les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de ſix mois, dans ce Cloître nouveau,
Nous n'avons apperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée eſt interdite.
Tout, dans cette maiſon, eſt ſujet à viſite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'eſt du genre féminin.
Jugez ſi quelque fille en ce lieu peut ſe plaire.

ALBERT, *lui mettant la main ſur la bouche, & la faiſant rentrer.*

Ah! je t'arracherai ta langue de vipere.

SCENE V.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *bas.*

Je ne veux point ſi-tôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le tems que les barreaux ſoient mis :
Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
(haut.)
Çà, de quoi s'agit-il ? Parlez, vous voilà maître :
Mais, ſur-tout, ſoyez bref.

ÉRASTE.

Je ſuis fâché, vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire, ma fille ?

ÉRASTE.

Eſt-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela ſera bientôt.

ÉRASTE.

J'en ſuis ravi dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau deſſein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui ſont toutes ſi coquettes !....

ALBERT.

J'empêcherai, parbleu, que celle que je prends
Ne ſuive la maniere & le train de ce tems.

CRISPIN.

Ah ! que vous ferez bien ! Je ſuis ſi ſoul des femmes !...
Et je ſuis ſi ravi, quand quelques bonnes ames
Se ſervent de main-miſe un peu de tems en tems....

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, & parle de bon ſens.

ÉRASTE.

Pour moi, je ne vois rien de ſi digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort ſur la foi d'une femme ;
Qui, ſans être jamais de ſoupçons combattu,
Compte tranquillement ſur ſa frêle vertu,
Croit qu'on fit pour lui ſeul une femme fidelle.
Il faut faire, ſoi-même, en tout tems, ſentinelle ;
Suivre par-tout ſes pas ; l'enfermer, s'il le faut ;
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut :
Et, malgré tous les ſoins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, quel qu'il ſoit, en eſt toujours la dupe.

ALBERT.

Nous ſommes un peu grecs ſur ces matieres-là ;
Qui pourra m'attraper, bien habile ſera.
Chaque jour, là-dedans, j'invente quelque adreſſe,
Pour mieux déconcerter leur ruſe & leur fineſſe.
Ma foi, vous aurez beau, Meſſieurs leurs partiſans,
Débonnaires maris, doucereux courtiſans,
Abbés blonds & muſqués qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux ſoit d'un accès facile,
Publier que je ſuis un brutal, un jaloux ;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ÉRASTE.

Quand vous ſeriez jaloux, devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur ſenſible & tendre ?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant.
Bien des gens cependant raiſonnent autrement.

Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,
Est plutôt le tyran, que l'amant d'une Belle :
Sans relâche agité de fureur & d'ennui,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui :
Insurpportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire :
Mais pour moi, je soutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, & qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animer,
Céder à ce penchant ; & qu'il faut, dans la vie,
Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monsieur, par votre esprit.
Je voudrois, pour beaucoup, que cela fût écrit,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monsieur : là, pour vous satisfaire,
Je vous l'écrirai tout sans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Je vous suis obligé, je m'en souviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre chose à me dire.
Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.
Que le Ciel vous maintienne en ces bons sentimens :
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-tems.

SCENE VI.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

Au ſecours ! Aux voiſins ! Quel accident terrible !
Quelle triſte aventure ! Ah Ciel ! eſt il poſſible ?
Pauvre ſeigneur Albert, que vas-tu devenir ?
Le coup eſt trop mortel ; je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

LISETTE.

La plus rude diſgrace....

ALBERT.

Mais encor faut-il bien ſavoir ce qui ſe paſſe.

LISETTE.

Agathe....

ÉRASTE.

Hé bien ! Agathe ?

LISETTE.

Agathe, en ce moment ;
Vient de devenir folle, & tout ſubitement.

ALBERT.

Agathe eſt folle !

ÉRASTE.

Ah Ciel !

ALBERT.

Cela n'eſt pas croyable.

LISETTE.

Ah ! Monſieur, ce malheur n'eſt que trop véritable.
Quand, par votre ordre exprès, elle a vu travailler
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller ;
Qu'elle a vu ces barreaux & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit ſa fenêtre ;
J'ai, dans le même inſtant, vu ſes yeux s'égarer,
Et ſon eſprit frappé ſoudain s'évaporer.
Elle tient des diſcours remplis d'extravagance,
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danſe.
Elle prend un habit, puis le change ſoudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer ſous ſa main.
Tout-à-l'heure elle a mis, dans votre garderobe,
Votre large culotte & votre grande robe ;
Puis prenant ſa guittare, elle a, de ſa façon
Chanté différens airs en différent jargon.
Enfin, c'eſt cent fois pis que je ne puis vous dire :
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ÉRASTE.

Qu'entends-je ? Juſte Ciel !

ALBERT.

Quel funeſte malheur !

LISETTE.

De ce triſte accident vous êtes ſeul l'auteur ;
Et voilà ce que c'eſt que d'enfermer les filles !

ALBERT.

Maudite prévoyance, & malheureuſes grilles !

LISETTE.

J'ai voulu dans ſa chambre un moment l'enfermer,
C'étoient des hurlemens qu'on ne peut exprimer ;

De rage elle battoit les murs avec ſa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

SCENE VII.

AGATHE, ALBERT, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

HÉLAS! à tout moment
Elle change de forme & de déguiſement.

AGATHE *en habit d'Eſpagnolette, avec une guittare, faiſant le Muſicien, chante.*

Toute la nuit entiere,
Un vieux vilain matou
Me guette ſur la gouttiere.
Ah! qu'il eſt fou!
Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

ÉRASTE, *bas à Criſpin.*

Malgré ſon mal, Criſpin, l'aimable & doux viſage!

CRISPIN, *bas.*

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus ſage.

AGATHE *chante.*

Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou?

Vous êtes du métier ? Muſiciens, s'entend?
Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant?
Je ſuis, ainſi que vous, membre de la muſique,
Enfant de *G re ſol ;* & de plus, je m'en pique.
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain *Duo*, que je trouve excellent
Parcequ'il eſt de moi, je veux, ſans complaiſance,
Que chacun de vous deux m'en diſe ce qu'il penſe.

ALBERT.

Ah ! ma chere Liſette, elle a perdu l'eſprit.

LISETTE.

Qui le ſait mieux que moi ? Ne vous l'ai-je pas dit?

AGATHE *chante un petit prélude.*

CRISPIN.

Ce qui m'en plaît, Monſieur, ſa folie eſt gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, & la mine hagarde.

AGATHE.

J'aime les gens de l'art.

(Elle préſente une main à Albert qu'elle ſecoue rudement, & laiſſe baiſer l'autre à Eraſte.)

Touchez là, touchez là.
L'air que vous entendrez eſt fait en *A mi la ;*
C'eſt mon ton favori : la muſique en eſt vive,
Biſarre, pétulante, & fort récréative ;
Les mouvemens légers, nouveaux, vifs & preſſés.
L'on m'envoya chercher, un de ces jours paſſés,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès long-tems au lit paralytique :
Dès que j'eus mis en chant un certain rigaudon,
Trois ſages Médecins venus dans la maiſon,

La garde, le malade, un vieil Apothicaire
Qui venoit d'exercer ſon grave miniſtere,
Sans reſpect du métier, ſe prenant par la main,
Se mirent à danſer juſques au lendemain.

CRISPIN, *à Eraſte.*

Voir une Faculté faire en rond une danſe,
Et ſortir dans la rue ainſi tous en cadence,
Cela doit être beau, Monſieur!

ÉRASTE, *bas à Criſpin.*

Quoi! malheureux,
Tu peux rire, & la voir en cet état affreux!

AGATHE.

Attendez... doucement... mon démon de muſique
M'agite, me ſaiſit... je tiens du chromatique.
Les cheveux à la tête en dreſſeront d'horreur...
Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur.
Je ſens qu'en tons heureux ma verve ſe dégorge.
(*Elle touſſe beaucoup, & crache au nez d'Albert.*)
Pouah. C'eſt un diéſis que j'avois à la gorge.
Or donc, dans le *Duo* dont il eſt queſtion,
Vous y verrez du vif & de la paſſion:
Je réuſſis des mieux & dans l'un & dans l'autre.
(*Elle donne un papier de muſique à Albert, & une lettre à Eraſte.*)
Voilà votre partie; & vous, voilà la vôtre.
(*Elle touſſe pour ſe préparer à chanter.*)

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu; je crains les diéſis.

LISETTE, *à part.*

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris,

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur eſt extrême.
Je ſuis Seigneur Albert, qui te chéris, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien! je chanterai;
Et, ſi c'eſt ton deſir encor, je danſerai.

ÉRASTE, *ouvrant ſon papier, à part.*

Une lettre, Criſpin!

CRISPIN, *bas à Éraſte.*

Ah! ciel! quelle aventure!
Le maître de muſique entend la tablature.

AGATHE.

Çà, comptez bien vos tems, pour partir; cette fois
C'eſt vous qui commencez. Allons vîte. Un, deux, trois.

(Elle donne un coup du papier dont elle bat la meſure ſur la tête d'Albert, & frappe du pied ſur le ſien avec colere.)

Partez donc, partez donc, Muſicien barbare,
Ignorant par nature, ainſi que par bécare.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ſes joncs,
T'a donné de ton art les premieres leçons?
Sais-tu, dans un concert, ou croaſſer ou braire?

ALBERT.

Je vous ai déja dit, ſans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être Muſicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne ſachant rien,
Interrompre un concert, où ta ſeule préſence
Cauſe des contre-tems & de la diſcordance?

Vit-on jamais un âne eſſayer des *bémols*,
Et ſe mêler au chant des tendres roſſignols ?
Jamais un noir corbeau, de malheureux préſage,
Troubla-t-il des ſerins l'agréable ramage ?
Et jamais, dans les bois, un ſiniſtre hibou,
Pour chanter en concert, ſortit-il de ſon trou ?
Tu n'es & ne ſeras qu'un ſot toute ta vie.

CRISPIN, *à Agathe.*

Mon maître, comme il faut, chantera ſa partie ;
J'en ſuis ſa caution.

AGATHE.

Il faut que, dès ce ſoir,
Dans une ſérénade il montre ſon ſavoir ;
Qu'il faſſe une muſique, & prompte, & vive, & tendre,
Qui m'enleve !

LISETTE, *à Criſpin.*

Entends-tu ?

CRISPIN.

Je commence à comprendre,
C'eſt... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en muſique, eſt un morceau bien fort,
(*bas à Agathe.*)
Et qui coûte beaucoup. Nous n'avons pas un double.

AGATHE, *bas à Criſpin.*

Nous pourvoirons à tout, qu'aucun ſoin ne vous trouble,

ÉRASTE, *à Agathe.*

Vous verrez que je ſuis un homme de concert,
Et que je ſais, de plus, chanter à livre ouvert.

AGATHE *chante.*

L'Ucelletto,
No, non è matto,
Chi, cercando di quà, di là,
Va trovando la libertà :
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa ſol, fa ſol la.

Al diſpetto
D'un vecchio bruto,
E cercando di quà, di là,
L'Ucelletto ſi ſalverà :
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa ſol, fa ſol la.

(Elle ſort en chantant & en danſant autour d'Éraſte.

SCENE VIII.

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT.

LISETTE, ſuivons-la ; voyons s'il eſt poſſible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

SCENE IX.

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Ma pauvre maitreſſe ! Ah ! j'ai le cœur ſi ſaiſi !...
Je crois que je m'en vais devenir folle auſſi.

(*Elle ſort en chantant & en danſant autour de Criſpin.*)

SCENE X.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, *ouvrant la lettre.*

Il eſt entré. Liſons....

» Vous ſerez ſurpris du parti que je prends : mais l'eſ-
» clavage où je me trouve devenant plus dur chaque
» jour, j'ai cru qu'il m'étoit permis de tout entre-
» prendre. Vous, de votre côté, eſſayez tout pour me
» délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais au-
» tant que je vous aime.

Que dis tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, & de cette folie?

CRISPIN.

J'admire les reſſorts de l'eſprit féminin,
Quand il eſt agité de l'amoureux lutin.

ÉRASTE.

Il faut que, cette nuit, ſans plus longue remiſe,
Nous faſſions éclater quelque noble entrepriſe,
Et que nous l'arrachions, Criſpin, d'un joug ſi dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever ?

ÉRASTE.

Ce ſeroit le plus ſûr,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant ſervice,
Je crains après cela....

ÉRASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La Juſtice.

ÉRASTE.

C'eſt pour nous épouſer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien entendu.
Vous ſerez épouſé ; moi, je ſerai pendu.

ÉRASTE.

Il me vient un deſſein.... Tu connois bien Clitandre ?

CRISPIN.

Oui-dà.

ÉRASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :
Son château n'eſt pas loin ; c'eſt chez lui que je veux
Me choiſir un aſyle en partant de ces lieux.

Là, bravant du jaloux le dépit & la rage,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joie & le plaisir regnent dans ce séjour,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.

SCENE XI.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Eraste.*

Ah! Monsieur, excusez l'ennui qui me possede.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remede.
Cet homme est à vous?

ÉRASTE.

Oui.

ALBERT.

De grace, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ÉRASTE.

Et que peut-il pour vous? Parlez.

ALBERT.

De sa science
Il a daigné tantôt me faire confidence:
Il a mille secrets pour guérir bien des maux;
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet salutaire.....
Mais vous m'avez tantôt traité d'une maniere!..

ALBERT, *à Crispin.*

Ah! Monsieur!

CRISPIN.

Refuſer, lorſqu'on vous en prioit,
De dire le chemin & l'heure qu'il étoit!

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous, ſans pitié, voir éreindre les jours
D'un objet ſi charmant, ſans lui donner ſecours?
(à Eraſte.)
Monſieur, parlez pour moi.

ÉRASTE.

Criſpin, je t'en conjure,
Tâche à guérir le mal que cette Belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon reſſentiment.
(à Albert.)
Oui, je veux la guérir, & radicalement.

ALBERT.

Quoi! vous pourriez?....

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Le remede qu'il eſt plus à propos de ſuivre....
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais auſſi ſoyez ſûr que mon bien, & ma vie....

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne ſoit guérie.

SCENE XII.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

QUE veut dire cela ? Par quel heureux deſtin
Es-tu donc à ſes yeux devenu Médecin ?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce que je puis vous dire,
C'eſt que tantôt, ſa vue ayant ſu m'interdire,
Pour cacher mon deſſein & me déguiſer mieux,
J'ai dit que je cherchois des ſimples dans ces lieux ;
Que j'avois, pour tous maux, des ſecrets admirables,
Et faiſois tous les jours des cures incurables ;
Et voilà juſtement ce qui fait ſon erreur.

ÉRASTE.

Il en faut profiter. Je reſſens dans mon cœur
Renaître, en ce moment, l'eſpérance & la joie.
Allons nous conſulter, & voir par quelle voie
Nous pourrons réuſſir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes ſecrets.

CRISPIN.

Moi, je ſuis prêt à tout : mais il eſt inutile
D'entreprendre un projet, ſans ce premier mobile.
Nous ſommes ſans argent ; qui nous en donnera ?

ÉRASTE, *montrant ſa lettre.*

L'amour y pourvoira.

SCENE XIII.

CRISPIN, *seul.*

L'AMOUR y pourvoira.
Il semble à ces Messieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour soient des lettres de change.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, *seul.*

Je ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour une fois, s'emparant de son ame,
Lui peut communiquer son génie & sa flamme!
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le dois,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous seroit nécessaire.

SCENE II.

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT, *à part.*

Je ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours; tout accroît mon tourment.
Près d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble;
Son accès de folie à chaque instant redouble.

(à Eraſte.)

Ah ! Monſieur, ſuis-je aſſez au rang de vos amis,
Pour m'aider du ſecours que vous m'avez promis ?
Cet homme qui tantôt m'a vanté ſa ſcience,
Veut-il de ſes ſecrets faire l'expérience ?
En l'état où je ſuis, je dois tout accorder ;
Et, lorſque l'on perd tout, on peut tout hâſarder.

ÉRASTE.

Je me fais un plaiſir de rendre un bon office.
On ſe doit, en tout tems, l'un à l'autre ſervice.
La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit en ces lieux doit ſe rendre :
J'ai voulu ſur le mal le ſonder & l'entendre ;
Mais il m'en a parlé dans des termes ſi nets,
En m'en développant la cauſe & les effets,
Qu'en vérité je crois qu'il en ſait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel ſervice, Monſieur, peut être égal au vôtre ?
Comme le Ciel envoie ici, ſans y ſonger,
Cette honnête perſonne exprès pour m'obliger !

ÉRASTE.

Je ne garantis point ſa ſcience profonde.
Vous ſavez que ces gens, venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des tréſors :
C'eſt beaucoup s'ils n'ont pas reſſuſcité des morts.
Mais, ſi l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme eſt votre affaire ;
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le ſouhaitez, vous en ferez l'eſſai.
D'un office d'ami ſimplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, de ſon mérite.

Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
Apprendre, en voyageant, des secrets surprenans.

SCENE III.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE.

Ah Ciel! vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

SCENE IV.

AGATHE *en vieille*, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

AGATHE.

Bon jour, mes doux amis: Dieu vous gard', mes enfans.
Hé bien! qu'est ce? Comment passez-vous votre tems?
Que le Ciel pour long-tems la santé vous envoie,
Vous conserve gaillards, & vous maintienne en joie.
Le chagrin ne vaut rien, & ronge les esprits.
Il faut se divertir; c'est moi qui vous le dis.

ÉRASTE.

Je la trouve charmante; &, malgré sa vieillesse,
On trouveroit encor des retours de jeunesse.

AGATHE.

Ho ! vous me regardez ! Vous êtes ébobis
De me trouver si fraîche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tout tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, & je lis sans lunettes.
Je sirote mon vin, quel qu'il soit, vieux, nouveau ;
Je fais rubis sur l'ongle, & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peste !

AGATHE.

Oui vraiment, du Champagne encor, sans qu'il en reste.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous ! quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint Martin.

LISETTE.

La jeunesse est complette.

AGATHE.

Tout autant : mais je suis encore verdelette ;
Et je ne laisse pas, à l'âge où me voilà,
D'avoir des serviteurs, & qui m'en content, dà.
Mais vois-tu, mon ami ! veux-tu que je te dise ?
Les hommes d'aujourd'hui, c'est pietre marchandise ;
Ils ne valent plus rien : &, pour en ramasser,
Tiens, je ne voudrois pas seulement me baisser.

ÉRASTE, *bas à Albert.*

De ces vapeurs souvent est-elle travaillée ?

ALBERT, *bas à Eraste.*

Hélas ! Jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.
Les enfans cependant m'ont fait beaucoup de tort :

Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit mise à treize ans en ménage.
C'eſt tuer la jeuneſſe, à vous en parler franc,
Que la mettre ſi-tôt en un péril ſi grand.
Je ne me ſouviens pas d'avoir preſque été fille.
A vous dire le vrai, j'étois aſſez gentille.
A vingt ſept ans, j'avois déja quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fécondité! Quatorze!

AGATHE.

Oui, tout grouillans,
Et tous garçons encor; je n'en avois point d'autres,
Et n'en voyois aucun tourné comme les nôtres.
Mais ce ſont des frippons, & qui finiront mal:
Les malheureux voudroient me voir à l'Hôpital.
Croiriez-vous que, depuis la mort de feu leur pere,
Ils m'ont, juſqu'à-préſent, chicané mon douaire?
Un douaire gagné ſi légitimement!

ALBERT, *à part.*

Hélas! peut-on plus loin pouſſer l'égarement?

LISETTE, *à part.*

La fripponne, ma foi, joue, à charmer, ſes rôles.

AGATHE, *à Albert.*

J'aurois très grand beſoin de quelque cent piſtoles;
Prêtez les moi, Monſieur, pour ſubvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant: mais, pour te ſatisfaire,
J'avancerai les frais, & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours ſera le déſeſpoir.

CRISPIN.

J'admire les reſſorts de l'eſprit féminin,
Quand il eſt agité de l'amoureux lutin.

ÉRASTE.

Il faut que, cette nuit, ſans plus longue remiſe,
Nous faſſions éclater quelque noble entrepriſe,
Et que nous l'arrachions, Criſpin, d'un joug ſi dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever ?

ÉRASTE.

Ce ſeroit le plus ſûr,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant ſervice,
Je crains après cela....

ÉRASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La Juſtice.

ÉRASTE.

C'eſt pour nous épouſer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien entendu.
Vous ſerez épouſé ; moi, je ſerai pendu.

ÉRASTE.

Il me vient un deſſein.... Tu connois bien Clitandre ?

CRISPIN.

Oui-dà.

ÉRASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :
Son château n'eſt pas loin ; c'eſt chez lui que je veux
Me choiſir un aſyle en partant de ces lieux.

Là, bravant du jaloux le dépit & la rage,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joie & le plaisir regnent dans ce séjour,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.

SCENE XI.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Eraste.*

Ah! Monsieur, excusez l'ennui qui me possede.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remede.
Cet homme est à vous?

ÉRASTE.

Oui.

ALBERT.

De grace, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ÉRASTE.

Et que peut-il pour vous? Parlez.

ALBERT.

De sa science
Il a daigné tantôt me faire confidence:
Il a mille secrets pour guérir bien des maux;
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet salutaire.....
Mais vous m'avez tantôt traité d'une maniere!..

ALBERT, *à Crispin.*

Ah! Monsieur!

SCENE VI.

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'impatiente.

ÉRASTE.

Je ne sais qui l'arrête ; il devroit être ici.
Mais je le vois qui vient ; n'ayez plus de souci.

SCENE VII.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Crispin.*

Eh ! Monsieur, venez donc. Avec impatience,
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN.

Un savant Philosophe a dit élégamment :
» Dans tout ce que tu fais, hâte toi lentement ».
J'ai depuis peu de tems pourtant bien fait des choses,
Pour savoir si le mal dont nous cherchons les causes,
Réside dans la basse ou haute région :
Hippocrate dit oui, mais Galien dit non ;

Et, pour mettre d'accord ces deux Meſſieurs enſemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me ſemble.

ALBERT.

Vous voyez donc, Monſieur, d'où procede ſon mal?

CRISPIN.

Je le vois auſſi net qu'à travers un cryſtal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous ſaurez que, depuis tantôt, la Belle
Sent toujours de ſon mal quelque criſe nouvelle:
En ces lieux écartés n'ayant nuls Médecins,
Monſieur m'a conſeillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle ſeroit beaucoup mieux dans les ſiennes;
Mais j'eſpere employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois?

CRISPIN.

Moi? ſi j'en ai guéri? Ah! vraiment, je le crois.
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots, qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'Infante de Congo,
Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.
Je laiſſe aux Médecins exercer leur ſcience
Sur les maux dont le corps reſſent la violence:
Mais l'objet de mon art eſt plus noble; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'eſprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fuſſiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hypocondriaque,
Pour avoir le plaiſir de vous rendre demain
Sage, comme je ſuis, & de corps auſſi ſain.

ALBERT.

Je vous suis obligé, Monsieur, d'un si grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de tems, entrons chez cette Belle.

ALBERT, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît, Monsieur, il n'en est pas besoin;
Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

SCENE VIII.

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse.
Agathe, en ton absence, avec un tour d'adresse,
A su tirer d'Albert ces cent louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc?

ÉRASTE.

Tu sauras le tout avec le tems.
Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
De quoi sauver Agathe, & nous mettre en voyage.
Pourvu qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter:
Tant qu'il suivra ses pas, nous ne saurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi, je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi-mot.

ÉRASTE.

J'imagine un moyen des plus fous ; mais qu'importe !
La piece en vaudra mieux, plus elle ſera forte.
Il faut convaincre Albert, qu'avec de certains mots,
Ainſi que tu l'as dit déja fort à propos,
Tu pourrois la guérir de cette maladie,
Si quelque autre vouloit prendre la frénéſie.
Je m'offrirai d'abord à tout évenement.
Laiſſe-moi faire après le reſte ſeulement :
Va, ſi de belle peur le vieillard ne trépaſſe,
Il faudra, pour le moins, qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez vous qu'Agathe à ce deſſein,
Sans en avoir rien ſu, puiſſe prêter la main ?

ÉRASTE.

Je l'inſtruirai de tout, je t'en donne parole.
Mais ſonge ſeulement à bien jouer ton rôle ;
Et, lorſque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuſe le vieillard du mieux qu'il ſe pourra,
Pour me donner le tems d'expliquer le myſtere,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui ſort.

SCENE IX.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

DIEU conduiſe la barque, & la mette à bon port!

ALBERT.

Ah! Meſſieurs, ſa folie, à chaque inſtant, augmente:
Un tranſport martial à préſent la tourmente.
De l'habit, dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'eſt miſe en homme. En cet accès fatal,
Elle a pris auſſitôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de ſang, de combats:
Mon argent doit ſervir à lever des ſoldats;
Elle veut m'enrôler.

SCENE X.

ALBERT, ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE *en juſtaucorps, avec un bonnet de Dragon.*

MORBLEU, vive la guerre!
Je ne puis plus reſter inutile ſur terre.
(à Eraſte.)
Mon équipage eſt prêt. Ah! Marquis, en ce lieu
Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne;
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel! quel égarement!

AGATHE.

Parbleu! les Officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux Uſuriers:
Pour tirer de leurs mains cent mauvaiſes piſtoles,
Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rôles!
Celui qui m'a prêté ſon argent, je le tiens
Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien,
Que l'on puiſſe trouver en affaires pareilles:
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ſes oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller ſervir le Roi;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ÉRASTE.

Par-tout où vous irez, je ſuis de la partie.
(*bas à Albert.*)
Il faut, avec prudence, entrer dans ſa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaiſir l'étendard de l'Amour.
Je puis, ſous ſes drapeaux, aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'eſprit, des manieres;
Je ſais l'art de réduire aiſément les plus fieres.
Mais quoi! Que voulez-vous? Je ne ſuis point leur fait.
Le beau ſexe ſur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire eſt mon penchant : cette gloire inhumaine
A ſon char éclatant en eſclave m'enchaîne.
Ce pauvre ſexe meurt & d'amour & d'ennui,
Sans que je ſois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délai; je cours où la gloire m'appelle.
(*à Criſpin.*)
Amene mes chevaux. L'occaſion eſt belle,
Partons, courons, volons.

ÉRASTE *parle bas à Agathe.*

CRISPIN, *à Albert.*

Je ne la quitte pas,
Et ſuis prêt à la ſuivre au milieu des combats.

ALBERT *ſurprend Eraſte parlant bas à Agathe.*

ÉRASTE, *à Albert.*

J'examinois ſes yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent ſans doute va la prendre,
Lequel ſera ſuivi d'un aſſoupiſſement :
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vîtement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déja d'être au champ de la gloire!
D'aller aux ennemis arracher la victoire!

Que de veuves en deuil ! Que d'amantes en pleurs!
Enfans, suivez moi tous ; ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout ressente ici l'horreur & le carnage.
La baïonnette au bout du fusil. Ferme ; bon ;
Frappez. Serrez vos rangs ; percez cet escadron.
Les coquins n'oseroient soutenir votre vue.
Ah ! marauds, vous fuyez ! Non, point de quartier ; tue.
(*Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.*)

CRISPIN.

En peu de tems voilà bien du sang répandu.

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prépare bien, je la vois qui repose.
(*Il parle à l'écart d'Albert, tandis qu'Eraste parle bas à Agathe.*)
Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose
Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité,
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a saisi son idée.

LISETTE.

Comment ! la pauvre fille est-elle possédée ?

CRISPIN.

Ce démon violent, dont il faut la sauver,
Est bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un sujet, dans cette maladie,
En qui je fisse entrer cet esprit de folie,
Je vous répondrois bien....

ALBERT.

Lisette est un sujet
Qui, sans aller plus loin, vous servira d'objet.

LISETTE.

Je vous baise les mains, & vous donne parole
Que je n'en ferai rien : je ne suis que trop folle.

ÉRASTE, *à Crispin.*

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant.

CRISPIN.

Malepeste! ceci n'est pas un jeu d'enfant.
On ne sauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend séance,
Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément ;
Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

ÉRASTE, *à Albert.*

Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va sa science,
Je veux bien me livrer à son expérience.
Je commence à douter de l'effet ; & je crois
Qu'il s'est voulu moquer & de vous & de moi.
Je veux l'embarrasser.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre ;
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Eh ! non ; comme cela,
Un genou contre terre, & vous tenez bien là,
Toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée,
Votre main dans la sienne étroitement serrée.
(à Albert.)
Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain ?

ALBERT.

Oui, je consens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre,
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.

(*Il fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux amans, en disant :*)

MICROC, SALAM, HYPOCRATA.

AGATHE, *se levant de son fauteuil.*

Ciel ! quel nuage épais se dissipe à mes yeux !

ÉRASTE, *se levant.*

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux !

AGATHE.

Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble !

ÉRASTE.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble !
Quels abîmes profonds s'entr'ouvrent sous mes pas !
Quel dragon me poursuit ! Ah ! traître, tu mourras :
D'un monstre tel que toi je veux purger le monde.

(*Il poursuit Albert l'épée à la main.*)

CRISPIN, *se mettant au-devant d'Eraste, à Albert.*

Ah ! Monsieur, évitez sa rage furibonde.
Sauvez-vous, sauvez-vous.

ÉRASTE.

Laissez moi de son flanc
Tirer des flots mêlés de poison & de sang.

CRISPIN, *retenant Eraste.*

Aux accès violens dont son cœur se transporte,
Je vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

ÉRASTE.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN, *de même.*

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,

De bon esprit de vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit & ces vapeurs de guerre?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, *tirant sa clef.*

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.
Lisette, tiens ma clef; va, cours vîte là-haut;
Prends la fiole où....

LISETTE.

Je crains, en ce désordre extrême,
De faire un *qui pro quo*; vous feriez mieux vous-même.

CRISPIN, *de même.*

Courez donc au plutôt. Laisserez-vous périr
Un homme qui, pour vous, s'est offert à mourir?

LISETTE, *poussant Albert.*

Allez vîte, allez donc.

ALBERT, *sortant.*

Je reviens tout à l'heure.

SCENE XI.

ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Ne perdons point de tems, quittons cette demeure.
Ce bois nous favorise ; Albert ne saura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon sort & ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crispin ! & *vivat* la Folie !
Allons courir les champs, pour remplir notre sort ;
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCENE XII *& derniere.*

ALBERT, *seul, tenant une fiole.*

J'apporte un élixir d'une force étonnante.
Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante !
Lisette ! Agathe ! O Ciel ! tout est sourd à mes cris.
Que sont-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?
Au voleur ! à la force ! au secours ! Je succombe.
Où marcher ? Où courir ? Je chancelle ; je tombe.

Par leur feinte folie ils m'ont enfin ſéduit ;
Et moi ſeul en ce jour j'avois perdu l'eſprit.
Voilà de mon amour la ſuite ridicule.
Ah ! maudite bouteille, & vieillard trop crédule!
Allons, ſuivons leurs pas ; ne nous arrêtons plus.
Traîtres de raviſſeurs, vous ſerez tous pendus.
Et toi, ſexe trompeur, plus à craindre ſur terre
Que le feu, que la faim, que la peſte & la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit :
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

Divertiſſement pour la Comédie des Folies Amoureuſes.

ACTEURS

DU MARIAGE DE LA FOLIE.

CLITANDRE, Ami d'Éraſte.

ÉRASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, Amante d'Éraſte.

ALBERT, Jaloux & Tuteur d'Agathe.

LISETTE, Servante de M. Albert.

CRISPIN, Valet d'Éraſte.

MOMUS.

LA FOLIE.

LE CARNAVAL.

Troupe de gens maſqués.

Une Pagode.

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

Divertissement pour la Comédie des Folies Amoureuses.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ÉRASTE.

Tu ne pouvois, ami, faire un plus digne choix.
Cette jeune beauté ravit, enleve, enchante :
Aux yeux de tout le monde elle est toute charmante ;
Et je te trouve heureux de vivre sous ses loix.

ÉRASTE.

Je le suis d'autant plus, que, selon mon attente,
Je retrouve toujours le même cœur en toi,
Un ami généreux, une ame bienfaisante,
Qui prend à mon bonheur la même part que moi ;
Et l'accueil qu'ici je reçois,
Est une faveur éclatante,
Que je ressens comme je dois.

CLITANDRE.

Point de compliment, je te prie :
Nous sommes amis de long-tems ;
Banniſſons la cérémonie.
Je ſuis ravi de t'avoir dans un tems
Où ſe trouve chez moi ſi bonne compagnie.
Attendant que tes feux ſoient tout-à-fait contens,
Pendant que votre hymen s'apprête,
A vous déſennuyer nous travaillerons tous ;
Et nous honorerons la fête
Des amuſemens les plus doux.

ÉRASTE.

Tout reſpire chez toi la joie & l'alégreſſe,
Y peut-on manquer de plaiſirs ?
A-t-on même le tems de former des deſirs ?
De tous les environs la brillante jeuneſſe
A te faire la cour donne tous ſes loiſirs :
Tu la reçois avec nobleſſe ;
Grand' chere, vin délicieux,
Belle maiſon, liberté toute entiere,
Bals, concerts, enfin tout ce qui peut ſatisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux.
Ici le moindre domeſtique
A du talent pour la muſique :
Chacun, d'un ſoin officieux,
A ce qui peut plaire s'applique.
Les hôtes même, en entrant au château,
Semblent du maître épouſer le génie.
Toujours ſociété choiſie ;
Et, ce qui me paroît ſurprenant & nouveau,
Grand monde & bonne compagnie.

CLITANDRE.

Pour être heureux, je l'avouerai,
Je me suis fait une façon de vie
A qui les souverains pourroient porter envie;
Et, tant qu'il se pourra, je la continuerai.
Selon mes revenus je regle ma dépense;
Et je ne vivrois pas content,
Si, toujours en argent comptant,
Je n'en avois au moins deux ans d'avance.
Les Dames, le jeu, ni le vin,
Ne m'arrachent point à moi-même;
Et cependant je bois, je joue & j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne se rien refuser, voilà tout mon système;
Et de mes jours ainsi j'attraperai la fin.

ÉRASTE.

Sur ce pied-là ton bonheur est extrême.
Heureux qui peut jouir d'un semblable destin!

CLITANDRE.

J'en suis content.

SCENE II.

CLITANDRE, ÉRASTE, CRISPIN *en habit de Médecin.*

CLITANDRE.

Mais que nous veut Crispin ? Comme le voilà fait !

ÉRASTE, *à Crispin.*

Que veux-tu ? Qui t'amene ? Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, Monsieur ; mais je suis hors d'haleine ; Je n'en puis plus.

ÉRASTE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Voici bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment ?

CRISPIN.

Dans ce château l'on a suivi nos pas.

ÉRASTE.

Ah Ciel !

CLITANDRE, *à Éraste.*

Ne craignez rien.

CRISPIN.

Après la belle Hélene Tant de monde ne courut pas.

ÉRASTE.

Traître ! De quoi ris tu ? Dis.

CRISPIN.

De votre embarras.

ÉRASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?
Qui nous a suivis ? Parle. Est-ce notre jaloux ?

CRISPIN.

Non pas, Monsieur ; ce sont des folles & des fous ;
Aux environs d'ici la campagne en est pleine ;
En grande bande ils viennent tous ;
Et Momus, qui vous les amene,
A fait de ce château le lieu du rendez-vous.

ÉRASTE.

Mais toi-même es-tu fou ? Dis-le moi, je te prie.
Quel habit as-tu là ? Que viens-tu nous conter ?

CRISPIN.

Non, par ma foi, Monsieur, ce n'est point rêverie.
Le Carnaval, Momus & la Folie
Viennent, avec leur suite, ici vous visiter.
Et j'ai cru, devant eux, devoir me présenter
En habit de cérémonie.
Suis-je bien ?

CLITANDRE, *à Éraste.*

C'est sans doute une galanterie,
Que quelqu'un de la compagnie,
Pour nous divertir mieux, a pris soin d'inventer.
Chacun, selon son goût, chaque jour en fait naître.
Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'est la Folie en propre original,
Vous dit-on ; de mes yeux moi-même je l'ai vue ;

Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenue,
Riant, danſant, chantant avec le Carnaval,
Avec Momus, tous trois ſuivis d'une cohue.
Ho! vous allez chez vous avoir un joli bal.

CLITANDRE.

C'eſt juſtement ce que je penſe.

CRISPIN.

On ſent déja l'effet de ſa puiſſance.
Je ne vous dirai point ni comment ni par où;
Mais je ſais bien qu'à ſa ſeule préſence
Dans le château tout eſt devenu fou.

ÉRASTE.

Oh! pour toi je vois bien que tu n'es pas trop ſage.

SCENE III.

LISETTE, ÉRASTE, CLITANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

LISETTE, que voilà, ne l'eſt pas davantage.

ÉRASTE, *à Liſette.*

Qu'eſt-ce que tout ceci?

LISETTE.

Me le demandez-vous?
Que pourroit-ce être que la ſuite
De ce que la Folie a déja fait pour vous?
Par elle ma maîtreſſe évite
L'ymen & les fers d'un jaloux.
Elle a trouvé tant d'art, tant de mérite

Dans cette heureuſe invention
Qui facilita notre fuite,
Que c'eſt par admiration
Qu'elle vient vous rendre viſite
Avec un cortege de fous
Les plus divertiſſans de tous.
A la bien recevoir, Meſſieurs, on vous invite.
Juſqu'au jour de votre union,
Ma maitreſſe conſent d'être ſa favorite :
Mais ce n'eſt qu'à condition,
Que, l'hymen fait, elle vous quitte.

ÉRASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il lui plaira :
Je n'ai de ſon pouvoir aucune défiance ;
Et je prévois que ſa préſence,
En nous divertiſſant même, nous ſervira.

CRISPIN.

Avec Momus, la voici qui s'avance.
Joie, honneur, ſalut & ſilence.

Marche fort courte pour Momus & la Folie.

SCENE IV.

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, AGATHE, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

MOMUS.

Cette foule qui suit nos pas,
Est moins folle qu'elle ne semble.
Les plus fous des mortels ne sont pas
Ceux que le plaisir rassemble.

LA FOLIE *chante.*

» De ces agréables demeures
» Le galant Seigneur veut-il bien
» Nous recevoir chez lui pour quelques heures,
» Pour quelques jours, s'il est moyen ?

(*Elle parle.*)

Avec entiere garantie
De n'occuper que son château,
Et de ne remplir le cerveau
Que de quelque heureuse manie.

(*Elle chante.*)

» Je le promets, foi de Folie.

CLITANDRE.

Disposez de ces lieux au gré de votre envie.
Vous m'offrez un parti qui me paroît trop beau ;

Avec plaisir je l'accepte ; & vous êtes
La maitresse chez moi. Madame, ordonnez, faites
Tout ce que vous voudrez ; ce qui vous conviendra
Nous servira de loix ; on vous obeira.

LA FOLIE.

Sur ce pied-là, je puis vous dire
Que j'y viendrai tenir, tous les ans, désormais,
Les États de mon vaste Empire.
J'y viendrai, je vous le promets.
Pour aujourd hui, j'amene ici l'élite
De mes plus fideles sujets,
De qui la troupe favorite
De mes noces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De son mieux chacun s'en acquitte.

LA FOLIE.

Allons, mon fiancé, Monsieur du Carnaval,
Un petit air, en attendant le bal.

LE CARNAVAL *chante.*

» Tandis que, pour quelque tems,
» L'hyver interrompt la guerre,
» Et que, jusqu'au printems,
» Mars a quitté son tonnerre,
» Je viens, avec vous, sur la terre,
» Partager ces heureux instans.
» Venez, enfans de la gloire,
» Vous ranger sous mes drapeaux.
» Après des chants de victoire,
» Qui couronnent vos travaux,
» Chantez des chansons à boire.

» Evitez les trompeurs appas,
» Dont l'amour voudra vous ſurprendre:
» Fuyez & ne l'écoutez pas;
» Gardez-vous d'avoir un cœur trop tendre.

ON DANSE.

MOMUS.

C'eſt ſe trémouſſer hardiment;
Et voilà des folles fringantes,
Qui pourroient mettre en mouvement
Les cervelles les plus peſantes:
Témoin Monſieur du Carnaval.
Voyez de quoi cet animal s'aviſe,
De ſe charger de telle marchandiſe.
Baſte, l'hymen eſt ſûr, il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen eſt ſûr? Pas tout à-fait, je penſe.

LE CARNAVAL, *à la Folie.*

Comment donc?

LA FOLIE, *au Carnaval.*

Rien n'eſt moins certain.

MOMUS.

Ah! ah!

LA FOLIE.

Pour aujourd'hui j'y vois quelque apparence:
Mais je ne le voudrai peut-être pas demain.

(*Elle chante.*)

» La, la, la.

MOMUS, *à la Folie.*

Tu n'a pas réſolu de lui donner la main?

LA FOLIE.

Oui-dà, très volontiers; qu'il la prenne en cadence.

(*Elle chante.*)

» La, la, la.

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danse.
Oh bien! je vais danser aussi par complaisance.
Nous verrons qui s'en lassera.
Allons, gai, quelque contredanse.

(*Il danse.*)

MOMUS, *après avoir dansé.*

Ma foi, je n'en puis plus.

LA FOLIE, *au Carnaval.*

A toi, mon gros bedon.
Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danse point.

LA FOLIE.

Un petit rigaudon:
Je t'en aimerai mieux.

LE CARNAVAL.

Non, je n'en veux rien faire.

LA FOLIE.

Oui! vous le prenez sur ce ton!
Il vous sied bien d'être en colere!
Fi! le vilain, le triste Carnaval!
Je serois bien lottie avec cet animal!
Est-ce donc en grondant que tu prétends me plaire?
Va, je renonce à l'union;
Et j'ai mauvaise opinion
D'un Carnaval atrabilaire.

LE CARNAVAL.

Je ne le ſuis que par réflexion.

LA FOLIE.

Eh ! quand on ſe marie, eſt-ce qu'il en faut faire ?

LE CARNAVAL.

Jeune, folle, & d'humeur légere,
Avec eſprit de contradiction,
Ma divine moitié, ſoit dit ſans vous déplaire,
Vous me ſemblez un peu ſujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord. Rien n'eſt conclu, veux-tu rompre la paille ?
Ce n'eſt point un affront pour moi que tes refus.
Je m'en moque, & voilà Momus
Qui, tout Dieu qu'il eſt....

MOMUS.

Tout coup vaille.
Je ſuis toujours prêt d'épouſer :
Et j'enrage en effet de voir que la Folie,
Trop facile à s'humaniſer,
S'encanaille & ſe méſallie,
Et qu'un ſimple mortel prétende en abuſer
Juſqu'au point de la mépriſer.
Monſieur du Carnaval....

LE CARNAVAL.

Chacun ſait ſon affaire,
Monſieur Momus. Perſonne, que je crois,
Dans tout pays n'eſt inſtruit, mieux que moi,
Des bons tours qu'aux maris les femmes ſavent faire ;
Et le tems où je regne, eſt celui d'ordinaire
Le plus propre à couvrir un manquement de foi.
Depuis que je ſuis dans l'emploi,

J'ai vu l'Hymen traité de gaillarde maniere :
Et ce que tous les jours je vois,
Seigneur Momus, fait que je desespere
D'être exempté de la commune loi.

MOMUS.

Pauvre sot ! Pourquoi donc songer au mariage ?

LE CARNAVAL.

Je suis amoureux à la rage,
Et ne puis être heureux sans devenir mari.

MOMUS.

Epouse donc, sans tarder davantage ;
Et de l'amour bientôt tu te verras guéri.

LE CARNAVAL.

Hé bien ! soit, ferme, allons, courage ;
Je veux bien n'en pas appeller ;
Et je suis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Ah ! çà, petit mari, lorsque de jalousie
Je te verrai l'ame saisie,
Je saurai bien t'en garantir :
Elle ne se nourrit que dans l'incertitude ;
Et moi, qui ne sais pas mentir,
Si je fais par hasard quelque douce habitude,
Pour te tirer d'inquiétude,
J'aurai soin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand merci.

MOMUS.

Rien n'est plus honnête.

LA FOLIE.

Je suis franche.

LE CARNAVAL.

Achevons la fête,

Au hasard de m'en repentir.
Je sais le monde, & ne suis pas si bête
Que, lorsqu'il me viendra quelque chagrin en tête,
Je ne trouve aisément de quoi le divertir.
Allons, pour plaire à la Folie,
Que chacun avec moi s'allie.

LA FOLIE.

Il va se mettre en train. Ah! le joli garçon!

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu?

LA FOLIE.

C'est selon la chanson.

LE CARNAVAL *chante.*

» L'Hymen en ma faveur allume son flambeau.
» Je suis charmé de ma conquête.
» Amour, viens honorer la fête,
» Et couronner un feu si beau.

MOMUS *chante au Carnaval.*

» L'Hymen en ce beau jour t'apprête
» Une couronne de sa main;
» Tu t'en repentiras peut-être dès demain.
» Souvent, quoique l'Amour soit prié de la fête,
» Il ne l'est pas du lendemain.

LE CARNAVAL *chante.*

» Si l'Amour volage s'envole,
» Et veut me quitter sans retour,
» Viens, Bacchus; c'est toi qui consoles
» De l'inconstance de l'Amour.

MOMUS.

La chanson est jolie.

LA FOLIE.

Oui, j'en ſuis fort contente :
Il me plaît aſſez quand il chante ;
Et, s'il ne s'étoit pas préſenté pour mari,
J'en aurois fait peut-être un favori :
La muſique me prend ; j'ai du foible pour elle.

MOMUS.

On vous la donne telle quelle,
Sans y chercher trop de façon.
Allons, à votre tour, prenez bien votre ton.

ENTRÉE.

Enſuite LA FOLIE *chante.*

» Mortels, que le ſort le plus doux
» Sous mon vaſte empire a fait naître,
» Quelle fortune eſt-ce pour vous,
» Quand vous ſavez bien la connoître !
» Les plus heureux ſont les plus fous ;
» Gardez-vous de ceſſer de l'être.

ENTRÉE.

DANSE EN DIALOGUE

Entre MOMUS & LA FOLIE.

LA FOLIE.

Momus ?

MOMUS.

Plaît-il ?

LA FOLIE.

Tu m'as aimée ?

MOMUS.

Un peu.

LA FOLIE.

Beaucoup.

MOMUS.

Trop tendrement.

LA FOLIE.

De toi j'avois l'ame charmée.

MOMUS.

Pourquoi donc prendre un autre amant ?

LA FOLIE.

J'ai dû changer.

MOMUS.

Et pourquoi, je te prie?

LA FOLIE.

Pour te faire enrager.

MOMUS.

L'excuſe en eſt jolie !

LA FOLIE.

Volage !

MOMUS.

Ingrate !

LA FOLIE.

Ah ! ah !

MOMUS.

Tu ris de mon tourment !

LA FOLIE.

Bon ! ſi j'en uſois autrement,
Je ne ſerois pas la Folie.

MOMUS.

S'il eſt des fous heureux, ils ne le ſont pas tous :
Et vous allez en voir un d'une eſpece
Autant à plaindre....

LA FOLIE.

Qui ſeroit-ce ?

MOMUS.

Monſieur Albert.

ÉRASTE.

Ah Ciel !

AGATHE.

C'eſt mon jaloux.

MOMUS.

Juſtement ; un vieux fou, qui cherche ſa maîtreſſe ;
Et cette maîtreſſe, c'eſt vous.

LA FOLIE.

Qu'il entre, je veux bien l'entendre.

AGATHE.

Eh ! quoi ! Madame, au lieu de le faire chaſſer....

ÉRASTE, *à la Folie.*

Je vous conjure, au nom de l'amour le plus tendre....

LA FOLIE, *à Eraſte.*

Vous l'avez priſe, il faut la rendre,
Mon pauvre ami.

ÉRASTE.

Rien ne m'y peut forcer.

LA FOLIE.

L'un des deux y doit renoncer ;
Et le plus fou des deux de moi doit tout attendre.

ÉRASTE.

Je ſuis perdu, Ciel !

LA FOLIE.

Non, vous y devez prétendre
Plus que vous ne pouvez penſer.
Je me déclare en ceci votre amie ;
Et c'eſt être plus fou qu'un autre aſſurément

De prendre sérieusement
Ce qu'en riant dit la Folie.

ÉRASTE.

Madame....

AGATHE.

Vous cherchiez à nous embarrasser.

LISETTE.

La chose n'étoit pas trop facile à comprendre.
Voici le loup-garou.

SCENE V *& derniere.*

ALBERT, AGATHE, LISETTE, MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, CLITANDRE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, *à Momus.*

Je crains de me méprendre.
A qui, Monsieur, me faut-il adresser ?

MOMUS.

Vous voyez votre Souveraine.

LA FOLIE.

Ah ! le plaisant magot ! Que veux-tu ? Qui t'amene ?

ALBERT.

Une ingrate que j'aime, & qu'un godelureau
Est venu m'enlever jusques chez moi, Madame.

On m'a dit qu'elle étoit ici, je la réclame :
Je la vois ; permettez....

AGATHE, *à Albert.*

Tout beau, Monsieur, tout beau.
Dans vos prétentions quel droit vous autorise ?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parens vous ont mise.

AGATHE.

Ils ont fait un beau coup, vraiment !
Mais, pour réparer leur sottise,
La Folie & l'Amour ont fait adroitement
Réussir l'heureuse entreprise
Qui m'a rendue à mon premier amant :
Il m'a conduite en ce lieu de franchise,
Où sans crainte on peut dire vrai :
Je l'aime autant que je vous hais.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE, *à Agathe.*

Ma favorite,
C'est parler net & clairement ;
Et je suis dans l'étonnement
D'avoir une fille à ma suite,
Qui s'explique si sensément.
(à Albert.)
Sais-tu, mon bon ami, quel parti tu dois prendre ?

ALBERT.

Parlez, De vos conseils je me fais une loi.

LA FOLIE.

Ou te consoler, ou te pendre.

ALBERT.

Me consoler !

LA FOLIE.

Je parle contre moi.
D'extravagant, je veux te rendre sage.
Te consoler, est le meilleur pour toi :
Te pendre, nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais, pour me consoler, que faut-il faire ?

LE CARNAVAL.

Bois.

LE CARNAVAL *chante à Albert.*

» Infortuné, veux-tu m'en croire ?
» Renonce aux plaisirs amoureux ;
» Prends le parti de boire ;
» Laisse là l'Hymen & ses feux.
» La jeunesse a seule en partage
» L'amour & les tendres desirs :
» Mais tu peux encore, à ton âge,
» Suivre Bacchus & ses plaisirs.

ALBERT.

Parbleu, j'y veux passer le reste de ma vie,
Sans être amoureux, ni jaloux.
(à la Folie.)
Madame, je vous remercie.

LA FOLIE, *à Eraste.*

Monsieur, de mon aveu, vous serez son époux.

ALBERT.

Le bon vin déſormais ſera ſeul mon envie ;
Il faut que ce ſoit lui qui nous réconcilie ;
Je brûle d'en boire avec vous.
Dure éternellement ma nouvelle folie !

CHANSON *en branle.*

» Tous les Mortels nous font hommage,
» Les plus ſages & les plus fous ;
» En tous lieux, tous tems, & tout âge,
» Aucun d'eux n'échappe à nos coups.
» Lorſque l'on change dans la vie
» De goût, d'humeur, ou de façon,
» Eſt-ce devenir ſage? Non ;
» Ce n'eſt que changer de folie.

❀

» Damon, jeune, avoit la manie
» De vouloir mourir vieux garçon :
» A trente ans il paſſoit ſa vie
» Plus retiré qu'un vieux barbon ;
» Puis à ſoixante il ſe marie,
» Et devient courtiſan, dit-on.
» Eſt ce devenir ſage? Non ;
» Ce n'eſt que changer de folie.

❀

» Un Amant las d'une cruelle,
» Dont il eſſuya les refus,
» Domte l'amour qu'il a pour elle,
» Et ſe donne tout à Bacchus :

» Dans les flots du vin il oublie
» L'amour qui troubla ſa raiſon.
» Eſt-ce devenir ſage ? Non ;
» Ce n'eſt que changer de folie.

❀

» Un blondin à leſte équipage,
» Grand adorateur de Vénus,
» Diſſipe d'un gros héritage
» Le fonds avec les revenus :
» Puis à vieille riche il s'allie,
» Afin de ſe remettre en fonds.
» Eſt-ce devenir ſage ? Non ;
» Ce n'eſt que changer de folie.

❀

» Chacun où ſon plaiſir l'appelle
» Se porte dans le Carnaval,
» Soit au jeu, ſoit près d'une Belle,
» L'un au Cabaret, l'autre au Bal.
» Vous venez à la Comédie,
» Quand un Opéra n'eſt pas bon.
» Eſt-ce devenir ſage ? Non ;
» Ce n'eſt que changer de folie.

FIN.

LES

MÉNECHMES,

OU

LES JUMEAUX,

COMÉDIE

En Vers, & en cinq Actes ; précédée d'un Prologue en Vers libres ;

Repréſentée, pour la premiere fois, le Vendredi 4 Décembre 1705.

ÉPITRE

ÉPITRE

A MONSIEUR

DESPRÉAUX.

FAVORI des neuf Sœurs, qui, sur le mont Parnasse,
De l'aveu d'Apollon, marches si près d'Horace;
O toi, qui, comme lui, maître en l'art des bons vers,
As joui de ton nom, & mis l'Envie aux fers;
Et qui, par un destin aussi noble que juste,
Trouves pour bienfaiteur un Prince tel qu'Auguste:
Ouvre une main facile; accepte avec plaisir
Un Poëme imparfait, enfant de mon loisir.
De tes traits éclatans admirateur fidele,
Ton style, de tout tems, m'a servi de modele;
Et si quelque bon vers par ma veine est produit,
De tes doctes leçons ce n'est que l'heureux fruit.
Toi-même as bien voulu, sensible à mes prieres,
Sur cet ouvrage offert me prêter des lumieres.
Ton applaudissement, que rien n'a suspendu,
De celui du Public m'a toujours répondu.
Qui peut mieux, en effet, dans le siecle où nous sommes,
Aux regles du bon goût assujettir les hommes?
Qui connoît mieux que toi le cœur & ses travers?
Le bon sens est toujours à son aise en tes vers;

Et, ſous un art heureux découvrant la nature,
La vérité par-tout y brille toute pure.
Mais qui peut, comme toi, prendre un ſi noble eſſor,
Et de tous les métaux tirer des veines d'or?
Que d'Auteurs, en ſuivant Deſpréaux & Pindare,
Se ſont fait un deſtin commun avec Icare!
De tous ces beaux lauriers qu'ils ont cherchés en vain,
Je ne veux qu'une feuille offerte de ta main:
Si je l'ai méritée, & que tu me la donnes,
Ce préſent ſur mon front vaudra mille couronnes;
Et pour diſciple enfin ſi tu veux m'avouer,
C'eſt par cet endroit ſeul qu'on pourra me louer.

REGNARD.

ACTEURS
DU PROLOGUE.

APOLLON.

MERCURE.

PLAUTE.

La Scene eſt ſur le Parnaſſe.

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le Parnasse.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MERCURE.

MERCURE.

Honneur au Seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah ! Dieu vous gard', Seigneur Mercure.
Par quelle agréable aventure
Vous voit-on au sacré Vallon ?

MERCURE.

Vous savez, grand Dieu du Parnasse,
Que je ne me tiens guere en place.
J'ai tant de différens emplois,
Du Couchant jusqu'aux lieux où l'Aurore étincelle,
Que ce n'est pas chose nouvelle
De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous êtes le bras droit du grand Dieu du tonnerre ;
Votre peine est utile aux hommes comme aux Dieux ;

Et c'eſt par vos ſoins que la Terre
Entretient quelquefois commerce avec les Cieux.

MERCURE.

Ce travail me laſſe & m'ennuie,
Lorſque je vois tant de Dieux fainéans
Qui ne ſongent là-haut qu'à reſpirer l'encens,
Et qu'à ſe gorger d'ambroiſie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort d'un trop pénible emploi.
S'il vous falloit donc, comme moi,
Eclairer la machine ronde,
Rendre la nature féconde,
Mener quatre chevaux quinteux,
Riſquer de tomber avec eux
Et de faire un bucher du monde;
Dans ce métier pénible & dangereux,
Vous auriez ſujet de vous plaindre.
Depuis que l'univers eſt ſorti du cahos,
Ai-je encor trouvé, moi, quelque jour de repos?
Quoi qu'il en ſoit, parlons ſans feindre;
A vous ſervir je ſerai diligent.
Le Seigneur Jupiter, dont vous êtes l'Agent,
Honnête ou non, c'eſt dont fort peu je m'embarraſſe,
Pour goûter des plaiſirs nouveaux,
A quelque Nymphe du Parnaſſe
Voudroit-il en dire deux mots?

MERCURE.

Vos Muſes, ailleurs deſtinées,
Sont pour lui par trop ſurannées:
Depuis trois ou quatre mille ans,
Tous vos faiſeurs de vers, mal avec la fortune,
En ont tous épouſé quelqu'une.

Il faut à Jupiter des morceaux plus friands :
La qualité n'eſt pas ce qui plus l'inquiete ;
Une Bergere, une Griſette
Lui fait ſouvent courir les champs.

APOLLON.

Que dit à cela ſon épouſe?

MERCURE.

Elle ſuit les tranſports de ſon humeur jalouſe ;
Mais le bon Jupiter ne s'en étonne pas :
Et là-haut, c'eſt comme ici-bas.
Quand un époux a fait quelque intrigue nouvelle,
La femme a beau crier, le mari va ſon train.
Quand la Dame, en revanche, a formé le deſſein
De ſe dédommager d'un époux infidele,
Et qu'un galant ſe rend patron
De la femme & de la maiſon ;
L'époux a beau gronder, faire le ridicule,
Il faut qu'il en paſſe par-là,
Et qu'il avale la pilule,
Ainſi que Vulcain l'avala.

APOLLON.

Quelle eſt donc la raiſon nouvelle
Qui près d'Apollon vous appelle?

MERCURE.

Je vais vous le dire ; écoutez.
Vous ſavez qu'au Ciel & ſur Terre
On me donne cent qualités.
Je ſuis l'Agent du Dieu qui lance le tonnerre ;
Je conduis les Morts aux Enfers.
Mon pouvoir s'étend ſur les Mers.
Je ſuis le Dieu de l'Eloquence.
Ma planete préſide aux ſous,

Aux marchands ainſi qu'aux filoux ;
Fort petite eſt la différence.
Je donne aux Chymiſtes la loi.
Des pâles Médecins la cohorte aſſaſſine
M'appelle, ſuivant mon emploi,
Le furet de la médecine :
Heureux qui ſe paſſe de moi !

APOLLON.

Entre tant de métiers mis dans votre apanage,
Qui pourroient fatiguer quatre Dieux comme vous,
C'eſt celui de porter, je crois, les billets-doux,
Qui vous occupe davantage.

MERCURE.

Mon crédit eſt tombé, je ſuis de bonne foi.
Chacun, depuis un tems, de ce métier ſe pique ;
Et tant d'honnêtes gens exercent mon emploi,
Que je leur laiſſe ma pratique ;
Ils y ſont preſque tous auſſi ſavans que moi.

APOLLON.

Vous avez trop de modeſtie.
Mais venons donc au fait dont il eſt queſtion.

MERCURE.

Les Spectacles, la Comédie,
Me donnent, à Paris, quelque occupation ;
Je les ai pris ſous ma protection.
Pour célébrer une fête publique,
J'aurois aujourd'hui grand beſoin
D'avoir quelque Piece comique
Qui fût marquée à votre coin.

APOLLON.

Hé quoi ! Sans vous donner la peine
De venir ici de ſi loin,

N'eſt-il point là d'Auteurs amoureux de la Scene,
Qui du Théatre encor puiſſent prendre le ſoin :

MERCURE.

Depuis qu'un peu trop tôt la Parque meurtriere
Enleva le fameux Moliere,
Le cenſeur de ſon tems, l'amour des beaux eſprits,
La Comédie en pleurs & la Scene déſerte
Ont perdu preſque tout leur prix :
Depuis cette cruelle perte,
Les plaiſirs, les jeux & les ris,
Avec ce rare Auteur ſont preſque enſevelis.

APOLLON.

Il faut réparer le dommage
Que le Deſtin a fait au Théâtre François,
Et tirer du tombeau quelque grand perſonnage,
Pour paroître encore une fois.
Plaute fut, en ſon tems, les délices de Rome,
Tel que Moliere fut le charme de Paris ;
Il tient ici ſon rang parmi les beaux eſprits :
Il faut conſulter ce grand homme.
Qu'on le faſſe venir.

MERCURE.

Certes, je ſuis confus
Des bontés que pour moi....

APOLLON.

Finiſſons là-deſſus.
Entre des Dieux tels que nous ſommes,
Il ne faut pas de longs diſcours.
Laiſſons les complimens aux hommes,
Ils en ſont les dupes toujours.

SCENE II.

PLAUTE, APOLLON, MERCURE.

APOLLON, *à Plaute.*

PENDANT que tu vivois je t'ai comblé de gloire,
Autant que de son tems Auteur le fut jamais;
J'ai fait graver ton nom au Temple de Mémoire,
Et t'ai prodigué mes bienfaits.

PLAUTE.

Il est vrai. Mais enfin, quelque amour qui vous guide;
Les dons qu'aux beaux esprits prodigue votre main,
N'ont rien de réel, de solide,
Et n'ôtent pas toujours les soins du lendemain.
Qui ne mâche chez vous qu'un laurier insipide,
Court risque de mâcher à vuide,
Et souvent de mourir de faim;
Et, si j'avois à reprendre naissance,
J'aimerois mieux être Portier
D'un Traitant, ou d'un Sous-fermier,
Que mignon de votre Excellence.

MERCURE.

C'est faire peu de cas, & mettre à trop bas prix
Les faveurs qu'Apollon dispense aux beaux esprits;
Et mon avis n'est pas le vôtre.

PLAUTE.

J'en pourrois parler mieux qu'un autre.

Croiriez-vous que, sur mon déclin,
Laissant le Dieu des Vers que j'étois las de suivre,
Ne pouvant me donner de pain,
Je me suis vu réduit, pour vivre,
A tourner la meule au moulin?

MERCURE.

Vous!

PLAUTE.

Moi.

MERCURE.

Cet illustre Poëte
Finit ses jours au moulin!

PLAUTE.

Oui.

MERCURE.

Si Plaute a fait en ce lieu sa retraite,
Où donc renverrons-nous nos rimeurs d'aujourd'hui?

APOLLON.

Un Poëte aisément s'endort dans la mollesse.
L'abondance souvent, unie à la paresse,
Seche sa veine & la tarit;
Mais la nécessité réveille son esprit.

MERCURE.

Enfin, quel qu'ait été votre sort domestique,
Je viens, charmé de vos talens,
Vous demander une Piece comique,
De celles que dans Rome on vit de votre tems,
Pour savoir si le goût antique
Trouveroit à Paris encor des partisans.

PLAUTE.

J'en doute fort. Les caracteres,
Les esprits, les mœurs, les manieres,

En près de deux mille ans ont bien changé, je crois.
Et, par exemple, dites-moi,
A Paris aujourd'hui de quel goût ſont les Dames?

MERCURE.

Mais.... elles ſont du goût des femmes.

PLAUTE.

A Rome, de mon tems, libres dans leurs ſoupirs,
Elles ne trouvoient point l'hymen un eſclavage;
Et, faiſant du divorce un légitime uſage,
Elles changeoient d'époux au gré de leurs deſirs.

MERCURE.

Oh! ce n'eſt plus le tems. Une loi plus auſtere
Fixe une femme au premier choix:
Elle ne peut avoir qu'un époux à la fois;
Mais un uſage moins ſévere
Aux coquettes du tems permet encor par fois
D'avoir autant d'amans qu'elles en peuvent faire.

APOLLON.

C'eſt un tempérament; &, comme je le vois,
L'uſage adoucit bien la rigueur de la loi.

PLAUTE.

Mais voit-on encor, par la ville,
Une troupe lâche & ſtérile
De fades & mauvais plaiſans
Qui chez les Grands de Rome alloient chercher à vivre,
Et qui ne ceſſoient de les ſuivre,
Soit à la ville, ſoit aux champs;
De lâches délateurs, des complaiſans ſerviles,
Que dans mes vers j'ai ſouvent exprimés;
Des paraſites affamés;
De ces importans inutiles,

Qui tous les jours dans les maiſons,
A l'heure du dîner, font de ſûres viſites?

MERCURE.

Non; mais l'on y voit des Gaſcons
Qui valent bien des paraſites.

PLAUTE.

Le goût étant changé, comme enfin je le vois,
Une Piece de moi, je crois, ne plairoit guere,
A moins qu'Apollon ne fît choix
D'un Auteur comique & François,
Qui pût accommoder le tout à ſa maniere,
Porter la Scene ailleurs, changer, faire & défaire:
Moitié François, moitié Romain,
Je pourrois peut-être encor plaire.

APOLLON.

Je me ſouviens qu'un de ces jours,
Un Auteur, qui par fois erre dans ces détours,
Me fit voir un ſujet qu'on nomme
Les MÉNECHMES, qu'il dit avoir tiré de vous,
Et qui fut applaudi dans Rome.

PLAUTE.

Tout Auteur que je ſois, je ne ſuis point jaloux
Que mon travail lui ſoit utile.
Le ſujet qu'il a pris
Divertit autrefois un peuple difficile;
Et peut-être aura-t-il même ſort à Paris.

MERCURE.

Sur cet augure heureux, de ce pas je vais faire
Tout ce qui ſera néceſſaire
Pour mettre la Piece en état.

APOLLON.

Et moi, je vais commencer ma carriere ;
Et rendre au monde ſon éclat.

SCENE III.

MERCURE, *ſeul.*

MESSIEURS, ne ſoyez point en peine
Comment je puis ſi promptement
Ajuſter cette Piece, & faire en un moment
Qu'elle paroiſſe ſur la Scene.
Nous autres Dieux, d'un coup de main,
Nous paſſons tout effort humain.
Agréez donc mes ſoins ; &, pour reconnoiſſance
D'avoir voulu vous divertir,
Ayez pour mon travail quelque peu d'indulgence ;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.
J'écarterai de vous tout ce qui peut vous nuire,
Coupeurs de bourſe adroits, Médecins, Uſuriers,
Avocats babillards, inſolens Créanciers ;
Tous ces gens ſont ſous mon empire.
Et s'il eſt parmi vous quelqu'un,
Poſſédant femme ou maitreſſe fidelle,
(C'eſt un cas qui n'eſt pas commun)
Je n'emploierai jamais près d'elle,
Pour corrompre ſon cœur & ſa fidélité,
Ni mon art, ni mon éloquence :

C'eſt payer trop, en vérité,
Quelques momens de complaiſance ;
Mais un Dieu doit uſer de généroſité.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

MÉNECHME, LE CHEVALIER MÉNECHME, } Freres jumeaux.

DÉMOPHON, Pere d'Iſabelle.

ISABELLE, Amante du Chevalier.

ARAMINTE, vieille Tante d'Iſabelle, amoureuſe du Chevalier.

FINETTE, Suivante d'Araminte.

VALENTIN, Valet du Chevalier.

ROBERTIN, Notaire.

UN MARQUIS, Gaſcon.

M. COQUELET, Marchand.

La Scene eſt à Paris, dans une Place publique.

LES MÉNECHMES, OU LES JUMEAUX, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER MÉNECHME, *seul.*

Je suis tout hors de moi. Maudit soit le valet!
Pour me faire enrager il semble qu'il soit fait:
Je ne puis plus long-tems souffrir sa négligence;
Tous les jours le coquin lasse ma patience;
Il sait que je l'attends.

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mais enfin je le vois.
D'où viens-tu donc, maraud? Dis; parle; réponds-moi.

VALENTIN *met à terre une valise qu'il portoit, & s'assied dessus.*

Quant à présent, Monsieur, je ne vous puis rien dire;
Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire;
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au désespoir, & me jouer des tours?
Je ne sais qui me tient, que de vingt coups de canne...
Quoi! maraud! pour aller jusques à la Douane
Retirer ma valise, il te faut tant de tems?

VALENTIN.

Ah! Monsieur, ces Commis sont de terribles gens!
Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins arabes
Ils ne répondent point que par monosyllabes.
Oui. Bon. Paix. Quoi? Monsieur... Je n'ai pas le loisir.
Mais, Monsieur.... Revenez. Faites-moi le plaisir....
Vous me rompez la tête; allez. Enfin, les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu ſerois reſté juſqu'à l'heure qu'il eſt
Toujous à la Douane ?

VALENTIN.

Oh ! non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le Commis qui gardoit ma valiſe
Uſoit depuis une heure avec moi de remiſe,
Las d'avoir pour objet un viſage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande ſans ceſſe ?

VALENTIN.

Vous ſavez que chacun, Monſieur, a ſa foibleſſe ;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient, malgré moi, dans le mauvais chemin.
Je me ſens de bien vivre une aſſez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaiſe compagnie ?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, Monſieur, pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, maraud ?

VALENTIN.

Monſieur, un long uſage
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ;
Aſſez ſouvent d'un vin bien pris & mal cuvé
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;
J'ai même quelquefois prêté mon miniſtere
Pour vous donner la main & vous conduire au lit ;
De ces petits excès je ne vous ai rien dit :

Nous devons nous prêter aux foibleſſes des autres,
Leur paſſer leurs défauts, comme ils paſſent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin,
Si je te connoiſſois à ce ſeul vice enclin :
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte ;
Tu reſſens pour le jeu la pente la plus forte....

VALENTIN.

Ah ! ſi je joue un peu, c'eſt pour paſſer le tems.
Quand vous percez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entends jurer au travers de la porte :
Je jure, comme vous, quand le jeu me tranſporte ;
Et, ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre, & moi ſur l'eſcalier.
Je vous imite en tout Vous, d'une ardeur extrême,
Buvez, jouez, aimez ; je bois, je joue & j'aime :
Et ſi je ſuis coquet, c'eſt vous qui le premier,
Conſommé dans cet art, m'apprîtes le métier.
Vous allez chaque jour, d'une ardeur vagabonde,
Faiſant raſle par-tout, de la brune à la blonde.
Iſabelle à préſent vous retient ſous ſa loi ;
Vous l'aimez, dites-vous : je ne ſais pas pourquoi....

LE CHEVALIER.

Tu ne ſais pas pourquoi ! Se peut-il qu'à ſes charmes,
A ſes yeux tout divins on ne rende les armes ?
Je la vis chez ſa tante, où je fus enchanté ;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant pour ſa tante Araminte,
Toute folle qu'elle eſt, vous aviez l'ame atteinte.
J'approuvois fort ce choix : outre que ſes ducats
Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,

J'y trouvois mon profit; vous cajoliez la tante,
Et moi je pourchaſſois Finette la ſuivante :
Ainſi vous voyez bien....

LE CHEVALIER.

Oui ; je vois, en un mot,
Que tu fais le docteur, & que tu n'es qu'un ſot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque ſottiſe,
Finiſſons, & chez moi va porter ma valiſe.

VALENTIN, *redreſſant la valiſe, pour la mettre ſur ſon épaule.*

J'obéis : cependant, ſi je voulois parler,
Sur un ſi beau ſujet je pourrois m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh ! tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle eſt cette valiſe ?

VALENTIN.

Eh ! parbleu, c'eſt la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN.

J'ai long-tems, comme vous, été dans le ſoupçon ;
Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
Et l'adreſſe bien miſe, ont diſſipé ma crainte.
Liſez plutôt ces mots diſtinctement écrits :
C'eſt » A Monſieur Ménechme, à préſent à Paris ».

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai ; mais enfin, quoi que tu puiſſes dire,
Je ne reconnois point cette façon d'écrire ;
Enfin, ce n'eſt point là ma valiſe.

VALENTIN.

D'accord.

Cependant à la vôtre elle reſſemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc, Monſieur, pour une bête.
En revenant de Flandre, où par trop bruſquement
Vous avez pris congé de votre régiment;
Et paſſant à Péronne, où fut le dernier gîte,
Nous y prîmes la poſte; &, pour aller plus vîte,
Vous me fîtes porter au coche, qui partoit,
Votre malle aſſez lourde, & qui nous arrêtoit:
J'obéis à votre ordre avec zele & vîteſſe;
Je fis par le Commis mettre deſſus l'adreſſe:
Ainſi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'eſt de quoi, dans l'inſtant, je veux être éclairci.
Ouvre vîte, & voyons quel eſt tout ce myſtere.

VALENTIN, *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, Monſieur, je vais vous ſatisfaire.
Ouais! la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne & cadenats.

VALENTIN.

Puiſque vous le voulez, je n'y réſiſte pas.
Or ſus, inſtrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu? Tu me regardes!

VALENTIN.

Je ne vois là-dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux?

VALENTIN.

Monsieur, point de courroux.
Au troc que nous faisons, peut-être gagnons-nous ;
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valise
Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, maraud, qui faisoient mon bonheur,
Où l'aimable Isabelle exprimoit son ardeur,
Qui me les rendra ? dis.

VALENTIN, *tirant un paquet de lettres de la valise.*

Tenez, en voilà d'autres
Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER, *prenant les lettres.*

Sais-tu que les railleurs & les mauvais plaisans
D'ordinaire avec moi passent fort mal leur tems ?

VALENTIN.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en colere.

LE CHEVALIER *lit les lettres.*

VALENTIN.

Mais sans perdre de tems faisons notre inventaire.
(Il examine les hardes de la valise, & tire un sac de procès.)
Ce meuble de chicane appartient sûrement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas-Normand.
(Il tire un habit de campagne.)
L'habit est vraiment leste, & des plus à la mode.
Pour un surtout de chasse il me sera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel !

VALENTIN.

Quel eſt l'excès de cet étonnement?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut ſe comprendre aiſément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, Monſieur? Eſt-ce quelque vertige
Qui vous monte à la tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige;
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, Monſieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je ſuis né, tu le ſais, aſſez près de Péronne,
D'un ſang dont la valeur ne le cede à perſonne.
Tu ſais qu'ayant perdu pere, mere, & parens,
Et demeurant ſans bien dès mes plus tendres ans,
Las de paſſer mes jours dans le fond d'une terre,
Je ſuivis, à quinze ans, le métier de la guerre.
Un frere ſeul reſta de toute la maiſon,
Avec un oncle avare, & riche, diſoit-on.
En différens pays j'ai bruſqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune;
Et je ſais, par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très long tems mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le ſais; & de plus, je ſais que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere:
Que vous êtes jumeaux, & que votre portrait
En toute ſa perſonne eſt rendu trait pour trait;
Que vos airs dans les ſiens ſont ſi reconnoiſſables,
Que deux gouttes de lait ne ſont pas plus ſemblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous reſſemblions, mais ſi parfaitement,
Que les yeux les plus fins s'y trompoient aiſément;
Et notre pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un ſigne afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déja plus d'une fois;
Mais que fait cette hiſtoire au trouble où je vous vois?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai l'ame ſurpriſe,
Valentin. A ce frere appartient la valiſe;
Et j'apprends, en liſant la lettre que je tiens,
Que notre oncle eſt défunt, & qu'il laiſſe ſes biens
A ce frere jumeau, qui doit ici ſe rendre.

VALENTIN.

La nouvelle en effet a de quoi vous ſurprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion.

(*Il lit.*)

» Je vous attends, Monſieur, pour vous remettre
» comptant les ſoixante mille écus, que votre oncle
» vous a laiſſés par teſtament, & pour épouſer Made-
» moiſelle Iſabelle, dont je vous ai pluſieurs fois parlé
» dans mes lettres: le parti vous convient fort, & ſon
» pere Démophon ſouhaite cette affaire avec paſſion.
» Ne manquez donc point de vous rendre au plutôt à
» Paris, & faites-moi la grace de me croire votre très
» humble & très obéiſſant ſerviteur,

ROBERTIN.

Robertin, c'eſt le nom d'un honnête Notaire
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.

La date, le deſſus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon eſprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, ſa valiſe au coche aura fait mettre;
Et dans le même tems, ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a cauſé ton erreur:
Et je conclus enfin, ſans être fort habile,
Que mon frere eſt déja peut-être en cette ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être; & je ſuis ſtupéfait
Des effets ſurprenans que le haſard a faits.
Il faut que juſtement je faſſe une mépriſe,
Et que notre bonheur vienne de ma ſottiſe.
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
Qui laiſſe de grands biens dont il vous a fruſtré:
Un frere qui reçoit tous ces biens qu'on lui laiſſe,
Et qui vient enlever encor votre maitreſſe.
Voilà tout à la fois cinq ou ſix incidens
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout; & de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand beſoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre ſoin.
Ils ſont à moi, du moins, tout autant qu'à mon frere;
Mais il faut déterrer le frere & le Notaire.
Va, cours, informe-toi, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoiſſez mon zele & mon empreſſement;

Et

Et s'il eſt à Paris, j'ai des amis fideles,
Qui, dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle ſait mon retour;
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul ſoupçon de ma nouvelle flamme.
Tu ſais le caractere & l'eſprit de la Dame :
Elle eſt vieille, & jalouſe à déſoler les gens;
Ses airs & ſes diſcours ſont tous impertinens;
Enfin, c'eſt une folle, & qui veut qu'on la flatte :
Quoiqu'un rayon d'eſpoir pour mon amour éclate,
Incertain du ſuccès, je la veux ménager.
Retourne à la Douane, au Coche, au Meſſager.
Mais Araminte ſort. Va vîte où je t'envoie.

VALENTIN *emporte la malle, & ſort.*

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER, *à part.*

ARAMINTE.

Nous reverrons Ménechme aujourd'hui. Quelle joie!
Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
Pareil empreſſement doit l'agiter, je crois.
Comment me trouves-tu? dis, Finette.

FINETTE.

Charmante.
Votre beauté ſurprend, ravit, enleve, enchante.

Il semble que l'Amour, dans ce jour si charmant,
Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.
(*Appercevant le Chevalier qui s'approche.*)
Ah ! Monsieur, vous voilà ! Quel destin favorable,
Plus que je n'espérois, presse votre retour ?
Et quel Dieu près de moi vous ramene ?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour ! Le pauvre enfant !

LE CHEVALIER.

Votre aimable présence
Me dédommage bien des chagrins de l'absence.
Non ; je ne vois que vous, qui, sans art, sans secours,
Puissiez paroître ainsi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc, badin ! L'amour quelquefois, quoiqu'absente,
A votre souvenir me rendoit-il présente ?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous, quand vous prîtes le mien,
Me consoloit un peu d'une absence effroyable ;
Le mien a-t-il sur vous fait un effet semblable ?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & me suit en tous lieux.
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rappelle mon songe,
(O douce illusion d'un aimable mensonge !)
Je me suis figuré, dans mon premier sommeil,
Etre dans un jardin, au lever du Soleil,
Que l'Aurore vermeille, avec ses doigts de roses,
Avoit semé de fleurs nouvellement écloses :

Là, sur les bords charmans d'un superbe canal,
Qui reçoit dans son sein un torrent de cristal,
Où cent flots écumans, & tombant en cascades,
Semblent être poussés par autant de Nayades;
Là, dis-je, reposant sur un lit de roseaux,
Je vous vois sur un char sortir du fond des eaux:
Vous aviez de Vénus & l'habit & la mine:
Cent mille Amours poussoient une conque marine,
Et les Zéphirs badins, volant de toutes parts,
Faisoient au gré des airs flotter des étendards.

FINETTE.

Ah Ciel! le joli rêve!

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame, à cet aspect, d'étonnement saisie....

ARAMINTE.

Et j'étois la Vénus flottant sur ce canal?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous-même en propre original.
L'esprit donc enchanté d'un si noble spectacle,
Je me suis avancé près de vous sans obstacle.

ARAMINTE.

De grace, dites-moi, parlant sincérement,
Sous l'habit de Vénus, avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde:
Vous sentiez la Déesse une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin à mes yeux a disparu soudain;
Et je me suis trouvé dans une grotte obscure,
Que l'art embellissoit ainsi que la nature.

Là, dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous perſuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laiſſiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle;
Lorſque, par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet, en entrant, a cauſé mon réveil.

ARAMINTE.

Je ſuis au déſeſpoir de cette circonſtance:
Et voilà des valets l'ordinaire imprudence!
Toujours mal-à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon ſonge n'eſt pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord. Mais je voudrois que, pour vous ſatisfaire,
Votre bonheur toujours ne fût pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen, entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de réalité.
Mais j'en crains le retour; dans le ſiecle où nous ſommes,
Le dégoût dans l'hymen eſt naturel aux hommes:
Et la poſſeſſion ſouvent du premier jour
Leur ôte tout le ſel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, pour vous mon amour eſt extrême;
Je ſens qu'il doit aller par-delà la mort même:
Et ſi, par un malheur que je n'oſe prévoir,
Votre mort... Ah! grands Dieux! quel affreux déſeſpoir!
Mon ame, en y penſant, de douleur poſſédée....

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeſte idée.
Et, pour mieux célébrer le plaiſir du retour,
Je veux que nous dînions enſemble dans ce jour.
J'ai fait, dès ce matin, inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'eſt bien avantageux.
Une affaire à préſent m'arrache de ces lieux :
Pour revenir plutôt, je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez. Je vous attends avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens ſur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'AMOUR qu'il a pour moi ne s'imagine pas :
Mais, en revanche auſſi, je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu ;

FINETTE.

Sa figure eſt jolie.
Son valet Valentin n'eſt pas mal fait auſſi ;
Nous nous aimons un peu.

SCENE V.

DÉMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Mais quelqu'un vient ici.

C'eſt Démophon.

DÉMOPHON.

Bon jour, ma ſœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DÉMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DÉMOPHON.

Votre niece Iſabelle eſt d'âge à marier;
Et Monſieur Robertin, dont je connois le zele,
A ſu me ménager un bon parti pour elle;
Un jeune homme doué d'eſprit & de vertus,
Poſſédant, qui plus eſt, ſoixante mille écus
D'un oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont ledit Robertin eſt le dépoſitaire:
Et j'apprends, par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en ſuis vraiment fort aiſe.

DÉMOPHON.

Or donc, ce mariage
Etant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déja, ma sœur, sur le retour,
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour,
Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
Vous feriez de vos biens donation entiere,
Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

ARAMINTE.

Jusqu'à ma mort ! Vraiment, ce projet me plaît fort!
Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aspirer à l'hymen, & d'avoir des enfans.

DÉMOPHON.

Vous moquez-vous, ma sœur? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi j'ai cinquante ans! moi! Finette?

FINETTE.

Quels reproches!
Hélas! on n'est jamais trahi que par ses proches.
A cause que Madame a vécu quelque tems,
On ne la croit plus jeune! Il est de sottes gens!

DÉMOPHON.

Ma sœur, dans mon calcul je crois vous faire grace;
Et je raisonne ainsi. J'en ai cinquante, et passe;
Vous êtes mon aînée; *ergo*, dans un seul mot,
Vous voyez si j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'est qu'un sot;
Et je sais fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeunesse à mon teint se fait assez connoître.

Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'eſt qu'il faut de mon bien vous paſſer pour jamais;
Que je me porte mieux que tout tant que vous êtes;
Que, malgré les complots qu'en votre ame vous faites,
Je prétends enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous & ma niece. Adieu.
C'eſt moi qui vous le dis; m'entendez-vous, mon frere?
Allons, Finette, allons.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

FINETTE, DÉMOPHON.

DÉMOPHON.

Le joli caractere!

FINETTE.

Monſieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs almanachs.
Ma maitreſſe eſt encor, malgré vous, jeune & belle;
Et tous les connoiſſeurs vous la ſoutiendront telle.

SCENE VII.

DÉMOPHON, *seul.*

Je jugeois à-peu-près quels seroient ses discours :
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres secours.
Allons voir le Notaire ; & prenons des mesures
Pour rendre, s'il se peut, les affaires bien sûres.
Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plutôt l'hymen dont il s'agit.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Votre frere eſt trouvé, mais ce n'eſt pas ſans peine ;
Vous m'en voyez, Monſieur, encor tout hors d'haleine.
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout,
Au Coche, au Meſſager, à la Poſte, & par-tout ;
Et je vous avertis que je n'ai paſſé rue,
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue :
J'ai même rencontré ce Gaſcon, ce Marquis,
A qui, depuis un an, nous devons cent louis....

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir ſi long-tems cette ſomme :
Il me l'a, tu le ſais, prêtée en galant homme ;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne ſachant plus enfin quel parti prendre ;
A la Douane encor j'ai bien voulu me rendre ;
Là, j'ai vu votre frere, au milieu des Commis,
Qui s'emportoit contre eux du *qui pro quo* commis.

Je l'ai connu de loin ; & cette reſſemblance,
Dont vous m'avez parlé, paſſe toute croyance :
Le viſage & les traits, l'air & le ton de voix,
Ce n'eſt qu'un ; je m'y ſuis trompé plus d'une fois.
Son eſprit, il eſt vrai, n'eſt pas ſemblable au vôtre.
Il eſt bruſque, impoli ; ſon humeur eſt tout autre :
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris ;
Et c'eſt un franc Picard qui tient de ſon pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudeſſe
Dans un Provincial nourri ſans politeſſe :
Et ce n'eſt qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air ſauvage & dur qui regne encore en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'obſervois ſa querelle ;
Et, quand il eſt ſorti, j'ai fait briller mon zele ;
J'ai flatté ſon eſprit ; enfin j'ai ſi bien fait,
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.
Il s'eſt même informé pour une hôtellerie.
Moi, dans les hauts projets dont mon ame eſt remplie,
J'ai d'abord enſeigné l'auberge que voici.
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels ſont ces hauts projets dont ton ame eſt charmée ?

VALENTIN.

La Fortune aujourd'hui me paroît déſarmée.
Tantôt, chemin faiſant, j'ai cru, ſans me flatter,
Que de la reſſemblance on pourroit profiter,
Pour obtenir plutôt Iſabelle du pere,
Et tirer, qui plus eſt, cet argent du Notaire :
Ce ſeroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Oui vraiment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aiſément.
A notre campagnard nous donnerions la tante ;
Pour vous ſeroit la niece, & pour moi la ſuivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous, dans ce hardi deſſein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premiérement quitter cette parure,
Prendre d'un héritier l'habit & la figure,
L'air entre triſte & gai. Le deuil vous ſied-il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'eſt comme héritier, ma foi, je n'en ſais rien ;
Jamais ſucceſſion ne m'eſt encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vue.
Impoſez au Notaire ; & ſoyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai, de tromper mon frere, au fond quelque ſcrupule.

VALENTIN.

Quelle délicateſſe & vaine & ridicule !
Nantiſſez vous de tout, ſans rien mettre au haſard ;
Après, à votre gré, vous lui ferez ſa part.
S'il tenoit cet argent, il ſe pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un ſi bon caractere.

LE CHEVALIER.

Si, pour ce bien offert, tu me vois quelque ardeur,
C'eſt pour mieux mériter Iſabelle & ſon cœur.

Je l'adore ; & je puis te dire, en confidence,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence ;
Son pere n'en ſait rien, & ne me connoît pas ;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas ;
Et, n'ayant pour tout bien que la cape & l'épée,
Toute mon eſpérance auroit été trompée.
Quelque raiſon encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle eſt-elle ?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis, par écrit, d'épouſer Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement banniſſez votre crainte.
Bon ! ſi l'on épouſoit autant qu'on le promet,
On ſe marieroit plus que la loi ne permet.
Allons au fait. Pour mettre en état notre affaire,
Il faut être vêtu comme l'eſt votre frere ;
Il porte le grand deuil ; ſon linge eſt éfilé ;
Un baudrier noué d'un crêpe entortillé ;
Sa perruque de peu differe de la vôtre ;
Ainſi vous n'aurez pas beſoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper ſans perdre un ſeul inſtant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre choſe à faire ;
Vous dinerez demain. Je crois voir votre frere :
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ;
Vous, de cet autre-ci marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi cependant....

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire ;
De tout, dans un moment, je saurai vous instruire.

SCENE II.

MÉNECHME *en deuil*,
VALENTIN.

VALENTIN.

A LA FIN vous voilà, Monsieur. Depuis long-tems,
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MÉNECHME.

Oui vraiment me voilà : mais j'ai cru, de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays ! Quel enfer ! J'ai fait cent mille tours ;
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piege :
Par-tout quelque filou m'investit & m'assiege.
Là, l'épée à la main, des archers mal-faisans,
Conduisant leur capture, insultent les passans.
Un Fiacre, me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voisin m'écrase de sa roue ;
Et, voulant me sauver, des porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus ! Quels cris ! Je crois qu'en cette ville
Le diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh ! Paris eſt un lieu de tumulte & d'éclat.

MÉNECHME.

Comment ! J'aimerois mieux cent fois être au ſabbat.
Un bois plein de voleurs eſt plus ſûr. Ma valiſe,
Contre la foi publique, en arrivant, m'eſt priſe ;
On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien eſtimer, ne vaut pas quinze francs :
Des billets doux de femme y ſont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu ſur ſes gardes.

MÉNECHME.

Je ne le vois que trop. Suffit, ce coup de main
Me rendra déſormais plus alerte & plus fin.
Heureuſement encor, laiſſant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit.
Je vous ai, dans ce lieu, fait préparer un lit,
Dans un appartement fort propre & fort tranquille.
Comptez-vous de reſter long-tems en cette ville ?

MÉNECHME.

Le moins que je pourrai ; je n'ai pas trop ſujet
De me louer fort d'elle, & d'être ſatisfait ;
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'eſt pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MÉNECHME.

J'y viens pour prendre auſſi ſoixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ai plus,

Attendu qu'il eſt mort, par grace ſinguliere,
M'a laiſſés depuis peu, comme à ſon légataire.

VALENTIN.

Tout eſt-il pour vous ſeul, Monſieur?

MÉNECHME.

Aſſurément.
La guerre m'a défait d'un frere heureuſement.
Depuis près de vingt ans, à la fleur de ſon âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'eſt point revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui faſſe paix,
Et dans tous vos deſſeins vous donne un plein ſuccès!
Si vous avez beſoin de mon petit ſervice,
Vous pouvez m'employer, Monſieur, à tout office:
Je connois tout Paris, & je ſuis toujours prêt
A ſervir mes amis ſans aucun intérêt.

MÉNECHME.

Ne ſauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête bourgeois, que Démophon l'on nomme?

VALENTIN.

Démophon?

MÉNECHME.

Juſtement, c'eſt ainſi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui peut vous enſeigner mieux que moi ſa maiſon?
Nous irons. Avez-vous avec lui quelque affaire?

MÉNECHME.

Oui. Sauriez-vous encore où demeure un Notaire
Qu'on nomme Robertin?

VALENTIN.

Ah ! vraiment, je le crois ;
Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer qu'à moi :
Il eſt de mes amis ; & nous irons enſemble.

SCENE III.

FINETTE, VALENTIN, MÉNECHME.

VALENTIN, *à part.*

Mais j'apperçois Finette. Ah ! juſte Ciel ! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

FINETTE, *à Valentin.*

Que diantre fais tu là, planté comme un piquet ?
Le dîner ſe morfond ; ma maitreſſe s'ennuie.

(*Appercevant Ménechme qu'elle prend pour le Chevalier.*)

Ah ! vous voilà, Monſieur ! vraiment j'en ſuis ravie.

MÉNECHME.

Et pourquoi donc ?

FINETTE.

J'allois, au-devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas :
Ma maitreſſe ne peut en deviner la cauſe.
Mais qu'eſt-ce donc, Monſieur ? quelle métamorphoſe !
Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil ?
En peu de tems, vraiment, vous avez pris le deuil.

Faut-il, pour un dîner, s'habiller de la sorte?
Venez-vous d'un convoi, Monsieur?

MÉNECHME.

Que vous importe?
(à part à Valentin.)
Je suis comme il me plaît. Les filles, en ces lieux,
Ont l'abord familier, & l'esprit curieux.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'est l'humeur du pays; &, sans beaucoup d'instance,
Avec les étrangers elles font connoissance.

FINETTE.

Mon zele de ces soins ne peut se dispenser:
A ce qui vous survient je dois m'intéresser:
Ma maitresse a pour vous une tendresse extrême,
Et je dois l'imiter.

MÉNECHME.

Votre maitresse m'aime?

FINETTE.

Ne le savez-vous pas?

MÉNECHME.

Je veux être pendu
Si, jusques à ce jour, j'en ai jamais rien su.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déja fait quelque épreuve:
Et, si vous en voulez de plus solide preuve,
Quand vous souhaitercz, vous serez son époux.

MÉNECHME.

Je serai son époux?

FINETTE.

Oui, vraiment.

MÉNECHME.

Qui ? moi ?

FINETTE.

Vous,
Vous n'avez pas, je crois, d'autre deſſein en tête.

MÉNECHME.

La propoſition eſt, ma foi, fort honnête !
(*à part, à Valentin.*)
Voilà, ſur ma parole, une agente d'amour.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour,
Mille amans ſont venus s'offrir à ma maitreſſe ;
Mais Ménechme eſt le ſeul qui flatte ſa tendreſſe.

MÉNECHME.

D'où ſavez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où vous ſavez le mien.

MÉNECHME.

D'où je ſais le vôtre ?

FINETTE.

Oui.

MÉNECHME.

Je n'en ſus jamais rien.
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte ?
Je me nomme Finette, & ſers chez Araminte ;

Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MÉNECHME.

Vous servez chez elle ?

FINETTE.

Oui.

MÉNECHME.

Ma foi, tant pis pour vous
Je ne m'y connois pas, ou bien, sur ma parole,
Vous êtes là, m'amie, en très mauvaise école.

FINETTE.

Laissons ce badinage. En un mot, comme en cent,
Ma maitresse à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a, dans ce repas, invité son amie,
Belle & de bonne humeur, qui loge en son quartier.

MÉNECHME.

Votre maitresse fait un fort joli métier !

FINETTE, *bas à Valentin.*

Mais parle-moi donc, toi. Quelle vapeur nouvelle
A pu, dans un moment, déranger sa cervelle ?

VALENTIN, *bas à Finette.*

Depuis un certain tems il est assez sujet
A des distractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un discours vain & vague,
A tel point qu'on diroit souvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroissoit assez sage ; & peut-on
Perdre, en si peu de tems, & mémoire & raison ?
(à Ménechme.)
Voulez-vous, de bon sens, me dire une parole ?

MÉNECHME.

Mais vous-même, m'amie, êtes-vous ivre ou folle,

De me baliverner avec vos contes bleus,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
Qu'eſt-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, & cent diſcours encore,
Tous plus ſots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'a de l'algebre, ou bien à l'Alcoran ?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raiſonnable,
Ni dîner au logis ?

MÉNECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre maîtreſſe ailleurs, en ſes nobles projets,
Peut à d'autres oiſeaux tendre ſes trébuchets.
Et vous, ſon émiſſaire & ſon honnête agente,
C'eſt un vilain emploi que celui d'intrigante ;
Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis ; quittez ce métier-là.
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons ſi dans peu vous aurez l'inſolence
De faire à ma maîtreſſe un diſcours auſſi ſot :
Je vais lui dire tout, ſans oublier un mot.
(à Valentin.)
Adieu, digne valet d'un trop indigne maître :
J'eſpere que dans peu nous nous ferons connoître.
(à part.)
Je ne le connois plus, & ne ſais où j'en ſuis.

SCENE IV.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

QUELLE ville, bon Dieu ! Quel étrange pays !
On me l'avoit bien dit, que ces femmes coquettes,
Pour faire réussir leurs pratiques secrettes,
Des nouveaux débarqués s'informoient avec soin,
Pour leur dresser, après, quelque piege au besoin.

VALENTIN.

Au coche elle aura pu savoir comme on vous nomme,
Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MÉNECHME.

Justement, c'est de-là qu'elle a pu le savoir :
Mais contre leurs complots j'ai su me prévaloir ;
Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête,
Il ne faut pas, ma foi, que ce soit une bête.

VALENTIN.

Ne restons pas, Monsieur, en ce lieu plus long-tems :
Les femmes, à Paris, ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers enfin se laissent prendre.

MÉNECHME

Votre conseil est bon ; entrons sans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

ARAMINTE, *à Finette.*

Non, je ne croirai point ce que tu me dis là.

FINETTE.

Vous verrez si je ments: parlez-lui, le voilà.

ARAMINTE, *à Ménechme qu'elle prend pour le Chevalier.*

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, Monsieur, bien de l'indifférence.
Le dîner vous attend; & vous savez, je crois,
Que je n'ai de plaisir que lorsque je vous vois.

MÉNECHME.

En vérité, Madame, il faut que je vous dise ...
Que je suis fort surpris.... & que, dans ma surprise....
Je trouve surprenant.... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois.... Car enfin vos appas,
Quoiqu'un peu... dérangés... pourroient bien me confondre,
(*à part.*)
Si, d'ailleurs.... par ma foi, je ne sais que répondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
Ne m'annoncent-ils point de triste événement?

Vous eſt-il ſurvenu quelque mauvaiſe affaire ?
Parlez, mon cher enfant. Daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu ?

MÉNECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien eſt à vous, & ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chaſtes chaînes,
Tout le bien & le mal, les plaiſirs & les peines.
Tout, entre deux amans, ne doit devenir qu'un.
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun ;
Et je veux avec vous courir même fortune.

MÉNECHME.

Je vous ſuis obligé de vous voir ſi commune ;
Mais je n'uſerai point de la communauté
Que vous m'offrez, Madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprends point quels diſcours ſont les vôtres.

FINETTE.

Bon ! Madame, il m'en a tantôt tenu bien d'autres.

VALENTIN, *bas à Araminte.*

Dans ſes diſcours, par fois, il eſt impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MÉNECHME.

Je ne puis maintenant ;
J'ai quelque affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre :
Mais de votre froideur j'ai ſujet de tout craindre.

MÉNECHME.

MÉNECHME.

Quel diantre de discours ! Passez, & laissez-nous.
Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, Monsieur ; ici poussez bien l'insolence :
Mais, ma foi, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MÉNECHME.

Quand j'irai, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moi se brise, & m'estropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc? Ne me déguisez rien.

MÉNECHME.

Vous feignez l'ignorer ; mais vous le savez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais?

ARAMINTE.

Quel reproche !
Et de quel coche ici me voulez-vous parler?

MÉNECHME.

Du coche le plus rude où mortel puisse aller ;
Et je ne pense pas que, de Paris à Rome,
Un autre, quel qu'il soit, cahote mieux son homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'esprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup.
Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup :
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MÉNECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences.

Des soins plus importans me mettent en souci :
C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent, comme vous, chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures ! Ciel ! quels termes sont-ce là ?

FINETTE.

Des créatures ! nous ! Ah ! Madame, voilà
Les deux plus grands frippons... Si vous m'en voulez croire,
Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MÉNECHME.

Doucement, s'il vous plaît ; modérez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du valet ; n'épargnez pas le maître.

VALENTIN, *se sauvant.*

De tout ce différend je ne veux rien connoître ;
Et je ne prétends point me battre contre toi.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moi ?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse ! & quelle est ma foiblesse
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse !
Finette, tu le sais ; rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide ! scélérat ! ton cœur n'est point touché ?

MÉNECHME.

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attends plus de moi que haine & que rigueurs.

(Elle s'en va.)

MÉNECHME.

Bon : je me passerai fort bien de vos faveurs.

SCENE VI.

FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

FINETTE, *à Ménechme.*

Ah! maudit renégat, le plus méchant du monde!
Que le Ciel te puniſſe, & l'Enfer te confonde!
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcelé;
Et ce n'eſt plus lui-même.

FINETTE *ſort;* MÉNECHME *la ſuit, & s'arrête à l'entrée d'une rue.*

MÉNECHME, *à Finette & à Araminte qu'il ſuit des yeux.*

Adieu donc, mes Princeſſes;
Choiſiſſez mieux vos gens pour placer vos tendreſſes.

SCENE VII.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME, *revenant, à Valentin.*

Mais voyez quelle rage & quel déchaînement!
J'ai senti cependant un tendre mouvement;
Le diable m'a tenté. J'ai trouvé la suivante
D'un minois revenant, & fort appétissante.

VALENTIN.

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu;
Et l'on ne peut assez louer votre vertu.
Mais entrons au plutôt dans cette hôtellerie,
Pour n'être plus en bute à quelque brusquerie.
Là, si vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper, & vous servir de moi.

MÉNECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma maitresse:
Un desir curieux, plus que l'amour, me presse.

VALENTIN.

Lorsque vous aurez fait un tour dans la maison,
Je vous y conduirai, si vous le trouvez bon.

MÉNECHME.

Adieu, jusqu'au revoir.

SCENE VIII.

VALENTIN, *seul.*

Je vais trouver mon maître,
Savoir en quel état les choses peuvent être ;
S'il agit de sa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin ; ferme ; bon pied, bon œil.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *vêtu en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

RIEN n'eſt plus ſurprenant ; & votre reſſemblance
Avec votre jumeau paſſe la vraiſemblance.
Vous & lui ce n'eſt qu'un : étant vêtu de deuil,
Il n'eſt homme à preſent dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut diſtinguer qui des deux eſt mon maître ;
Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connoître.
Pour ne pas m'y tromper, ſouffrez que, de ma main,
Je vous attache ici quelque ſigne certain.
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétends-tu donc faire ?

VALENTIN, *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de ma marque, ainſi que votre pere,
Pour vous mieux diſtinguer, faiſon fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois ?

VALENTIN.

Je ne ris nullement :

Et je pourrois fort bien, le premier, m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le Notaire à ces traits s'eſt déja laiſſé prendre:
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant;
Et, dans une heure, il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi! Monſieur, il vous doit compter toute la ſomme,
Soixante mille écus?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme!
D'autres à ce jumeau ſe ſont déja mépris:
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire.
Lui, ſurpris, interdit, & ne ſachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piege à ſa vertu,
L'a bruſquement traitée, il s'eſt preſque battu;
Et, ſi je n'avois pas appaiſé la querelle,
Il ſeroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point ſur moi quelques ſoupçons naiſſans?

VALENTIN.

Quel ſoupçon voulez-vous qu'il ait? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort; & jamais, quoi qu'en oſe,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cauſe.

LE CHEVALIER.

L'aventure eſt plaiſante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-pere, & ſervons notre amour.
Heurte vîte.

VALENTIN *va frapper à la porte de Démophon qui ſort.*

SCENE II.

DÉMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN, *à Démophon.*

Etes-vous, Monsieur, un honnête homme
Appellé Démophon ?

DÉMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon maître ici fraîchement arrivé,
Qui se nomme Ménechme, & qui vient de Péronne,
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Ah ! Monsieur, permettez que cet embrassement
Vous fasse voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez aussi, Monsieur, qu'une pareille joie
Dans cet embrassement à vos yeux se déploie,
Et que tout le respect ici vous soit rendu
Que doit à son beau-pere un gendre prérendu.

DÉMOPHON.

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'enchante;
Et mon ame seroit entiérement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois souvent,
Pour voir cette alliance, étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah! Monſieur, n'allez pas rappeller de ſa cendre
Un oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre.
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien, à ſa mort, j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à ſon ame le Ciel faſſe miſéricorde!
Mais nous parler de lui, c'eſt toucher une corde
Bien triſte... & qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DÉMOPHON.

Mais, point trop. Nous étions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot ſe peut entendre
En diverſes façons, ſuivant qu'on le veut prendre.
Je dis qu'il étoit vieux pour ſon peu de ſanté;
Il ſe plaignoit toujours de quelque infirmité.

DÉMOPHON.

Point du tout; & je crois que, dans toute ſa vie,
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui cauſa de ſa mort le funeſte accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il eſt vrai.... cependant....

LE CHEVALIER, *bas à Valentin.*

Tais-toi donc.

DÉMOPHON.

Ce diſcours peut rouvrir votre plaie;
Prenons une matiere & plus vive & plus gaie.
Vous allez voir ma fille; & j'oſe me flatter
Que ſon air & ſes traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir ſollicite ;
Je compte, en vérité, bien peu ſur mon mérite.

DÉMOPHON.

Vous avez très grand tort ; vous devez y compter ;
Et du premier coup d'œil vous ſaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez-en ma parole :
Et, de plus, Iſabelle eſt une cire molle
Que je forme & pétris comme il me prend plaiſir.
Quand vous ne ſeriez pas au gré de ſon deſir,
(Ce qui me tromperoit bien fort) je ſuis ſon pere.
Et pour voir à mes loix combien elle défere,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller ;
Et, ſans être apperçu, vous l'entendrez parler.
(*Il entre chez lui.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

LAISSE-MOI ſeul ici ; va-t-en trouver mon frere :
Empêche-le ſur-tout d'aller chez le Notaire ;
C'eſt le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord.
Mais je ne pourrai pas, dans ſon ardent tranſport,
L'empêcher de venir ici voir ſa maitreſſe :
Ainſi je ſuis d'avis, quelque ardeur qui vous preſſe,

Que vous ſoyez ſuccinct en diſcours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vîte ; je ne ſuis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

DÉMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER *à l'écart.*

DÉMOPHON.

ISABELLE, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon pere ?

DÉMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme de province, aſſez bien fait pourtant,
Doit, pour vous épouſer, arriver à l'inſtant.

ISABELLE, *à part.*

Qu'entends-je ?

DÉMOPHON.

Ce parti vous eſt fort convenable ;
La naiſſance, le bien, tout m'eſt très agréable ;
Et la perſonne auſſi ſera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, ſans pouſſer ce diſcours juſqu'au bout,
Permettez-moi de dire, avecque déférence,
Et ſans vouloir pour vous manquer d'obéiſſance,
Que je ne prétends point me marier.

DÉMOPHON.

Comment !
D'où vous vient pour l'hymen ce brusque éloignement ?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il est vrai ; mais enfin l'esprit vient avec l'âge.
J'en connois les dangers. Aujourd'hui les époux
Sont tous, pour la plupart, inconstans ou jaloux ;
Ils veulent qu'une femme épouse leurs caprices :
Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu de vices.

DÉMOPHON.

Celui-ci te plaira, quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Quel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vu ;
Il suffit que ce soit un homme de province ;
Et je n'en voudrois pas, quand ce seroit un prince.

LE CHEVALIER, *se montrant.*

Madame, il ne faut pas si fort se déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner :
Si vous le haïssez, il s'en peut trouver d'autres
De qui les sentimens différeront des vôtres.

ISABELLE, *à part.*

Que vois-je ? juste Ciel ! & quel étonnement !
C'est Ménechme, grands Dieux ! c'est lui, c'est mon amant.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Je suis au désespoir qu'un dégoût téméraire
Ait rendu son esprit à mes loix si contraire :
Mais je l'obligerai, si vous le souhaitez....

LE CHEVALIER.

Non ; ne contraignons point, Monsieur, ses volontés ;
J'aimerois mieux mourir que d'obliger Madame
A faire quelque effort qui contraignît son ame.

DÉMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit destiné ;
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'esprit est égal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter si haut mon espérance.

ISABELLE.

Quoi ! c'est là le parti que vous me proposiez ?

DÉMOPHON.

Eh ! oui, si dans mon choix vous ne me traversiez,
Si votre sot dégoût & vos folles pensées
Ne rompoient mes desseins & toutes mes visées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'est plus si fort contre lui prévenu.

DÉMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un pere.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine sévere,
Et votre œil sans dédain s'accoutume à me voir ?

ISABELLE.

Mon pere me l'ordonne, & je suis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Ah ! te voilà donc, traître ! Avec quelle impudence
Oſes-tu dans ces lieux ſoutenir ma préſence ?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité ?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne ſais ce que vous voulez dire ;
Et ce bruſque diſcours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je crois.
Quel ſujet auriez-vous de vous plaindre de moi ?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtreſſe !
Tu m'abuſois, hélas ! d'une feinte tendreſſe ;
Et moi, de bonne foi, je te donnois mon cœur,
Sans connoître le tien & toute ſa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par-delà mes mérites ;
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DÉMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus. Mais dites-moi, ma ſœur,
A quoi tend ce diſcours ? Quelle biſarre humeur ?...

LE CHEVALIER, *à Démophon.*

Madame eſt votre ſœur ?

DÉMOPHON.

Oui, Monsieur, dont j'enrage;
De plus, ma sœur aînée, & n'en est pas plus sage.
(à Araminte.)
Quel caprice nouveau; quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser ici Monsieur, qui, de sa vie,
Ne vous vit, ni connut, & n'en a nulle envie?

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas! Vous êtes fou, je crois!
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes loix;
Il a fait de mon bien un assez long usage:
J'ai fait à mes dépens son dernier équipage;
Et, si de ses malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pied.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Je vous le disois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER, *bas à Démophon.*

Elle y vise assez.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Oh! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'exposer plus long-tems
A m'entendre tenir des discours insultans.
A Madame à présent je quitte la partie;
Je reviendrai si tôt qu'elle sera partie.

DÉMOPHON, *bas au Chevalier.*

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit;
Il faut s'accommoder à son bisarre esprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, Monsieur, souffrez que je vous quitte ;
Je reviens sur mes pas achever ma visite.

(Il s'en va.)

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Ne crois pas m'échapper.

SCENE VI.

ARAMINTE, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, *revenant sur ses pas.*

Je connnois vos desseins,
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains.
Mais je veux l'épouser, en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille,
En dépit de lui même, & de moi-même aussi.

(Elle sort.)

SCENE VII.

DÉMOPHON, ISABELLE.

DÉMOPHON.

QUEL vertigo l'agite, & l'a conduite ici ?
Toujours de plus en plus ſon cerveau ſe démonte.

ISABELLE.

Il eſt vrai que ſouvent pour elle j'en ai honte.

DÉMOPHON.

Je crains que cette femme, avec ſa bruſque humeur,
Ne ſoit venue ici cauſer quelque malheur.

SCENE VIII.

MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, *à Ménechme, dans le fond.*

OUI, Monſieur, les voilà, la fille avec le pere :
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DÉMOPHON, *allant à Ménechme qu'il prend pour le Chevalier.*

Ah ! Monſieur, pour ma ſœur, & pour ſa viſion,
Il faut, ma fille & moi, vous demander pardon.

Vous ſavez bien qu'il eſt, en femmes comme en filles,
Des eſprits de travers dans toutes les familles.

MÉNECHME.

Oui, Monſieur.

DÉMOPHON.

Vous voilà promptement de retour?
J'en ſuis ravi.

MÉNECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
Et par même moyen, amant tendre & fidele,
Epouſer une fille appellée Iſabelle,
Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots, voilà tout ce qui me conduit.

DÉMOPHON.

Je vous l'ai déja dit, & je vous le répete,
Combien de ce parti mon ame eſt ſatisfaite:
Ma fille en eſt contente; elle vous a fait voir
Qu'elle ſuit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a ſenti d'abord un peu de répugnance;
Mais, vous voyant, ſon cœur n'a plus fait de défenſe.

MÉNECHME.

Nous nous ſommes donc vus quelquefois?

DÉMOPHON.

A l'inſtant,
Vous ſortez d'avec elle, & paroiſſiez content.

MÉNECHME.

Moi! je ſors d'avec elle?

DÉMOPHON.

Oui, ſans doute, vous-même:
Nous avions, de vous voir, une allégreſſe extrême,
Quand ma ſœur eſt venue, avec ſes ſots diſcours,
De notre conférence interrompre le cours.

Se peut-il que si-tôt vous perdiez la mémoire ?

MÉNECHME.

Nous rêvons, vous ou moi. Quoi ! vous me ferez croire
Que j'ai vu votre fille ? En quel tems ? Comment ? Où ?

DÉMOPHON.

Tout-à-l'heure, en ces lieux.

MÉNECHME.

Allez, vous êtes fou :
C'est me faire passer pour un visionnaire ;
Et ce début, tout franc, ne me satisfait guere.
Quoi qu'il en soit enfin, à présent je la vois ;
Que ce soit la premiere ou la seconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DÉMOPHON, *bas.*

Cet homme, dans l'abord, me paroissoit plus sage.

MÉNECHME.

Madame, on m'a vanté, par écrit, vos appas :
J'en suis assez content ; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'est à vous là-dessus à guérir mes allarmes :
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, *à part.*

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MÉNECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France ;
J'en ai du plus brillant, & le tout sans science.
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse, & n'est utile à rien ;
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre :
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire, & signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

DÉMOPHON.

Prendrez-vous une charge à la Cour, à l'Armée?

MÉNECHME.

Mon ame, dans ce choix, eſt indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujétion ne me fatiguoit pas.
La guerre me feroit d'ailleurs aſſez d'envie,
Si des gens bien verſés en l'art d'Aſtrologie
Ne m'avoient aſſuré que je vivrai cent ans:
Or, comme les guerriers vont peu juſqu'à ce tems,
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, ſi je le puis, remplir mon horoſcope.
Oh! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon ſens.

ISABELLE, *bas.*

Quel diſcours! Quel travers! Eſt-ce lui que j'entends?

MÉNECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît? Vous paroiſſez ſurpriſe,
Comme ſi je diſois ici quelque ſottiſe.
Vous avez bien la mine, & ſoit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je ſais à quel devoir l'état de femme engage.

MÉNECHME.

Juſqu'ici je vous crois & vertueuſe & ſage;
Cependant ce regard amoureux & frippon,
Pour le tems à venir, ne me dit rien de bon:
J'en tire un argument, ſans être Philoſophe,
Que vous me réſervez à quelque cataſtrophe.
Plaît-il? Qu'en dites-vous?

DÉMOPHON.

Monsieur, ne craignez rien ;
Isabelle toujours doit se porter au bien.

ISABELLE.

Ciel ! peut-on me tenir de tels discours en face ?
Mon pere, permettez que je quitte la place :
Monsieur me flatte trop ; ses tendres complimens
Me font connoître assez quels sont ses sentimens.
(*Elle sort.*)

SCENE IX.

DÉMOPHON, MÉNECHME, VALENTIN.

DÉMOPHON, *à part.*

Mon gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MÉNECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes si sinceres.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MÉNECHME.

Oh ! parbleu, je suis franc.
Femme, maitresse, ami, tout m'est indifférent ;
Je ne me contrains pas, & dis ce que je pense.

DÉMOPHON.

C'est bien fait. Vous aurez, je crois, la complaisance

De ne plus demeurer autre part que chez moi?

MÉNECHME.

Je reçois cette grace ainsi que je le dois :
Mais il faut....

DÉMOPHON.

Vous souffrir en une hôtellerie!
Ce seroit un affront....

MÉNECHME.

Laissez-moi, je vous prie,
Pour quelque tems encor vivre à ma liberté.

DÉMOPHON.

Soit. Je vais travailler à l'hymen projetté.
(à part.)
Mon gendre prétendu me paroît bien sauvage ;
Mais le bien qu'il apporte est un grand avantage.

SCENE X.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

J'AI donc vu là l'objet dont je serai l'époux?

VALENTIN.

Oui, Monsieur, le voilà.

MÉNECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous?

VALENTIN.

Mais, si vous souhaitez que je parle sans feinte,
De ses perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MÉNECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE XI.

M. COQUELET, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, *à part.*

QUEL surcroît d'embarras!
Un de nos créanciers tourne vers nous ſes pas:
C'eſt le Marchand Frippier qui nous rend ſa viſite.

M. COQUELET, *à Ménechme qu'il prend pour le Chevalier.*

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai, ce matin, Monſieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bon jour.
Nous étions tous, pour vous, en une peine extrême;
Car, dans notre maiſon, tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme: elles trembloient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MÉNECHME.

M'aimer ſans m'avoir vu! voilà de bonnes ames!
Je n'aurois jamais cru tant être aimé des femmes!

M. COQUELET.

Nous le devons, Monſieur, pour plus d'une raiſon:
Vous êtes dès long-tems ami de la maiſon.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Quel eſt cet homme-là?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'eſt un viſionnaire,
Une eſpece de fou, d'un plaiſant caractere,
Qui s'eſt mis dans l'eſprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ſes débiteurs, & veut que cela ſoit :
C'eſt ſa folie enfin : il n'aborde perſonne
Qu'un mémoire à la main ; & déja je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque ſot compliment.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Sa folie eſt nouvelle, & rare aſſurément.

M. COQUELET.

Votre bonne ſanté, plus que l'on ne peut croire,
Me charme & me ravit. Voici certain mémoire
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me paierez, je crois, ſans conteſter.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Que vous avois-je dit ?

M. COQUELET.

J'ai, pendant votre abſence,
Obtenu contre vous certain mot de Sentence,
Et par corps.

MÉNECHME.

Et par corps ?

M. COQUELET.

Mais, benin créancier,
J'ai différé toujours d'en charger un Huiſſier :
De pourſuites, d'exploits, il vous romproit la tête.

MÉNECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop honnête !
Comment vous nomme-t-on ?

M.

M. COQUELET.

Oh! vous le savez bien.

MÉNECHME.

Je veux être un maraud si j'en sus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier....

VALENTIN, *prenant M. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le possede?

M. COQUELET, *à Valentin.*

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, *à part, à M. Coquelet.*

Sa mémoire est perdue; il ne se souvient plus,
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.
Ainsi, de lui parler du passé, c'est folie:
Son nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

M. COQUELET, *à part, à Valentin.*

Ciel! que me dites-vous? Quel triste évenement!
Et comment se peut-il qu'à son âge....

VALENTIN, *bas.*

Comment?
On l'a mis, à la guerre, en une batterie
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion
Qui de son souvenir empêche l'action.
De son foible cerveau.... la membrane trop tendre....
Oh! l'effet du canon ne sauroit se comprendre.

M. COQUELET, *à Ménechme.*

Je plains bien le malheur qui vous est survenu;
Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous savez....

MÉNECHME.

Oui, je ſais, ſans en faire aucun doute
Et vois que la raiſon eſt chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monſieur, ſouvenez-vous que ce ſont des habits
Qu'à votre Régiment l'an paſſé je fournis.

MÉNECHME.

Mon Régiment, à moi? Cherchez ailleurs vos dettes;
Et je n'ai pas le tems d'entendre vos ſornettes:
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je ſuis Marchand Frippier:
Mon nom eſt Coquelet, Syndic & Marguillier.
Si vous avez perdu, par malheur, la mémoire,
Les articles ſont tous contenus au mémoire.

(*Il lui donne ſon mémoire.*)

MÉNECHME.

Tiens, voilà ton mémoire, & comme j'en fais cas.

(*Il déchire le mémoire, & lui jette les morceaux au viſage.*)

VALENTIN, *à Ménechme.*

Ah! Monſieur, contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, *ramaſſant les morceaux.*

Déchirer un billet!... le jetter à la face!...
Vous êtes un frippon.

MÉNECHME.

Un frippon, moi?

VALENTIN, *ſe mettant entre deux.*

De grace...

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir....

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un mémoire arrêté!

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'est un crime effroyable & digne des galeres.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN, *à Ménechme.*

Laissez-le aller:
Que feriez-vous, Monsieur, du nez d'un Marguillier?
(à M. Coquelet.)
Vous causerez ici quelque accident funeste.

M. COQUELET.

Je veux être payé; je me moque du reste.

VALENTIN, *à M. Coquelet.*

Partez, Monsieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublés, ébranler son cerveau?

M. COQUELET.

Oui, je pars: mais peut-être, avant qu'il soit une heure,
Je lui ferai changer de ton & de demeure.
Serviteur.

SCENE XII.

MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher ?

MÉNECHME.

De quoi s'aviſe-t-il de me venir chercher,
Pour être le plaſtron de ſes impertinences ?
Qu'il prenne un autre champ pour ſes extravagances.
Allons chez mon Notaire, & ne différons plus.

VALENTIN.

Préſentement, Monſieur, nos pas ſeroient perdus ;
Il n'eſt pas chez lui, mais bientôt il doit s'y rendre :
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre.
Certain devoir preſſant m'appelle à quatre pas.

MÉNECHME.

Je vous attendrai donc. Allez, ne tardez pas,
Je m'en vais un moment tranquilliſer ma bile.
Tout eſt devenu fou, je crois, dans cette ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raiſonnable, & lui.
(*Il ſort.*)

SCENE XIII.

VALENTIN, *seul.*

Je prétends l'observer autour de cette place.
Le poisson, de lui-même, entre dans notre nasse:
Tout succede à mes vœux; & j'espere, en ce jour,
Servir utilement la Fortune & l'Amour.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN, *seul.*

J'ai toujours observé cette porte de vue,
Personne du logis n'est sorti dans la rue :
Mon maître a tout le tems de toucher son argent.
Je reviens dans ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le Notaire,
Ne fasse encor trop tôt découvrir le mystere.
Déja d'un créancier il m'a débarrassé.
Je ris, lorsque je pense à ce qui s'est passé :
Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative !

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

Mais j'apperçois Finette ; & mon cœur amoureux
Se sent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

FINETTE.

Je cherche ici ton maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes présens ; ne me parle jamais.
Ton maître m'a traitée avec tant d'insolence,
Qu'il faut sur le valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller créature !

VALENTIN.

Ah ! cela ne vaut rien.
Il est dur quelquefois & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ses vilains mots l'oreille encor blessée ;
Et ma maîtresse en est si fort scandalisée,
Que, rompant avec lui désormais tout-à-fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord ; c'est un dépôt stérile ;
Dont la garde, à mon sens, est assez inutile :

Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le beſoin d'argent nous preſſe & nous harcelle,
Tu ſais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaiſſelle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire ſi peu de cas?

VALENTIN.

Nous nous ſommes trouvés dans de grands embarras.
Mais, depuis quelque tems, un oncle, un honnête homme,
(A peine pouvons-nous dire comme il ſe nomme)
A bien voulu deſcendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aiſe, & nous faire ſes hoirs;
Soixante mille écus d'argent ſec & liquide
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah Ciel! que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi! dans ſi peu de tems vous auriez hérité?

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le teſtament, & reçu notre ſomme,
Dans le tems que tu mets à me le demander.
Mon maître eſt diablement habile à ſuccéder.

FINETTE.

Oh! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même.
Tu vois bien qu'il feroit une ſottiſe extrême,
S'il ſe piquoit encor d'avoir des feux conſtans:
Il faut bien, dans la vie, aller ſelon le tems.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

A son exemple aussi je quitte les soubrettes :
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang ;
Je prends un vol plus fier, & suis haussé d'un cran.
Mes mains de cet argent seront dépositaires ;
Et je vais me jetter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi ?

VALENTIN.

Devant qu'il soit deux ans,
Je veux que l'on me voie, avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavés sous six chevaux d'Espagne.
Un Suisse à barbe torse, & nombre de valets,
Intendans, cuisiniers, rempliront mon palais :
Mon buffet ne sera qu'or & que porcelaine ;
Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine :
Table ouverte à dîner : & les jours libertins,
Quand je voudrai donner des soupers clandestins,
J'aurai, vers le rempart, quelque réduit commode
Où je régalerai les beautés à la mode,
Un jour l'une, un jour l'autre ; & je veux, à ton tour,
Et devant qu'il soit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en suis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendresse est extrême.
Mais quelqu'un vient ici.

SCENE III.

MÉNECHME, VALENTIN, FINETTE.

VALENTIN.

C'est Ménechme lui-même;
(à Ménechme.)
A vos ordres, Monsieur, vous me voyez rendu.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Vous m'avez, en ce ce lieu, quelque tems attendu;
Mais j'ai cherché long-tems un papier nécessaire,
Pour aller promptement finir chez le Notaire.

FINETTE, *à Ménechme qu'elle prend pour le Chevalier.*

Ma maitresse, rompant avec vous tout-à-fait,
M'envoie ici, Monsieur, demander son portrait,
Ses lettres, ses bijoux : en nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.
(Elle tire de sa poche une boîte à portrait, & un paquet de lettres.)

MÉNECHME, *à Finette.*

Tout ceci doit-il durer long-tems?

FINETTE.

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens :
Quand il est survenu rupture ou brouillerie,
Et que de se revoir on n'a plus nulle envie,

On se rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MÉNECHME.

C'est l'usage ?

FINETTE.

Oui, Monsieur ; on n'y manque jamais.
Ce garçon vous dira que cela se pratique,
Lorsque de savoir-vivre & de monde on se pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en use ainsi.

MÉNECHME.

Savez-vous bien, m'amie, enfin que tout ceci
M'ennuie étrangement, me lasse & me fatigue ;
Et que, pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien sentir ce que pese mon bras ?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours ! ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MÉNECHME.

Mon portrait ! Qu'est-ce à dire ?

FINETTE.

Oui, sans doute, le vôtre,
Que ma maitresse prit en vous donnant le sien.

MÉNECHME.

J'ai donné mon portrait à ta maitresse ?

FINETTE.

Hé bien !
Allez-vous dire encor que ce sont là des fables,
Et que rien n'est plus faux ?

MÉNECHME.

Oui, de par tous les diables,

Je le dis, le soutiens, & je le soutiendrai.

FINETTE.

Quoi! vous pourriez jurer, Monsieur....

MÉNECHME.

J'en jurerai.

Je ne me suis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE, *à part.*

Ah! l'abominable homme!

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Il n'est plus tems de feindre;
Si vous l'avez reçu, dites-le sans façon:
C'est pousser assez loin votre discrétion.

MÉNECHME, *à Valentin.*

Je ne sais ce que c'est, ou l'Enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'est pas dans cette boîte ronde?

MÉNECHME.

Non, à moins que le diable, à me nuire obstiné,
Ne l'ait peint de sa main, & ne vous l'ait donné.

FINETTE, *à part.*

Quelle audace! Quel front! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.
(*Elle ouvre la boîte, & en montre le portrait à Ménechme.*)
Hé bien! connoissez-vous ce visage & ces traits?

MÉNECHME, *considérant le portrait.*

Comment diable! c'est moi! Qui l'eût pensé jamais?
Ce sont mes yeux, mon air.

VALENTIN, *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie;
Mettons l'original auprès de la copie.

Par ma foi, c'eſt vous-même ; & vous voilà parlant :
Jamais Peintre ne fit portrait ſi reſſemblant.

MÉNECHME, *à part.*

Il entre là-deſſous quelque ſorcellerie ;
Ou du moins j'entrevois quelque fripponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès,
Pour me jouer ici quelque noir ſtratagême.

FINETTE, *à Ménechme.*

Finiſſons, s'il vous plaît.

MÉNECHME.

Oh ! finiſſez vous-même.
Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus long-tems.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MÉNECHME.

De qui ?

FINETTE.

De ma maitreſſe.

MÉNECHME, *la prenant par les épaules.*

Je ne ſais ce que c'eſt. Paſſe vîte, & me laiſſe.

FINETTE.

Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrois bien, Monſieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Pour éviter, Monſieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui ſon portrait ; & vous défaites d'elle.
Vous ſavez ce que c'eſt qu'une amante en courroux :
Les Enfers déchaînés ſeroient cent fois plus doux.

MÉNECHME.

Mais, quand elle ſeroit mille fois plus diableſſe,
Je ne la connois point, elle, ni ſa maitreſſe.

VALENTIN, *bas à Finette.*

Quoi qu'il diſe, l'amour lui tient encore au cœur :
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien ! juſqu'à ce tems je veux encore attendre ;
Mais, ſi l'on manque après à me faire raiſon,
Je reviens, & je mets le feu dans la maiſon.

SCENE IV.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

Mais peut-on ſur les gens être tant acharnée ?
Pour me perſécuter l'Enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on eſt, comme vous, jeune, aimable & bien fait,
A ces petits malheurs on eſt ſouvent ſujet.
Entre amans, tel dépit n'eſt qu'une bagatelle ;
Je veux, dès aujourd'hui, vous remettre avec elle.

SCENE V.

LE MARQUIS, VALENTIN, MÉNECHME.

VALENTIN, *à part.*

Mais je vois le Marquis ; il tourne ici ſes pas.
Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

LE MARQUIS, *embraſſant vivement Ménechme qu'il prend pour le Chevalier.*

Hé ! cadédis, mon cher, quelle heuruſe fortune !
Qué jé t'embraſſe... encore... & millé fois pour une.
Quelqué contentément qué j'aie à té révoir,
Régardé-moi ; jé ſuis outré dé déſeſpoir ;
Lé jour mé ſcandaliſe, & voudrois contré quatre,
Pourterminer mon ſort, trouver ſul à mé battre.

MÉNECHME.

Monſieur, je ſuis fâché de vous voir en courroux ;
Mais je n'ai pas le tems de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup dé piſtolet mé ſéroit coup dé grace ;
Jé voudrois qué quelqu'un m'écraſât ſur la place.

MÉNECHME, *à part, à Valentin.*

Quel eſt ce Gaſcon-là ?

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

C'eſt un de vos amis
Sans doute, & des plus chers.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Jé ſors d'uné maiſon, qué la terre engloutiſſe,
Et qu'avec elle encor la nature périſſe !
Où, juſqu'au dernier ſou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lanſquénet lé caprice outrageant
M'oblige à té prier de vouloir bien mé rendre
Cent louis qué dé moi lé béſoin té fit prendre.
Excuſe ſi jé viens ici t'importuner ;
En l'état où jé ſuis, on doit tout pardonner.

MÉNECHME.

Je vous pardonne tout ; pardonnez moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma ſurpriſe eſt extrême.
Je ne vous connois point. Comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu ?

LE MARQUIS.

Quel eſt donc cé diſcours ? Il mé paſſe. A l'entendre....

MÉNECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS.

Vous né mé dévez pas cent louis ?

MÉNECHME

Non, ma foi ;
Vous les avez prêtés à quelque autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il né vous ſouvient pas qu'allant en Allémagne,
Etant vuïde d'argent pour fairé la campagne ;
Sans ane, ni mulet, prêt à demeurer là....

MÉNECHME, *le contrefaiſant.*

Jé né mé ſouviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vintes mé trouvér pour vous fairé ressource,
Et qué, sans déplacer, je vous ouvris ma bourse.

MÉNECHME.

A moi ? J'aurois perdu le sens & la raison,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS, *montrant Valentin.*

Cet homme-ci présent peut rendre témoignage ;
Il étoit avec vous, je témets son visage.
(à Valentin.)
Viens-çà, vélitre ; parle ; oséras-tu nier
Cé qué son mauvais cœur tache en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monsieur....

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main dé fureur possédée....

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS.

Quelqué confuse idée ? Oh ! moi, j'en suis certain.
(à Ménechme.)
Çà, Monsiur, mon argent, ou l'épée à la main.

MÉNECHME.

Quoi ! pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles,
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu ; tréve aux paroles,
Il mé faut des effets ; vite dépéchez-vous.

MÉNECHME.

Je ne suis point presse ; de grace, expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la choſe eſt aſſez claire.

MÉNECHME.

Mais, Monſieur....

LE MARQUIS.

Mais, Monſiur, il faut mé ſatisfaire.

MÉNECHME.

Vous ſatisfaire, moi? Mais je ne vous dois rien;
Faites-nous aſſigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on mé doit, voilà lé ſergent qué jé porte.

(Il met l'épée à la main.)

MÉNECHME, *à part.*

Juſte Ciel! quel brutal! Si faut-il que j'en ſorte.
(haut.)
Combien vous eſt-il dû?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié?
Cent louis.

MÉNECHME.

Cent louis! J'en paierai la moitié.

LE MARQUIS.

Qué jé devienne atome, ou qu'à l'inſtant jé mure,
Si vous né mé payez lé tout dans un quart-d'hure.

VALENTIN, *bas à Ménechme.*

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne ſerez plus,
De quoi vous ſervirons ſoixante mille écus?
Lui n'a plus rien à perdre.

MÉNECHME, *bas à Valentin.*

Il eſt pourtant bien rude....

LE MARQUIS.

Qué dé réflexions, & qué d'incertitude !

MÉNECHME.

Si vous êtes ſi prompt, Monſieur, tant pis pour vous ;
Il me faut plus de tems pour me mettre en courroux :
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà ſoixante.
(*bas à Valentin.*)
Tirez-moi de ſes mains ; faites qu'il ſe contente.
(*à part.*)
Ah ! ſi je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battrois en diable ; & nous verrions beau jeu.

VALENTIN, *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, Monſieur, de votre dette ;
Demain on vous fera votre ſomme complette.

LE MARQUIS, *prenant la bourſe.*

Adiu, Monſiur, adiu ; jé vous croyois du cur,
Et vous m'aviez fait voir des ſentimens d'honnur :
Mais céte occaſion mé prouve lé contraire ;
Né m'approchez jamais qué dé loin.... Plus d'affaire.
Jé ſerois dégradé dé nobleſſe chez nous,
Si j'étois accoſté d'un lache tel qué vous.

SCENE VI.

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

Je lui conſeille encor de me chanter injure !
Où ſuis-je ? Quel pays ! Quelle race parjure !
Hommes, femmes, paſſans, marchands, Gaſcons, commis,
Pour me faire enrager, tous ſemblent s'être unis.
Je n'en connois aucun ; & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me ſurprendre.
Allons voir mon Notaire ; & ſortons, ſi je puis,
Du coupe-gorge affreux & du bois où je ſuis.
(Il s'en va.)

VALENTIN, *courant après lui.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduiſe ?

MÉNECHME.

Je n'ai beſoin de vous ni de votre entremiſe ;
Je vous ſuis obligé des ſervices rendus :
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus ;
Et j'appréhende encor, dans mon ſoupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCENE VII.

VALENTIN, *seul.*

Le pauvre diable en a, par ma foi, tout son soul;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou :
Pour peu de tems encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses créanciers mon maître sera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi;
Mon bonheur est si grand, qu'à peine je le crois.
J'ai reçu mon argent : regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris;
L'un de trois mille écus; l'autre de neuf, de six,
De huit, de cinq, de sept. J'achèterois, je pense,
Deux ou trois Marquisats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubaine! Le bien vous vient de toutes parts.
De grace, laissez-moi promener mes regards

Sur ces billets moulés, dont l'uſage eſt utile.
La belle impreſſion ! Les beaux noms ! Le beau ſtyle !
Ce ſont là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos poulets, vos chiffons de papier,
Où l'amour ſe diſtille en de fades paroles,
Et qui ne ſont par-tout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix tout auſſi bien que toi ;
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi :
J'eſpere à l'avenir m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre ;
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le Marquis, qui jadis nous prêta cent louis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme :
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme ;
Mais lui, ſourd aux raiſons qu'il a pu lui donner,
A voulu ſur-le-champ le faire dégaîner.
Notre jumeau prudent n'en a voulu rien faire ;
Et, mettant à profit mon conſeil ſalutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le Marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne ſont pas ſi parfaites ;
Car avec Iſabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue ?

VALENTIN.

Oui vraiment. Il eſt un peu brutal,
Ainſi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire ;
Il a ſur ſon chapitre étendu la ſatyre,

Et tenu face à face un propos aigre-doux
Qu'on met sur votre compte, & que l'on croit de vous.
Isabelle est sortie à tel point courroucée....

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper sa pensée.

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Mais je la vois paroître. Où tournez-vous vos pas,
Madame ? où fuyez-vous ?

ISABELLE, *traversant le Théâtre.*

Où vous ne serez pas.

VALENTIN.

Voilà le *qui pro quo.*

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendresse est éteinte.
Aimez-la, j'y consens ; je fais vœu désormais
De vous fuir comme un monstre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame....

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective ;

Je vous parois ſans foi, ſans eſprit, ſans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non, je ne comprends pas,
Si brutal que l'on ſoit, qu'on puiſſe avoir l'audace
De dire, de ſang-froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous ſaurez qu'en ces lieux....

ISABELLE.

Je ne veux rien ſavoir.

LE CHEVALIER

C'eſt bien fait.

VALENTIN, *à Iſabelle.*

Ecoutez, ſans tant vous émouvoir.

ISABELLE, *à Valentin.*

Veux-tu que je m'expoſe encore à ſes ſottiſes?

VALENTIN.

Mon Dieu! non. Sans ſujet vous en venez aux priſes.
Je vais dans un moment diſſiper ce ſoupçon:
Tous deux vous avez tort, & vous avez raiſon.

ISABELLE.

Oh! pour moi, j'ai raiſon; toi-même, ſois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité va finir en deux mots.
Monſieur vous a tantôt tenu certains propos
Aſſez durs, dites-vous?

ISABELLE.

ISABELLE.

Hors de toute croyance.

LE CHEVALIER.

Moi ! je vous ai....

VALENTIN, *au Chevalier.*

Paix donc, point tant de pétulance.
Je ne dirai plus rien, si vous parlez toujours.
(*à Isabelle.*)
L'homme qui vous a fait d'impertinens discours,
C'est lui, sans être lui : ce n'est que son image,
De taille, de façon, de nom & de visage ;
Et, quoique l'un soit l'autre, ils different entre eux ;
Tous les deux ne sont qu'un, & cependant sont deux.
Ainsi c'est l'autre lui, vétu de ses dépouilles,
Le portrait de Monsieur, qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras ?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La chose, j'en conviens, ne paroît pas trop claire :
Mais sachez que Monsieur en ces lieux a son frere ;
Frere jumeau, semblable & d'habits & de traits,
Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits.
Vous l'avez pris pour lui ; mais, quoiqu'il soit semblable,
L'autre est un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que soit ce surprenant récit,
Je me plais à le croire ; il flatte mon esprit.
L'amour rend ma mépriſe & juste & raisonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.

Souffrez que mon transport....

(Il veut lui baiser la main.)

ISABELLE.

Modérez ces desirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends aussi : transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises.
Mais, d'une & d'autre part, oublions nos mépris.

VALENTIN, *montrant la marque du chapeau du Chevalier.*

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal ;
Il doit, dans l'embarras, vous servir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, par-devant le Notaire,
Epouser l'un pour l'autre, & prendre le contraire :
Vous apprendrez par-là quel est le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le Ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur, j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Treve de complimens. Quand vous serez époux,
Il vous sera permis de tout dire entre vous.
La gloire en d'autres lieux, vous & moi, nous appelle.
Que Madame à présent en paix rentre chez elle.
Nous, courons au contrat ; & qu'un heureux destin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Je vous dis vrai, Madame ; & je ne saurois croire
Que l'on puisse trouver une ame encor si noire.
Lorsque je l'ai pressé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je crois, fait,
Si son valet, plus doux, n'eût écarté l'orage.
Ah ! Madame, armez-vous d'un généreux courage ;
Poursuivez votre pointe, & faites bien valoir
Les droits que la raison met en votre pouvoir.
Vous avez sa promesse ; il faut qu'il l'accomplisse.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le Ciel me punisse.

FINETTE.

Il n'est plus ici bas de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de sincérité.
Les filles, en ce tems si souvent attrapées,
Sur la foi des sermens avoient été trompées ;
Et, voulant mettre un frein au dégout des amans,
Se faisoient d'un écrit confirmer les sermens :

Mais que leur ſert d'uſer de cette prévoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puiſſance?
Je vois bien maintenant que, dans ce ſiecle ingrat,
Il ne faut ſe fier que ſur un bon contrat.
Mais c'eſt notre deſtin : toujours, tant que nous ſommes,
Nous ſerons le jouet & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien réſolu, dans mon cœur courroucé,
De venger, ſi je puis, tout le ſexe offenſé.

FINETTE.

Quoi donc! il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaler une perruque blonde!
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui ſeul & n'a que du caquet,
Parcequ'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire & nous ſurprendre;
Nous fera par écrit ſa déclaration,
Sans en venir après à la concluſion!
Non; c'eſt une noirceur qui crie au Ciel vengeance:
Il faut de cet abus réprimer la licence;
Et, quand ce ne ſeroit que pour vous en venger,
Il faudroit l'épouſer pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais, s'il ne m'aime point, quel ſera l'avantage
Que me procurera ce triſte mariage?

FINETTE.

Eſt-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouſe à préſent?
Cela fut bon du tems du monde adoleſcent:
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouſer ſans amour, & même ſans eſtime.
Il faut ſe marier : vous êtes dans un tems
Où les appas flétris s'effacent pour long-tems;

Ce conſeil bienfaiſant que mon zele vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre perſonne :
Et reſter vieille fille eſt un mal plus affreux
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

Le haſard juſtement en ce lieu vous amene ;
D'aller juſques chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le haſard nous ſert donc tous deux également,
Mon frere ; car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DÉMOPHON.

Toujours préoccupée,
N'êtes-vous point, ma ſœur, encore détrompée ?
Et ne voyez-vous pas que votre paſſion
N'eſt rien qu'une chimere & pure viſion ?
Finiſſez, croyez-moi ; n'allez pas davantage
Traverſer mes deſſeins ; & montrez vous plus ſage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raiſon, vous babillez toujours ;
Mais vous ſavez quel cas je fais de vos diſcours.
Ménechme m'appartient ; & voilà la promeſſe
Qu'il me fit de ſa main, pour marquer ſa tendreſſe.

DÉMOPHON.

Mais jusqu'où va, ma sœur, votre crédulité?

ARAMINTE.

Il est, vous dis je à moi; je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma niece?

ISABELLE.

Oui, sans doute, ma tante,
J'entends bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaisante
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien,
Et vous approprier si hardiment mon bien!
Un procédé pareil est sot & malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête?
Quand on est une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous sont garans qu'on ne change jamais:
Ce sont ces yeux charmans qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux sont, pour le moins, aussi beaux que les vôtres;
Et, lorsque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réussira mieux.

DÉMOPHON.

Oh! je suis à la fin bien las de vous entendre.

SCENE III.

MÉNECHME, DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

HEUREUSEMENT ici je vois venir mon gendre.
(*à Ménechme.*)
Vous n'amenez donc pas le Notaire en ces lieux?

MÉNECHME.

J'ai cherché son logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.
Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DÉMOPHON.

Je l'attends; & je crois qu'il ne tardera pas.

MÉNECHME.

L'un, du bout de la place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fideles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me serrant la main,
Me veut mener souper au cabaret prochain.
Celui-ci, m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue;
Et de tous ces gens là, me confonde l'enfer,
Si j'en connois aucun, non plus que Lucifer.

ARAMINTE, *à Ménechme.*

Traître ! c'en eſt donc fait ! malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hymenée,
Malgré tous tes ſermens, malgré ton premier choix !

MÉNECHME.

Ah ! nous y voilà donc encore une autre fois !

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidele !
Tu te fais un plaiſir de ma peine cruelle !
Tu me vois expirante & cédant à mon ſort,
Sans donner ſeulement une larme à ma mort !

(Elle tombe ſur Finette.)

MÉNECHME.

Cette femme eſt ſur moi rudement endiablée !
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcelée.
Faudra-t-il que toujours je ſois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas ?

FINETTE, *à Ménechme.*

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de tendreſſe,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma maitreſſe ?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât ſon amour de tant de cruauté ?

MÉNECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte,
Et te puiſſe avec elle entraîner, que m'importe ?
Déja, pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide ! je me veux venger de ton forfait.
J'ai ta promeſſe en main ; voilà ta ſignature ;
Je puis, par ce témoin, confondre l'impoſture.

DÉMOPHON *prend la promeſſe.*

MÉNECHME, *à Démophon.*

Elle eſt folle à tel point qu'on ne peut l'exprimer :
Travaillez au plutôt à la faire enfermer.

DÉMOPHON, *lui montrant la promeſſe.*

(*bas.*)

Mais voilà votre nom » Ménechme ». En confidence ;
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'eſt ma ſœur, & je puis aſſoupir tout cela.

MÉNECHME, *à part, à Démophon.*

Moi ! ſi j'ai jamais vu ces deux fripponnes-là ?
Pardonnez-moi le mot ; c'eſt votre ſœur, n'importe :
Je veux bien à vos yeux, & devant que je ſorte,
Que Satan.... Lucifer....

DÉMOPHON, *à part, à Ménechme.*

Je vous crois ſans jurer.

MÉNECHME.

Cette femme a fait vœu de me déſeſpérer.
(*à Araminte.*)
Eſprit, démon, lutin, ombre, femme ou furie,
Qui que tu ſois enfin, laiſſe-moi, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MÉNECHME, DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

Ah ! Monsieur Robertin, vous venez justement,
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaisir toute la compagnie,
Dans un jour plein de joie, en ce lieu réunie.
Je crois que ma présence ici ne déplaît pas,
Sur-tout à la future : elle a beaucoup d'appas ;
Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
Malgré tous ses attraits, manquoit à sa personne :
Elle n'a maintenant plus rien à desirer.

MÉNECHME.

Si ce n'est d'être veuve, & me voir enterrer :
C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN, *à Isabelle.*

Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre esprit ;

Je ſtipule, pour lui, que c'eſt un honnête homme.

MÉNECHME, *à Robe tin.*

Vous vous moquez, Monſieur.

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme
La franchiſe du cœur qu'il a par préciput.

MÉNECHME, *à Robertin.*

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but.
C'eſt vous qui des vertus êtes le protocole;
Et, pour vous bien louer, je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puiſque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut procéder.

ARAMINTE.

Rien ne preſſe ſi fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppoſe;
Et j'en ai dans les mains une très juſte cauſe.

DÉMOPHON.

Vous direz vos raiſons & vos griefs demain,
Ma ſœur. Ne laiſſons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le contrat....

MÉNECHME.

Mais, Monſieur le Notaire,
Avant tout, finiſſons une certaine affaire,
Qui, plus que celle là, me tient ſans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient eſt toujours le meilleur.
Je n'aurois pas uſé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire inſtance

De vouloir achever le contrat au plutôt.

MÉNECHME.

Vous m'avez vu chez vous ?

ROBERTIN.

Oui, Monsieur.

MÉNECHME.

Quand ?

ROBERTIN.

Tantôt....

MÉNECHME.

Qui ? moi ? moi ?

ROBERTIN.

Vous ; oui, vous. Au logis où j'habite ;
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite :
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MÉNECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez, vous avez de quoi rire.

MÉNECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin ?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainsi.

MÉNECHME.

N'êtes-vous pas Notaire ?

ROBERTIN.

Et, de plus, honnête homme.

MÉNECHME.

Oh ! c'est une autre affaire.

N'avez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moi ?

ROBERTIN.

Je les avois ; mais je ne les ai plus.

MÉNECHME.

Comment donc ?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Ménechme qu'on vous nomme ?

MÉNECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'est à vous que j'ai remis la somme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance ; & c'est là le meilleur.

MÉNECHME.

Quoi ! Monsieur, vous auriez le front & l'insolence....

ROBERTIN.

Quoi ! Monsieur, vous auriez l'audace & l'impudence....

MÉNECHME.

De dire que j'ai pris soixante mille écus ?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçus ?

MÉNECHME.

Voilà, je le confesse, un homme abominable.

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe détestable.

DÉMOPHON, *se mettant entre deux.*

Hé ! Messieurs, doucement ; je suis pour vous honteux,
Et je ne sais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monsieur pourroit-il bien avoir l'ame assez noire?...

ARAMINTE.

Oui, c'est un scélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites lui son procès; &, s'il en est besoin,
Je servirai toujours contre lui de témoin.

SCENE V.

MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE.

VALENTIN.

Hé! qu'est ce donc, Messieurs? Voilà bien du grabuge!

MÉNECHME, *montrant Valentin.*

De notre différent cet homme sera juge;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
(à Valentin.)
Qu'il parle. Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui
De Monsieur que voilà?

VALENTIN.

Sans doute, en belle espece:
Soixante mille écus, que votre oncle vous laisse,

Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MÉNECHME, *le prenant au collet.*

Ah ! maudit faux témoin ! malheureux impoſteur !
Tu peux ſoutenir....

VALENTIN.

Oui, je ſoutiens que la ſomme
A tantôt été miſe entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouſer la fille de Monſieur ;
Il s'appelle Ménechme, il eſt de Picardie ;
Et, ſi vous le niez, c'eſt une perfidie.
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN, *à Démophon.*

Vous voyez s'il ſe peut un plus méchant eſprit,
Plus noir, plus ſcélérat. Hélas ! qu'alliez-vous faire ?
Je vous embarquois là dans une belle affaire !

DÉMOPHON, *à Ménechme.*

Je vous prenois, Monſieur, pour un homme de bien ;
Mais je vois à préſent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'eſt point d'injuſtice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne ſoit complice.

FINETTE, *à Ménechme.*

Traître ! te voilà donc à la fin confondu !
Sans autre procédure, il faut qu'il ſoit pendu.

MÉNECHME.

Non, je ne penſe pas que l'Enfer ſoit capable
De vomir ſur la terre, en ſa rage exécrable,
Des hommes, des démons ſi méchans que vous tous ;
Et.... je ne puis parler, tant je ſuis en courroux.

SCENE VI *& derniere.*

LE CHEVALIER, MÉNECHME, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, VALENTIN, FINETTE.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ma préſence, je crois, eſt ici néceſſaire,
Pour découvrir le fond d'un ſurprenant myſtere.

DÉMOPHON, *appercevant le Chevalier.*

Qu'eſt-ce donc que je vois?

ROBERTIN, *appercevant le Chevalier.*

Quel prodige en ces lieux!

ARAMINTE, *appercevant le Chevalier.*

Quelle aventure, ô Ciel! Dois-je en croire mes yeux?

FINETTE, *appercevant le Chevalier.*

Madame, je ne ſais ſi j'ai le regard trouble,
Si c'eſt quelque vapeur; mais enfin je vois double.

MÉNECHME, *appercevant le Chevalier.*

Quel objet ſe préſente, & que me fait-on voir?
C'eſt mon portrait qui marche, ou bien c'eſt mon miroir.

LE CHEVALIER, *à Ménechme.*

Pourquoi prendre, Monſieur, mon nom & ma figure?
Je m'appelle Ménechme, & c'eſt me faire injure.

MÉNECHME, *à part.*

Voilà, sur ma parole, encor quelque frippon!
(au Chevalier.)
Et de quel droit, Monsieur, me volez vous mon nom?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu d'autre.

MÉNECHME.

Mon pere, en son vivant, se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

MÉNECHME.

En accouchant de moi l'on vit mourir ma mere.

LE CHEVALIER.

La mienne est morte aussi de la même maniere.

MÉNECHME.

Je suis de Picardie.

LE CHEVALIER.

Et moi pareillement.

MÉNECHME.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont, depuis quinze ans, je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien, depuis ce tems, j'ignore la fortune.

MÉNECHME.

Ce frere, étant jumeau, dans tout me ressembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien est mon image; & qui me voit, le voit.

MENECHME.

Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frere?

LE CHEVALIER.

C'est vous qui l'avez dit: voilà tout le mystere.

MÉNECHME.

Eſt-il poſſible ? ô Ciel!

LE CHEVALIER.

Que cet embraſſement
Vous témoigne ma joie & mon raviſſement.
Mon frere, eſt-ce bien vous ? Quelle heureuſe rencontre !
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

MÉNECHME.

Mon frere, en vérité.... je m'en réjouis fort :
Mais j'avois cependant compté ſur votre mort.

FINETTE, *à Araminte.*

En tout ceci, Madame, il n'y va rien du nôtre.
Quoi qu'il puiſſe arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DÉMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'eſt pas commun.
(à Iſabelle.)
Il te faut un époux, en voilà deux pour un,
Choiſis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISABELLE, *reconnoiſſant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puiſque vous m'accordez le choix qui ſe préſente,
Portée également de l'une & l'autre part,
(Elle donne la main au Chevalier.)
Je prends Monſieur : il faut en courir le haſard.

ARAMINTE, *prenant Ménechme par le bras.*

Et moi, je prends Monſieur.

MÉNECHME, *à Araminte.*

Il ſemble, à vous entendre,
Que vous n'ayez ici qu'à vous baiſſer & prendre.

VALENTIN, *prenant Finette par le bras.*

Puiſque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubaine auſſi, Finette m'appartient.

ROBERTIN, *prenant les deux freres par le bras.*

Moi, je vous prends tous deux. Je veux que l'on m'instruise
En quelles mains enfin cette somme est remise.
L'un de vous a touché soixante mille écus.

LE CHEVALIER, *à Robertin.*

N'en soyez point en peine, & je les ai reçus.
C'est moi qui, pour la mienne, ayant pris sa valise,
Ai su me prévaloir d'une heureuse méprise.
C'est lui qui, pour un legs, vient d'arriver ici :
C'est moi qu'on a cru mort, & qui m'en suis saisi :
C'est moi qui, dans l'ardeur d'une feinte tendresse,
(montrant Araminte.)
A Madame autrefois ai fait une promesse ;
Et c'est moi qui, depuis, brulant des plus beaux feux,
A l'aimable Isabelle ai porté tous mes vœux.

MÉNECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, Monsieur le Notaire?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire :
Et j'ai du Testateur suivi l'intention.
Il laisse à son neveu cette succession :
Monsieur l'est comme vous ; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du destin, mon frere, il faut souscrire.
Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content ;
Pourvu que, sans éclat, vous vouliez à l'instant,
En épousant Madame, acquitter ma parole.

MÉNECHME.

Comment donc ! vous voulez que j'épouse une folle?

ARAMINTE, *au Chevalier.*

Et de quel droit, Monsieur, me faites-vous la loi?
Je vous trouve plaisant de disposer de moi !

LE CHEVALIER, *à Ménechme & à Araminte.*

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime.
Vous vouliez m'épouſer, c'eſt un autre moi-même.
Et, pour vous faire voir quelle eſt mon amitié,
De la ſucceſſion recevez la moitié :
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MÉNECHME, *embraſſant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là je reconnois mon frere.
(*à Araminte.*)
Çà, ma reine, épouſons, malgré notre diſcord.
Nous nous ſommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi vous nommant fripponne, & vous m'appellant traître ;
Nous n'avions pas, pour lors, l'honneur de nous connoître.
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en ſont dit tout autant, & ſe connoiſſoient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne ſeroit que pour la reſſemblance,
Je voudrois l'épouſer, ſans tant de réſiſtance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me réſoudre à ce choix,
Je le ferois, exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le vois, que mon bien ſeul en vue ;
Mais, en me mariant, votre attente eſt déçue.
Oui, je l'épouſerai, pour me venger de vous,
Lui donner tout mon bien, & vous déſoler tous.

MÉNECHME.

Ce ſera très bien fait.

DÉMOPHON, *au Chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
Puiſqu'un coup du haſard vous met dans ma famille.
Je voulois un Ménechme ; en lui donnant la main,
Vous ne changerez rien à mon premier deſſein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le deſtin m'envoie,
Mon cœur ne peut ſuffire à contenir ſa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici ſonge à ſe marier;
Marions-nous auſſi, pour nous déſennuyer.

FINETTE.

A ne t'en pas mentir, j'en aurois grande envie;
Mais je crains....

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi,
Et je ne laiſſe pas de te donner ma foi.

(*Aux Auditeurs.*)

Meſſieurs, j'ai réuſſi dans l'hymen qui s'apprête;
De myrthe & de laurier je vais ceindre ma tête:
Mais ſi je méritois vos applaudiſſemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

FIN DU TOME III.

PQ
1913
A1
1770
t.3

Regnard, Jean François
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY